

LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE
CHICAGO, ILLINOIS 60607-7070
TEL: 773/936-5000 FAX: 773/936-5001

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60607-7070



UNIVERSITY OF CHICAGO

530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60607-7070

L'ÉGLISE ORIENTALE

Exposé historique de sa séparation et de sa réunion avec celle de Rome. Accord perpétuel de ces deux Églises dans les dogmes de la Foi. La continuation de leur union. L'apostasie du Clergé de Constantinople de l'Église de Rome, sa violation des institutions de l'Église Orientale, et ses vexations contre les chrétiens de ce rite. Seuls moyens praticables pour rétablir l'ordre dans l'Église Orientale, et arriver par là à l'union générale et à la restauration sociale de tous les chrétiens.

PAR

JACQUES G. PITZIPIOS

Fondateur de la Société Chrétienne Orientale.

Première Partie

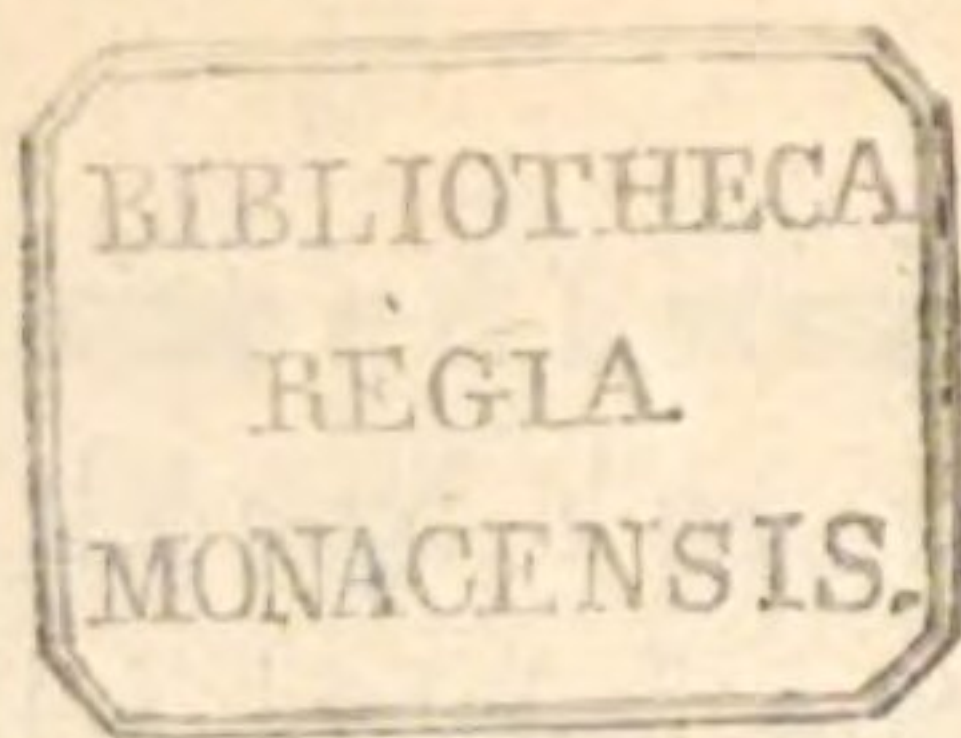


ROME

IMPRIMERIE DE LA PROPAGANDE

1855.

165. D.



„ Ὑπὲρ τῆς εἰρήνης τοῦ σύμπαντος Κόσμου, εὐσταθείας τῶν ἁγίων
„ τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησιῶν καὶ τῆς τῶν πάντων ἐνώσεως, τοῦ Κυρίου δεηθῶμεν „
(ἐν τοῖς Εἰρηνικοῖς.)

» Prions le Seigneur pour la paix de tout le monde en général, pour la
» consolidation de ses saintes Eglises et pour l'union de tous les chrétiens. »

(Prière de l'Eglise Orientale dans la messe
et les vêpres de tous les jours.)

NIHIL OBSTAT — Clemens Schrader S. I. Censor Theolog.
IMPRIMATUR — Fr. Dom. Buttaoni Ord. Praed. S. P. A. Mag.
IMPRIMATUR — Fr. A. Ligi Bussi Archiep. Icon. Vicesgerens.

INTRODUCTION

Le déplorable démembrement de l'Eglise du Christ, une et indivisible, qui porta les coups les plus mortels à la charité et à l'union, imposées par l'Evangile comme premières conditions du vrai chrétien; qui démoralisa les Sociétés basées sur la plus sublime, la plus morale et la plus désintéressée de toutes les religions; qui permit à tous les ambitieux, les plus dépravés, d'employer comme vils instruments de leurs buts criminels, les plus hauts mystères sur lesquels notre Seigneur appuya les fondements de sa sainte Eglise; qui fit enfin triompher la discorde et la haine entre frères, au nom de celui qui versa son propre sang sur la croix pour le salut du monde entier, ce déplorable démembrement commença, comme il est connu de tous, par la désastreuse séparation de l'Eglise de Constantinople de celle de Rome! Aussi est-ce à l'origine de ce schisme qu'il faut chercher les véritables motifs des différentes dissensions et divisions, qui désolèrent en tout temps l'Eglise du Christ, une et indivisible, ainsi que la source principale de toutes les calamités, qui affligèrent de toute manière la société chrétienne.

La séparation de ces deux grandes Eglises ne fut point provoquée, comme il est bien notoire, par des dissensions religieuses, mais uniquement par des motifs provenant d'intérêts purement mondains et matériels. C'est à de pareils motifs qu'on doit attribuer encore le schisme actuel, ainsi que les efforts de toute espèce que le Clergé de Constantinople avait faits pour l'imposer aux chrétiens sous sa juridiction, et continue de faire jusqu'aujourd'hui pour le soutenir et le consolider. L'histoire de tous les faits relatifs à ce triste sujet, atteste de la manière la plus authentique cette déplorable, mais incontestable vérité.

C'est en se basant sur cette incontestable vérité que *la Société Chrétienne Orientale*, vient poser, en publiant cet ouvrage, la première pierre de son œuvre de persuasion, d'unité et de charité, conformément à son Programme, publié à Paris le 12 Octobre 1853.

Cet ouvrage est divisé en quatre Parties:

Dans la Première, à la quelle nous avons donné le titre « LA SÉPARATION DES DEUX ÉGLISES » nous exposons, sous un aspect aussi clair que nouveau, les vrais motifs de cette séparation; la fausseté des sophismes à l'aide desquels ceux qui y trouvaient leurs intérêts individuels l'avaient achevée; les circonstances politiques de ces temps, qui avaient fortement conspiré contre l'unité de l'Eglise Universelle, ainsi que les différences que ceux qui voulaient consolider et perpétuer le schisme crurent pouvoir introduire dans l'Eglise Orientale, après la séparation. Cette Partie de l'ouvrage constate en même temps, que malgré les grands efforts de ceux qui gouvernent cette Eglise, depuis la chute de l'empire Byzantin jusqu'aujourd'hui, toutes ces dif-

férences n'y furent jamais tolérées solennellement , mais elles ont toujours conservé leur caractère primitif : c'est à dire , qu'elles existent jusqu'à présent comme des opinions purement personnelles du Clergé Patriarcal de Constantinople , imposées par abus du pouvoir temporel et spirituel aux Chrétiens du rite Oriental ; qu'au contraire , l'Eglise Orientale , proprement dite , a toujours conservé , et conserve encore inaltérés jusqu'aujourd'hui , tous les dogmes de la Foi , tels qu'elle les avait avant la séparation , et tels que l'Eglise de Rome les professe. Nous constatons cette identité d'une manière indubitable , en exposant textuellement les institutions de l'Eglise Orientale , les écrits des Saints Pères les plus révéérés par elle , ainsi que les prières et les cantiques journaliers , chantés jusqu'aujourd'hui dans les matines , la messe , les vêpres et tout les autres offices et cérémonies de cette même Eglise. Nous faisons aussi voir bien évidemment , que les pratiques religieuses et les traditions du peuple de ce rite constatent la même identité.

Dans la Seconde Partie , que nous avons intitulée « LA RÉUNION DES DEUX ÉGLISES » nous démontrons par des preuves irrécusables , que la réunion de l'Eglise Orientale à celle de Rome ayant été opérée et solennellement proclamée en 1439 dans le Concile Oecuménique de Florence , elle existe de droit jusqu'aujourd'hui , à cause qu'aucun Concile postérieur n'en a abrogé , ni aucunement modifié , l'acte solennel qui avait établi et proclamé cette réunion. Nous exposons la manière de la convocation et de la constitution canonique de ce Concile , ses séances ordinaires et extraordinaires , les questions soumises à l'examen des Pères qui le com-

posaient , la manière de leur discussion , enfin l'acte définitif qui s'en suivit. Par cet exposé nous faisons voir bien clairement que l'Eglise Orientale toute entière rédigea elle-même de concert avec celle de Rome , approuva et signa cet acte d'un consentement spontané et universel , après en avoir examiné , discuté et élaboré scrupuleusement tous les détails pendant treize mois consécutifs. Ainsi personne ne pourra jamais dire , que cet acte ne conserve pas jusqu'aujourd'hui toute sa force canonique et légale. Par conséquent l'Evêque de Rome est jusqu'à ce moment le chef suprême de l'Eglise Orientale , non seulement en vertu du droit divin , que notre Seigneur lui conféra sur toute l'Eglise , dans la personne du Coryphée des Apôtres et de ses successeurs , mais aussi par l'acte susmentionné du Concile Oecuménique de Florence , acte aussi solennel , canonique et légal , qu'incontestable , inattaquable et inprescriptible. Nous rapportons ensuite les effets que l'acte de réunion avait produits , sa publication solennelle à Constantinople et l'Encyclique par laquelle le Patriarche Métrophanes ordonna son exécution dans tout l'Orient. Enfin nous indiquons l'origine des intrigues , que la politique de cette époque suscita contre l'unité de l'Eglise pour hâter la chute du moribond empire Byzantin.

La Troisième Partie a pour titre « L'APOSTASIE DU CLERGÉ DE CONSTANTINOPLE. » Nous y démontrons la décadence graduelle , la Simonie découverte et la dépravation complète de ce Clergé après la chute de l'empire Byzantin. Nous dévoilons les détours et les intrigues qu'il employa pour se soustraire arbitrairement à sa dépendance canonique de l'Evêque de Rome. Nous

constatons sa déviation de toutes les institutions de l'Eglise Orientale, que, profitant des circonstances politiques de l'époque, il assujettit, ainsi que le peuple de ce rite, à sa domination tyrannique. On connaîtra aussi dans cette même Partie de l'ouvrage, quels moyens perfides ce Clergé employa pour inspirer aux chrétiens du rite Oriental une haine implacable contre le Pape, l'Eglise de Rome et son Clergé, et en général contre tous les Occidentaux, dans le but d'élever un mur de séparation éternelle entre les deux Eglises. De plus nous exposons les soit disant arguments de ce Clergé contre la validité de l'acte du Concile de Florence, nous les réfutons par des preuves authentiques et incontestables et nous démontrons, que cet acte, ayant jusqu'aujourd'hui conservé toute sa force canonique et légale, le Pape continue à être toujours considéré par l'Eglise Orientale elle-même, comme son chef suprême légitime. Enfin dans cette même Partie nous dévoilons les oppressions et les vexations inhumaines, que les Patriarches à Constantinople, et leurs Evêques dans les Provinces, ont toujours exercées contre les chrétiens du rite Oriental, par l'abus effroyable du pouvoir temporel, que, depuis la prise de Constantinople, les Sultans leur avaient concédé sur tous leurs corréligionnaires habitans de la Turquie; nous prouvons que ce Clergé continue encore ces abus de son pouvoir temporel contre les chrétiens sous sa juridiction, même après les réformes politiques de la Turquie, et de plus qu'il a toujours fait tourner à son propre profit tous les avantages et les privilèges, que le gouvernement Ottoman avait accordés par ces réformes aux chrétiens d'Orient, ses propres sujets.

La Quatrième Partie a pour titre « LES SEULS MOYENS PRATICABLES POUR RÉTABLIR L'ORDRE DANS L'ÉGLISE ORIENTALE. » Nous y exposons les véritables obstacles, qui empêchent le rétablissement de fait de l'union existante de droit entre les deux Eglises, et nous démontrons que ce rétablissement est, non seulement conforme à l'unité de l'Eglise, commandée par son divin Fondateur, mais encore nécessaire à tous les intérêts sociaux des chrétiens d'Orient. Nous y constatons ensuite, que les circonstances politique ayant été la cause principale, tant de la séparation des deux Eglises, que du schisme actuel du Clergé de Constantinople, la religion, agissant seule, trouve de grands obstacles pour en rétablir l'union sans le concours de la Politique. Mais que celle-ci également, pour opérer les grandes œuvres qu'elle veut accomplir en Orient, a besoin de l'assistance de l'Eglise: car elle y rencontrera les mêmes obstacles, que la religion y trouva contre l'union. Par conséquent la religion et la Politique doivent s'unir et concourir ensemble pour l'accomplissement de ce grand but religieux et social. Nous indiquons les moyens légitimes et en même temps praticables et avantageux à tout le monde, que nous prouvons être indispensables à la réussite de cette grande œuvre. De plus nous prouvons, dans cette dernière Partie, que ce rétablissement de l'ordre dans l'Eglise Orientale, en réalisant la réunion des deux grandes Eglises, amènera aussi l'union générale de tous les Chrétiens. Enfin nous y démontrons que c'est cette réunion, qui, en rendant à la religion sa force morale, indispensable au maintien de l'ordre social, pourra, par sa force surnaturelle, préserver la société chrétienne des calamités

terribles qui la menacent et la retirer de la position facheuse, où elle s'est fatalement engagée.

L'auteur de cet ouvrage connaissait bien avant même d'en commencer la rédaction, tant la grandeur de l'œuvre qu'il allait entreprendre, que la médiocrité de ses propres moyens. Nonobstant ces puissantes conjectures, il fut fortement encouragé par les circonstances providenciellles, qui depuis quelques années annoncent visiblement de tous côtés, que Dieu a fixé à notre époque le terme de la désolation de sa sainte Eglise. En même temps qu'il s'imprimait à Paris en 1853 le *Programme de la Société Chrétienne Orientale, pour la réunion des deux Eglises*, on publiait aussi en Russie une brochure sur la même question. Egalemeut les Réformés de France établirent quelques mois après une Société ayant aussi pour but *le rétablissement de la réunion chrétienne*. Au moment même de la publication de cette Première Partie de son ouvrage, l'auteur eut la consolation de lire un long article dans une des feuilles les plus sérieuses de l'Allemagne (1), dans lequel il vit que la même pensée préoccupait déjà fortement les personnes pieuses et savantes de ces contrées. Cette feuille périodique en rendant compte des travaux du Directeur de la *Société Chrétienne Orientale*, fait connaître, par une remarquable dissertation, que dans le courant même de l'an 1854 on a eu en Prusse la même idée, avant de prendre connaissance de la formation de cette Société; qu'à cette même épo-

(1) Politische Wochenschrift v. Florencourt Jahrg. 1855. 2. Band 2-3 Heft.

que une *assemblée composée des Chrétiens des deux Eglises séparées, ainsi que des Protestants, s'était réunie à Berlin et que cette assemblée, après avoir bien examiné et approfondi les détails de cette question, opina unanimement que, LA RÉUNION CHRÉTIENNE ÉTAIT RÉALISABLE !*

Ces dispositions spontanées de la part de tous les Chrétiens de différents pays, font voir bien évidemment, que l'union de l'Eglise du Christ, une et indivisible, doit s'accomplir de nos jours ! Personne ne saurait également nier que ce rétablissement de l'Unité Chrétienne doit commencer par l'Orient, ce glorieux berceau du christianisme, cet ancien foyer des sciences et des lettres, cette immortelle fabrique des grandes œuvres !

Il nous reste à présent à donner quelques explications sur le nom d'*Eglise Orientale*, que nous employons dans tout le cours de cet ouvrage pour désigner notre Eglise, de préférence à la nomination d'*Eglise Grecque*, que les étrangers lui attribuent par une vicieuse expression accréditée par l'habitude.

Le terme d'*Eglise* (2) signifie proprement l'*Eglise Universelle*, que Notre Seigneur Jésus-Christ fonda et confia à Pierre et à ses Successeurs, et qui est une et indivisible. Cependant on employa aussi ce terme, dès le temps des Apôtres, pour signifier les différentes Communautés chrétiennes, établies en différentes vil-

(2) Le mot Grec Ἐκκλησία (Eglise) était en usage chez les anciens Grecs, pour signifier les assemblées du peuple, ainsi que l'endroit, où elles se tenaient. Il dérive du verbe ἐκκαλέω, qui veut dire, *appeler par les hérauts*.

les : et dans ce sens on disait l'*Eglise des Corinthiens*, l'*Eglise d'Ephèse* etc. C'est dans ce même sens qu'on a donné plus tard les noms d'*Eglise Orientale* et d'*Eglise Occidentale*, aux deux grandes Communautés chrétiennes de ces deux grands pays.

Après la fondation de l'empire Byzantin, les Orientaux avaient commencé à appeler l'Eglise Occidentale, *Eglise Latine*, à cause de la langue Latine, que les Occidentaux employaient dans la messe et dans les prières ; ceux-ci de leur côté appelaient l'Eglise Orientale, *Eglise Grecque*, pour la même raison.

Le surnom de *Grec*, qui dans le fond n'était qu'une espèce de sobriquet, passa avec le temps de l'Eglise à l'empire Byzantin, lequel fut aussi appelé par les Occidentaux d'abord *empire Greco-Romain*, et ensuite *empire Grec* : pour la seule raison que cet empire avait également introduit la langue Grecque dans ses actes publics.

Cependant, si le Gouvernement Byzantin a quelque fois fait lui-même usage de ces surnoms de *Greco-Romain* et de *Grec*, les Eglises pourtant d'Orient ne s'en servirent jamais elles-mêmes. Elles se sont toujours données le nom d'*Eglise Orientale*, que celle de Constantinople surtout conserve scrupuleusement jusqu'aujourd'hui. Cette Eglise prend aussi d'elle-même très-souvent dans ses propres actes officiels le surnom d'*Eglise des Romains* (ἡ Ἐκκλησία τῶν Ῥωμαίων), et c'est sous ce seul nom, qu'elle est désignée par tout le public de cette ville et celui de tout l'Orient, mais elle n'a jamais pris celui d'*Eglise Grecque*.

Le Gouvernement même Ottoman n'a jamais connu, et ne connaît pas jusqu'aujourd'hui le Patriarche de

Constantinople sous d'autre nom , que sous celui de *Patriarche des Romains* (Roúm-Patrik) ; comme il désigne aussi les chrétiens du rite Oriental sous le même nom : c'est à dire , celui de *Romains* (Rúm) ; enfin c'est ce nom de *Romain* , que ce peuple se donne lui-même (en étendant l'usage de ce terme jusqu'à la langue Grecque , qu'il appelle *langue Romaine* « ἡ Ῥωμαϊκὴ γλῶσσα ») et sous le quel il est toujours désigné par tous les autres peuples de l'Orient. Il n'y a que les Européens qui donnent à ce peuple le nom de *Grec* , comme à l'Eglise Orientale celui d'*Eglise Grecque*.

Quant au style de cet ouvrage , nous espérons que nos lecteurs , surtout les Français , voudront bien user d'indulgence envers un Oriental écrivant une langue qui n'est pas la sienne.



TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE

Introduction.....	Pag. 111
CHAPITRE I. — Les principaux faits qui précédèrent les différents schismes entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident.....	» 1
CHAPITRE II. — Premier schisme personnel entre le Pape Félix III et le Patriarche de Constantinople Acacius, sans le moindre prétexte de dissensions religieuses.....	» 8
CHAPITRE III. — Jean-le-Jeuneur prend le titre de Patriarche Oecuménique. Réconciliation tacite entre les Papes et les Patriarches depuis cette époque jusqu'au temps de Photius.....	» 9
CHAPITRE IV. — Le Patriarche Photius et le second schisme personnel entre lui et le Pape Nicolas 1er.....	» 13
CHAPITRE V. — Premier schisme des deux Eglises sous prétexte des dissensions religieuses.....	» 19
CHAPITRE VI. — Origine de la fameuse controverse sur la procession du Saint-Esprit.....	» 24
CHAPITRE VII. — Continuation de l'union des deux Eglises. Leur schisme définitif du temps du Pape Léon IX, et de Michel Cérulaire, Patriarche de Constantinople.....	» 34
CHAPITRE VIII. — Les principales différences apparentes entre les Eglises d'Orient et d'Occident, qualifiées sans raison de dissidences dogmatiques.....	» 37
1. La suprématie du Pape.....	» 38
2. La procession du Saint-Esprit.....	» 54
3. Le Purgatoire.....	» 64
CHAPITRE IX. — La présence des saints devant Dieu aussitôt après leur mort est également reconnue par l'Eglise d'Orient.....	» 91

CHAPITRE X. — Différences au sujet de l'administration de quelques sacrements et au sujet de quelques usages, appelées également sans raison, dissidences religieuses entre les deux Eglises.....		Pag. 95
1. Les Azymes.....	»	96
2. Le Baptême.....	»	97
3. La prêtrise chez les hommes mariés.....	»	102
4. La Barbe.....	»	id.
5. L'abstinence du Samedi ou du Mercredi.....	»	103
6. La Genuflexion.....	»	id.
7. La Ste. Communion chez les enfants.....	»	id.
Diverses pareilles différences.....	»	id.
CHAPITRE XI. — Réfutation des arguments du Clergé de Constantinople contre quelques dogmes de l'Eglise universelle et contre certains usages du Rite Occidental.		» 107
1. Arguments contre la Suprématie du Pape.....	»	id.
2. Arguments contre la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils.....	»	112
3. Arguments contre l'existence du Purgatoire.....	»	118
4. Arguments contre le Baptême par aspersion.....	»	119
5. Arguments contre l'usage des azymes.....	»	125
CHAPITRE XII. — Preuves que les différents rites ne furent jamais considérés par l'Eglise comme différences dogmatiques. Efforts continuels des Papes pour soutenir le rite Oriental.....		» 130



PREMIÈRE PARTIE

LA SÉPARATION DES DEUX ÉGLISES

CHAPITRE I.

**LES PRINCIPAUX FAITS QUI PRÉCÉDÈRENT LES DIFFÉRENTS SCHISMES
ENTRE L'ÉGLISE D'ORIENT ET CELLE D'OCCIDENT.**

Les passions ignobles et les intérêts matériels, qui introduisirent la discorde dans l'Eglise du Christ dès l'an 483, et en consommèrent la séparation définitive en 1054, doivent leur naissance à la translation du trône impérial de Rome à Constantinople.

Dès les premiers jours de la fondation de ce nouvel empire (l'an 330), l'Evêque de Byzance, de simple Evêque qu'il était dans l'ordre hiérarchique de l'Eglise, ayant acquis par sa position locale un accès très facile et une influence toute naturelle à la cour du nouvel Empire, était devenu un intermédiaire officieux, et bientôt un négociateur obligé entre l'Empereur et les autres Evêques, entre l'Orient et l'Occident, entre le Pape lui-même et le Souverain.

L'Evêque de Byzance était donc réellement dans cette ville comme un Ministre des affaires ecclésiastiques très influent. Cet ascendant sur une cour imbue de tous les vices et de toute la dépravation morale de la métropole dont elle était sortie, ne pouvait que prendre très vite d'immenses proportions. Aussi l'Etat même commença bientôt à s'en ressentir. Telle est la raison pour la quelle peu après on ne conférait plus la place d'Evêque de Constantinople, qu'à un membre de la famille impériale, ou à des personnes qu'on croyait être entièrement dévouées au gouvernement.

Mais ce Ministre si haut placé et si puissant, devait, à cause de son rang ecclésiastique de simple Evêque, céder le pas dans

les cérémonies publiques à tous les Exarques, Métropolitains et Archevêques. Cet abaissement extérieur de l'Evêque de Byzance, si incompatible avec sa grandeur réelle, ne pouvait pas naturellement lui être supportable. Enivré par sa haute position, il raisonna comme tous ceux que les faveurs subites de la fortune finissent par aveugler, et il conclut naturellement, que le premier Evêque dans l'Empire, devait être aussi le premier dans l'Eglise. Dès lors aucune machination, aucune intrigue, aucun moyen ne fut épargné. Ces malheureux Prélats, pour parvenir à cette banale gloriole, n'hésitèrent point à lui sacrifier volontairement et leur conscience, comme ministres de Dieu, et leur honneur, comme membres de la société. La vanité des Empereurs de Byzance, qui voyaient dans le faste de l'Eglise de Constantinople un agrandissement de leur propre gloire, se combinait parfaitement avec l'ambition démesurée des Evêques : aussi favorisaient-ils toutes leurs démarches et prenaient-ils part, quelque fois même ouvertement, à tous leurs projets, à toutes leurs usurpations. Voilà pourquoi, dès l'an 381, le Concile général de Constantinople, convoqué du temps de l'Empereur Théodose le grand, conféra à Nectarius, Evêque de Byzance « *la primauté d'honneur après l'Evêque de Rome, parce que*, dit le troisième canon de ce Concile, *Constantinople est la nouvelle Rome* (1). »

La raison par la quelle le Concile motiva la concession de cette primauté à l'Evêque de Constantinople, c'est à dire « *parce que Constantinople est la nouvelle Rome* » plutôt que cette primauté en elle-même, attaqua dès lors mortellement la base de la suprématie de l'Evêque de Rome : car elle donna motif de mettre en avant et de contester ensuite, que cette suprématie ne provenait point du droit divin, que saint Pierre transféra à ses successeurs, mais bien du privilège, que Rome devait autre fois avoir, comme capitale de l'Empire : et que, par conséquent ce privilège pouvait et devait même, après la translation du trône Impérial de Rome à Constantinople, être également transféré à l'Evêque de la nouvelle capitale.

(1) „ Τὸν μὲν τοι Κωνσταντινουπόλεως Ἐπίσκοπον ἔχειν τὰ πρεσβεῖα „ τῆς τιμῆς μετὰ τὸν τῆς Ῥώμης Ἐπίσκοπον, διὰ τὸ εἶναι αὐτὴν Νέαν „ Ῥώμην. „ (Canon 111^e du Concile général de Constantinople tenu en 381).

C'est donc ce canon, qui atteste si clairement la suprématie de l'Evêque de Rome sur toute l'Eglise, lequel, détourné sophistiquement par le Clergé de Constantinople, devait servir comme pierre fondamentale de la malheureuse muraille, qui devait infailliblement tôt ou tard séparer les deux Eglises. Dès lors, de deux choses l'une: ou l'Eglise de Constantinople devait s'élever au dessus de celle de Rome, ou elle devait s'en séparer définitivement pour se déclarer indépendante et maîtresse de toutes les autres.

Dès cette époque les Evêques de Constantinople prirent le titre de *Patriarche*, et ne négligèrent aucune circonstance pour développer et étendre le sens très élastique de ce troisième canon du Concile général de Constantinople, si funeste aux prérogatives des Papes. Aussi, vingt ans après ce Concile, Atticus, Patriarche de Constantinople, provoqua deux lois de l'Empereur Théodose le jeune, qui lui attribuaient les droits d'une juridiction suprême en Orient, au détriment des privilèges de tous les Evêques de ces pays, et des prérogatives des Papes. La première de ces deux lois défendait « *d'élire désormais aucun Evêque en Asie, sans l'agrément et l'autorité du Patriarche de Constantinople* » la seconde ordonnait « *qu'aucune affaire de l'Illyrie ne fût terminée, sans en donner préalablement connaissance à l'Evêque de la ville de Constantinople, qui se glorifie des privilèges de l'ancienne Rome* » tandis que ces diocèses d'Illyrie dépendaient du Vicariat de Thessalonique, qui relevait directement du siège de Rome.

Le Concile de Calcédoine, convoqué et présidé dans plusieurs de ses séances par l'Empereur Marcien, finit par achever l'usurpation que celui de Constantinople avait commencée à établir. Ce Concile tenu en 451, composé de 630 Pères, Orientaux et Occidentaux, et fort de la présence des Légats du Pape st-Léon, institua par ses canons IX et XVII, que « *tout différend entre un Evêque ou un Clerc et son Métropolitain peut être appelé par devant le siège de la ville Impériale de Constantinople* (2). »

(2) „ Εἰ δὲ πρὸς τὸν τῆς αὐτῆς Ἐπαρχίας Μητροπολίτην Ἐπίσκοπος, ἢ Κληρικὸς ἀμφισβητοίῃ, καταλαμβανέτω ἢ τὸν ἑξαρχὸν τῆς Διοικήσεως, ἢ τὸν τῆς Βασιλευούσης Κωνσταντινουπόλεως θρόνον, καὶ ἐπ' αὐτῷ δικαζέσθω. „ (Canon IX du Concile général de Calcédoine).

„ Εἰ δὲ τις ἀδικοῖτο παρὰ τοῦ ἰδίου Μητροπολίτου, παρὰ τῷ Ἐξάρχῳ τῆς Διοικήσεως, ἢ τῷ Κωνσταντινουπόλεως θρόνῳ δικαζέσθω, καὶ ὁ προεῖρηται „ (idem Canon XVII.)

Mais cet accroissement du pouvoir des Evêques de Constantinople, confirmé par les décrets d'un Concile aussi nombreux, et sanctionné par les signatures des Légats du Pape, n'a point suffi à l'ambition démesurée des Patriarches de Constantinople. Ainsi parvint-on à y ajouter le XXVIII Canon de ce même Concile, qui porta le grand coup à l'origine de la suprématie de Rome, et qui est conçu en ces termes « *Suivant en tout les décrets des saints Pères, et reconnaissant le canon des 150 Evêques du Concile tenu dans la ville royale de Constantinople, la nouvelle Rome, lequel canon vient d'être lu. Nous aussi, étant, de la même opinion, nous décrétons et accordons également les mêmes privilèges à la très sainte Eglise de Constantinople, la nouvelle Rome: car les Pères ont accordé avec raison au siège de l'ancienne Rome les privilèges dont elle jouit, parce qu'elle était la ville régnante. Par le même motif les 150 Pères ont jugé que la nouvelle Rome, qui a l'honneur de posséder maintenant le siège de l'Empire et celui du Sénat, doit avoir les mêmes avantages dans l'ordre ecclésiastique et être la seconde après Rome. En sorte que les Métropolitains des Diocèses du Pont, de la Thrace et de l'Asie seulement, et les Evêques des diocèses établis chez les barbares, seront ordonnés par le siège de Constantinople sur le rapport qui lui sera fait des élections canoniques (3).* »

(3) „ Πανταχοῦ τοῖς τῶν ἁγίων Πατέρων ὄροις ἐπόμενοι, καὶ τὸν ἀρτίως
 „ ἀναγνωσθέντα κανόνα τῶν ἑκατὸν πενήκοντα Θεοφιλεστάτων Ἐπισκόπων,
 „ τῶν συναχθέντων ἐπὶ τοῦ τῆς εὐσεβοῦς μνήμης μεγάλου Θεοδοσίου, τοῦ
 „ γενομένου Βασιλέως ἐν τῇ Βασιλίδι Κωνσταντινουπόλεως νέᾳ Ῥώμῃ, γνω-
 „ ρίζοντες τὰ αὐτὰ καὶ ἡμεῖς, ὀρίζομέν τε καὶ ψηφίζόμεθα περὶ τῶν πρε-
 „ σβείων τῆς ἁγιωτάτης Ἐκκλησίας τῆς αὐτῆς Κωνσταντινουπόλεως νέας
 „ Ῥώμης. Καὶ γὰρ τῷ θρόνῳ τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης διὰ τὸ βασιλεύειν
 „ τὴν πόλιν ἐκείνην, οἱ πατέρες εἰκότως ἀποδεδώκασιν τὰ πρεσβεῖα καὶ τῷ
 „ αὐτῷ σκοπῷ κινούμενοι οἱ ἑκατὸν πενήκοντα Θεοφιλέστατοι Ἐπίσκοποι,
 „ τὰ ἴσα πρεσβεῖα ἀπένειμαν τῷ τῆς νέας Ῥώμης ἁγιωτάτῳ θρόνῳ, εὐλόγως
 „ κρίναντες, τὴν βασιλείαν καὶ Συγκλήτῳ τιμηθεῖσαν πόλιν, καὶ τῶν ἴσων
 „ ἀπολαύουσιν πρεσβείων τῇ πρεσβυτέρᾳ βασιλίδι Ῥώμῃ, καὶ ἐν τοῖς
 „ Ἐκκλησιαστικοῖς ὡς ἐκείνην μεγαλύνεσθαι πράγμασι, δευτέραν μετ'
 „ ἐκείνην ὑπάρχουσιν. Καὶ ὥστε τοὺς Ποντικῆς, καὶ τῆς Ἀσιανῆς, καὶ
 „ τῆς Θρακικῆς Διοικήσεως Μητροπολίτας μόνους, ἔτι δὲ καὶ τοὺς ἐν τῇ
 „ βαρβαρικῇ Ἐπισκόπους τῶν προειρημένων Διοικήσεων, χειροτονεῖσθαι ὑπο

Ce canon constitue donc à Constantinople un Evêque ayant les mêmes droits de juridiction en Orient, que le Pape avait jusqu'alors sur toute l'Eglise, et qu'à cette époque il lui fait borner seulement en Occident. Mais ce qui est pire, c'est qu'il consacre en même temps le principe funeste que *« Rome avait la suprématie sur toute l'Eglise, à cause qu'elle était la ville régnante et le séjour de l'Empereur. »* Car c'est de ce canon qu'on devait tirer tôt ou tard la conclusion, très logique d'ailleurs, que puisque Constantinople est à présent la ville régnante et le séjour de l'Empereur, c'est à elle qu'appartient dorénavant le droit de suprématie universelle sur toute l'Eglise.

Le Pape St. Léon cria de toutes ses forces contre cette insolente usurpation des droits de l'Eglise de Rome. Il refusa même de confirmer ce canon, malgré les instantes sollicitations de l'Empereur Marcien et de son épouse Pulchérie la pieuse, le rapport des Pères du Concile, et toutes les intrigues d'Anatolius, Patriarche de Constantinople, fortement soutenu en cela par tout le Clergé d'Orient. Le Pape après plusieurs autres remontrances, finit par leur écrire positivement, que *« la présence de l'Empereur peut faire un séjour royal, mais elle ne peut pas faire un siège Apostolique: les choses divines ne se réglant point sur les dispositions des choses humaines. »* Le Pape St. Léon a aussi menacé d'excommunier le Patriarche Anatolius, pour avoir osé impiéter sur les droits du siège de Rome. Mais l'Empereur le protégeait, se mit entre lui et le Pape, et Anatolius parvint à se justifier, en écrivant au Pape *« quant à ce qui a été réglé dans le Concile général de Calcédoine en faveur de l'Eglise de Constantinople, que Votre Sainteté soit assurée qu'il n'y a pas de ma faute; et qu'au contraire j'aimai toujours à me tenir dans un état humble, à cause du repos et de la*

„ τοῦ προειρημένου ἁγιωτάτου θρόνου τῆς κατὰ Κωνσταντινούπολιν ἁγιο-
 „ τάτης Ἐκκλησίας· δηλαδή ἐκάστου Μητροπολίτου τῶν προειρημένων Διοι-
 „ κήσεων μετὰ τῶν τῆς Ἐπαρχίας Ἐπισκόπων χειροτονοῦντος τοὺς τῆς
 „ Ἐπαρχίας Ἐπισκόπους, καθὼς τοῖς θείοις κανόσι διηγόρευται· χειρο-
 „ τονεῖσθαι δὲ, καθὼς εἴρηται, τοὺς Μητροπολίτας τῶν προειρημένων Διοι-
 „ κήσεων παρὰ τοῦ Κωνσταντινουπόλεως Ἀρχιεπισκόπου, ψηφισμάτων συμ-
 „ φώνων κατὰ τὸ ἔθος γινομένων, καὶ ἐπ' αὐτὸν ἀναφερομένων. „ (Canon
 XXVIII du Concile général de Calcédoine).

paix, que j'ai chéri dès mon jeune âge : c'est le vénérable Clergé de Constantinople qui a conçu le projet d'élévation, en quoi il a été unanimement secondé par les très religieux Pontifes de nos contrées. Mais la confirmation de ce qui a été fait appartient à Votre Sainteté, et rien ne peut avoir force sans son autorité (4).»

Le Pape saint-Léon se contenta de cette justification d'Anatolius, toute captieuse et hypocrite qu'elle était : car celui-ci voulait faire croire, que le contenu de ce XXVIII canon n'était pas seulement son propre désir, mais bien la volonté unanime de tout le Clergé d'Orient.

Plus tard Acacius, Patriarche de Constantinople, mit en vigueur ce vingt huitième canon du Concile de Calcédoine : mais, ne pouvant plus compter sur une approbation de Rome, il le fit confirmer par une loi impériale (5).

À cette même époque Acacius soumit formellement à sa suprématie les Patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, ainsi que les Métropolitains de l'Asie, et les gouverna à son gré. Ce Prélat marcha à grands pas vers le but ambitieux de ses prédécesseurs et sut profiter plus que tout autre de la vanité des Empereurs de Constantinople, et surtout de l'imprudence de l'Empereur Zénon, qui favorisait toutes ses démarches (6). Ainsi Acacius, armé du pouvoir temporel, brava impudemment toutes les règles de l'Eglise : il nomma Patriarche d'Antioche Etienne le jeune, et muni d'un ordre Impérial, donna au nouvel élu l'ordination, qui appartenait de droit aux Evêques du Patriarcat d'Antioche. Le Pape, tout en se plaignant de l'irrégularité de cette ordination, la confirme, à condition qu'on n'en tirerait pas des conséquences pour l'avenir (7). Nonobstant cette condition, Acacius à la mort d'Etienne fait encore pire : il ordonne le nommé Calendion, Patriarche d'Antioche, sans même consulter les Evêques de ce Patriarcat. Le Pape s'en plaint de nouveau, lorsqu'on lui en demande la con-

(4) Opera St. Léon Tom. II. pag. 1263.

(5) Baron. an 472. N. 2 et 3.

(6) Evagrius. Liv. III. chap. 4. — le principal motif de cette grande faveur était qu'Acacius avoit fait chasser du trône l'Empereur Basilius, et fit monter de nouveau sur le trône de Constantinople l'Empereur Zénon.

(7) Epist. Simplicis ad Zénon. Labb. Tom. IV. pag. 1034.

firmation, mais cédant à la force des circonstances, il accepte les excuses qu'il a plu à Acacius de lui donner, et confirme encore cette irrégulière ordination (8).

Plusieurs autres pareilles circonstances, que l'histoire de l'Eglise nous a conservées, mais que nous ne pouvons rapporter, vu les bornes étroites de cet ouvrage, constatent évidemment que les Patriarches de Constantinople, aidés par les Empereurs, et basés sur des canons qu'eux-mêmes provoquaient de toutes les manières, s'étaient constitués chefs indépendants de toutes les Eglises d'Orient, laissant les Papes chefs de celles d'Occident. Il est vrai qu'ils n'osaient pas encore prononcer ouvertement cette usurpation, mais elle existait réellement et se faisait voir en toute circonstance. Quelques fois même, à défaut des canons, les Patriarches faisaient confirmer leurs empiétements sur les droits du Saint-Siège par des lois émanées des Empereurs, qui ayant la vanité de croire que l'agrandissement du pouvoir Ecclésiastique des Evêques de la capitale augmentait la splendeur de leur propre gloire, se prêtaient aveuglement à toutes ces intrigues du Clergé Byzantin. Toute fois ces astucieux Prélats continuaient toujours à attribuer la suprématie à l'Eglise de Rome, en attendant l'occasion favorable de s'emparer complètement de la primauté sur toutes les Eglises Chrétiennes.

Les Papes avaient bien compris, dès le premier Concile général de Constantinople, toute l'étendue du but ambitieux des Evêques de Byzance, et faisaient tous leurs efforts pour arrêter les empiétements et les usurpations de ces Evêques. Mais les Papes agissaient, avec beaucoup de précaution et de modération. D'un côté ils avaient peur d'irriter les Empereurs, dont ils connaissaient la conduite arbitraire, et de l'autre ils craignaient de perdre, à cause de la faiblesse de leur influence en Orient, toute suprématie, même honorifique, sur ce pays par une séparation formelle et définitive; car l'ambition démesurée des Patriarches de Constantinople indiquait suffisamment, qu'ils étaient capables de recourir même à ce dernier expédient.

(8) Idem Epist. ad Acacius pag. 1073.

CHAPITRE II.

PREMIER SCHISME PERSONNEL ENTRE LE PAPE FÉLIX III ET LE PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE ACACIUS, SANS LE MOINDRE PRÉTEXTE DE DISSENSIONS RELIGIEUSES.

C'est ainsi que depuis la fondation de l'Empire Byzantin jusqu'à l'an 483, les Papes et les Patriarches de Constantinople se trouvaient dans une lutte presque continuelle, les premiers tâchant de conserver, et les seconds d'usurper l'autorité suprême de l'Eglise. Mais un nouveau fait d'empiétement sur les droits de l'Eglise de Rome, survenu à cette époque, aggrava de beaucoup ce scandale. Outre que ce fait avait déjà le caractère d'une grande témérité, il fut encore saisi des deux parts avec plus de vivacité et d'énergie qu'à l'ordinaire : aussi provoqua-t-il la première séparation formelle entre le Pape et le Patriarche de Constantinople. Ce fait est le suivant.

Le Patriarche de Constantinople Acacius avait nommé Patriarche d'Antioche un certain Pierre Mongos, excommunié par le Pape Simplicie, à la place de Jean Talaya, élu suivant la coutume par le Clergé du Patriarcat d'Antioche. Acacius proposa son élu à la confirmation du Pape ; mais celui-ci refusa de le confirmer. Acacius eut alors recours à l'Empereur, qui donna ordre au Gouverneur d'Egypte de chasser Jean Talaya et d'introniser Pierre Mongos Patriarche d'Antioche : ce qui fut fait. Mais comme Mongos était excommunié par le Pape, Acacius, en sa qualité prétendue de chef de l'Eglise d'Orient, lui donna l'absolution et l'admet à sa communion. Le Pape Félix III envoya des Légats à Constantinople pour faire chasser Pierre Mongos de l'Eglise d'Antioche et ordonner à Acacius de venir à Rome. Mais le Gouvernement arrêta les Légats et les obligea de communier avec Acacius et Pierre Mongos. Au retour des Légats à Rome, le Pape convoqua un Concile d'Evêques d'Italie, et prononça une sentence d'excommunication contre le Patriarche Acacius. La sentence fut envoyée à Constantinople pour être lue dans toutes les Eglises : mais comme il était impossible de l'y faire lire, un moine eut la hardiesse de l'attacher sur le manteau d'Acacius, au moment que celui-ci allait à l'Eglise. Une grande rumeur s'éleva parmi le peuple et le moine fut condamné à mort. Acacius usant de représailles, excommunia à son tour le Pape

Félix III, et effaça son nom des dyptiques sacrés. C'est ainsi que le premier schisme entre le Pape et le Patriarche de Constantinople fut consommé en 483. Mais ce schisme étant tout à fait personnel entre le Pape et le Patriarche, l'Eglise ne l'a point partagé, ni formellement reconnu : aussi la société chrétienne ne s'était point ressentie des affreuses calamités, que le schisme définitif des deux Eglises lui a fait souffrir ensuite, et dont celui-ci était le précurseur !

Mais ce qu'il y a de plus frappant dans tous ces faits, ce qui ne doit échapper à l'observation de personne, ce que constate enfin la plus déplorable, mais la plus irrécusable vérité, c'est la considération suivante. Depuis le Concile général de Constantinople, tenu en 381, jusqu'à l'époque de ce premier schisme personnel, arrivé en 483, c'est à dire, dans une espace de 102 ans, aucune dissension dogmatique entre l'Eglise de Rome et celle de Constantinople ne fut jamais la cause de ces disputes continuelles. Elles provenaient uniquement des débats entre le Pape et le Patriarche sur la primauté, et consistaient purement et simplement en ce que d'un côté les Patriarches de Constantinople, contre les institutions et les canons de l'Eglise, mais aidés de tout le haut Clergé d'Orient, et favorisés successivement par tous les Empereurs de Byzance, qui faisaient cause commune avec eux, voulaient saisir d'entre les mains des Papes le privilège de la suprématie sur toute l'Eglise, sous le frivole prétexte que Constantinople était le siège de l'Empereur et la ville régnante, qualifiée nouvelle Rome. De l'autre côté les Papes s'en défendaient autant qu'ils croyaient pouvoir le faire, s'appuyant sur le droit divin référé à leur siège et les institutions disciplinaires de l'Eglise primitive.

CHAPITRE III.

**JEAN LE JEUNEUR PREND LE TITRE DE PATRIARCHE OECUMÉNIQUE.
RÉCONCILIATION TACITE ENTRE LE PAPE ET LES PATRIARCHES
DEPUIS CETTE ÉPOQUE JUSQU'AU TEMPS DE PHOTIUS.**

Après la mort d'Acacius, arrivée l'an 489, dix de ses successeurs continuèrent jusqu'à l'an 582 à occuper successivement le siège de Constantinople sans la confirmation des Papes. Il est vrai qu'il y a eu plusieurs d'entre eux qui demandèrent cette confirmation, imposée par les institutions des Apôtres et con-

sacrée dans l'Eglise par une longue habitude, désirée par tous les Métropolitains d'Orient, et presque exigée par le peuple. Mais les Papes persistèrent toujours à ne vouloir l'accorder, qu'à la condition d'effacer le nom d'Acacius des dyptiques sacrés. Cette condition paraissait trop dure aux Patriarches de Constantinople : car la réfutation formelle des actes d'Acacius, entraînait naturellement leur propre renonciation à leurs prétentions ambitieuses. Aussi aucun de ces Patriarches ne consentit à être confirmé par le Pape de Rome, au prix du sacrifice de leur propre système. Le Clergé d'Orient d'ailleurs en partie d'accord avec les Patriarches sur ce système envahisseur, approuvait leur persistance, et faisait aussi comprendre au peuple, qu'on devait plutôt se passer de cette confirmation, que de l'obtenir par un acte contraire à l'honneur national. Les deux Eglises cependant continuaient d'être, comme toujours, en parfaite harmonie sur les dogmes de la Foi, durant tout le temps que les Papes de Rome et les Patriarches de Constantinople se trouvaient en lutte presque continuelle, les uns pour conserver, et les autres pour saisir la Suprématie de l'Eglise.

Enfin Jean IV, surnommé, pour son austérité, *le Jeuneur*, homme vertueux et en particulier très pieux et très charitable, monta à cette époque, c'est à dire en 583, sur le siège Patriarcal de Constantinople. Mais contrairement à ses mérites, Jean-le-Jeuneur, d'accord avec l'empereur Maurice et tout le Clergé d'Orient, prit le titre d'*Archevêque de Constantinople, nouvelle Rome, et Patriarche Oecuménique* (universel).

Cette déclaration ouverte consterna le Pape Pélage II ; mais c'est en vain que ce Pontife, ainsi que son successeur Grégoire le Grand, exhortent le Patriarche Jean par des démonstrations très-fortes et très pieuses, d'abandonner un titre aussi injurieux à l'autorité du saint-siège, que contraire aux préceptes de l'Evangile (1). Le Patriarche Jean-le-Jeuneur reste inflexible, et le Pape Grégoire pour lui donner l'exemple de l'humilité chrétienne, prend un titre tout à fait opposé au titre fastueux de Jean-le-Jeuneur : celui de *servus servorum Dei* (serviteur des serviteurs de Dieu).

Cependant cette conduite Evangélique du Pape Grégoire le grand, n'édifia point ni Jean-le-Jeuneur, ni ses successeurs, qui

(1) Méletius Métropolitain d'Athènes. Histoire de l'Eglise. Siècle VI.

continuèrent à porter et à soutenir ce titre pompeux, au mépris même de l'ordre exprès que notre Sauveur donna à ses disciples ! D'un autre côté les Papes voyaient leur suprématie sérieusement menacée par ces téméraires démarches de plusieurs Patriarches de Constantinople, mais craignant l'autorité arbitraire des Empereurs, qui favorisaient par système l'ambition scandaleuse de ces Prélats, ils n'osaient pas user de trop de rigueur. Au contraire, depuis le Patriarche Jean-le-Jeuneur jusqu'au temps de Photius, espace de 300 ans environ, les Papes reprirent le droit de confirmer les Patriarches, sans plus exiger qu'on effacât le nom d'Acacius des dyptiques sacrés. Ils étaient réduits à faire encore cette concession dans la crainte de perdre par une rupture définitive, cette preuve de leur suprématie en Orient, toute honorifique et insignifiante qu'elle était considérée par plusieurs Patriarches de Constantinople. Cependant ces mêmes Patriarches tâchaient toujours de l'obtenir comme une preuve de l'union des deux Eglises. Nonobstant cet empressement, toutes les fois que les Papes leur la refusaient, ils tâchaient de persuader au peuple, que ce n'était qu'un simple honneur de déférence, dû au siège de l'ancienne Rome.

En 692 eut lieu le sixième Concile général convoqué par l'empereur Justinien II à l'instigation du Patriarche et du Clergé de Constantinople, tenu dans un des palais Impériaux de cette ville nommé *Troulle*, et connu pour ce motif sous le nom de *Concile de Troulle*. Ce Concile composé de 227 Pères, dont la plus part étaient de l'Eglise d'Orient, confirma solennellement le troisième canon du Concile général de Constantinople, ainsi que le vingt-huitième de celui de Calcédoine, par le trente-sixième canon de ses décrétations, qui dit en propres termes. « *En renouvelant toutes les institutions établies par les 150 Pères réunis en Concile dans cette ville royale, ainsi que celles établies par les 630 Pères assemblés à Calcédoine, nous ordonnons que le siège de Constantinople jouisse des mêmes privilèges que celui de l'ancienne Rome, et qu'il soit aussi grand que lui dans les affaires Ecclésiastiques, ayant le second rang après lui; celui d'Alexandrie aura le troisième; celui d'Antioche aura le quatrième et celui de Jérusalem aura le cinquième rang (2).* »

(2) „ Ἀνανεούμενοι τὰ παρὰ τῶν 150 ἁγίων Πατέρων, τῶν ἐν τῇ Θεοφυλακτῷ ταύτῃ καὶ Βασιλίδι πόλει συνελθόντων καὶ τῶν 630 τῶν ἐν Χαλ-

Ce canon n'est susceptible d'aucun équivoque. Le Patriarche de Constantinople est placé à la tête de l'Eglise d'Orient, et le Pape reste à la tête de celle d'Occident seulement; et le siège de Constantinople a le même pouvoir dans les affaires Ecclésiastiques, que celui de l'ancienne Rome: « *Car, comme s'exprime le livre Synodal, cette reine des villes voulait avoir en tout les mêmes privilèges que l'ancienne Rome, et de là se rendre aussi puissante dans les affaires Ecclésiastiques, qu'elle l'était dans les affaires civiles* (3). »

Les Papes, dans la crainte d'un plus grand mal, furent obligés de tolérer encore ce nouveau décret d'usurpation, quoiqu'ils n'aient jamais voulu confirmer les actes de ce Concile, ni le reconnaître comme Concile légitime, à cause de l'absence de Légats du Pape.

Le Patriarche Anastasius étant monté sur le trône Patriarcal de Constantinople en 729, persécuta les images pour s'attirer les faveurs de l'Empereur Léon l'Isaurien. Celui-ci pour le récompenser de son attachement aux opinions du Gouvernement, et pour se venger en même temps du Pape Grégoire II, qui refusa d'exécuter ses décrets contre les images, retrancha de la juridiction du siège de Rome les diocèses d'Achaïe, administrés jusqu'alors directement par un Vicaire du Pape résidant à Thessalonique (4) et les gratifia à son partisan le Patriarche Anastasius (5).

„ κηδόνι συναθροισθέντων νομοθετηθέντα, ὀρίζομεν ὥστε τὸν Κωνσταντινου-
 „ πόλεως θρόνον τῶν ἴσων ἀπολαύειν πρεσβείων τοῦ τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης
 „ Θρόνου, καὶ ἐν τοῖς Ἐκκλησιαστικοῖς ὡς ἐκεῖνον μεγαλύνεσθαι πράγ-
 „ μασι, δεύτερον μετ' ἐκεῖνον ὑπάρχοντα μεθ' ὃν ὁ τῆς Ἀλεξανδρέων Με-
 „ γαλουπόλεως ἀριθμείσθω θρόνος, εἴτα ὁ τῆς Ἀντιοχείας, καὶ μετὰ τοῦτον
 „ ὁ τῆς Ἱεροσολυμιτῶν πόλεως., Canon XXXVI du Concile général de Troulle.

(3) „ Διὰ τὸ θέλειν τὴν βασιλευομένην τῶν πόλεων τῶν ἴσων ἀπο-
 „ λαύειν ἐν ἅπασι πρεσβείων τῇ πρεσβυτέρᾳ Ῥώμῃ, κἀντεῦθεν παντοίως
 „ μεγαλύνεσθαι, ὥσπερ ἐν τοῖς πολιτικοῖς, οὕτω καὶ ἐν τοῖς Ἐκκλησιαστι-
 „ κοῖς πράγμασιν. „ (Actes du Sixième Concile).

(4) C'est à cause de cette origine, c'est à dire que le Vicaire Apostolique du Pape résidait à Thessalonique, que l'Evêque Oriental de cette ville conserve jusqu'aujourd'hui le titre de Παναγιώτατος (Sainteté) titre que lui seul, parmi tous les Evêques d'Orient, peut porter après le Patriarche de Constantinople.

(5) C'est à dire, comme l'Archimandrite Pharmacides, Professeur de

Ce qui est digne d'observation, c'est que, depuis le quatrième siècle jusqu'au neuvième, époque pendant la quelle une foule de différentes hérésies avait inondé l'Orient et l'Occident, les Eglises de Rome et de Constantinople restèrent toujours étroitement réunies par les dogmes de la Foi de l'Eglise Primitive, et marchaient d'un commun accord sous la bannière de l'Orthodoxie contre toutes ces hérésies. Les actes du Septième Concile général, tenu à Nicée contre les Iconoclastes l'an 783, nous en fournissent les preuves les plus éclatantes.

Enfin l'an 846 Ignace, fils de l'Empereur Michel Ragabés, fut proclamé Patriarche de Constantinople. C'était un homme d'une vertu austère et d'un caractère ferme. Ignace pendant tout le temps de son Patriarcat était en très bonne intelligence avec les Papes. Mais après avoir occupé pendant dix ans environ le siège de Constantinople, il fut destitué l'an 857, et exilé dans l'île de Mitilène par le César Bardas, oncle de l'Empereur Michel III, homme de beaucoup d'esprit et de grande capacité, et entre les mains du quel l'Empereur, entièrement livrée aux cirques, aux bouffons, à l'ivrognerie et aux plaisirs, avait abandonné les rênes du malheureux Gouvernement de l'Empire Byzantin.

CHAPITRE IV.

LE PATRIARCHE PHOTIUS ET LE SECOND SCHISME PERSONNEL ENTRE LUI ET LE PAPE NICOLAS I^{er}.

Bardas connaissait assez combien le concours du Patriarche était nécessaire à son influence sur l'Etat : aussi, en destituant Ignace, qu'il considérait comme son ennemi, il avait besoin de donner cette haute dignité à quelqu'un qui lui fut complètement dévoué. Mais comme d'un autre côté, Ignace était très aimé du peuple, à cause de ses grandes vertus, il fallait nécessairement que le nouveau Patriarche fût en même temps un personnage, qui par ses mérites pût faire oublier au peuple son prédécesseur.

Théologie à l'université d'Athènes dit très juridiquement dans la réponse qu'il a fait au Clergé de Constantinople sus la prétendue juridiction de ce Clergé sur les diocèses du royaume de la Grèce « *un Empereur hérétique retrancha ces diocèses d'un Pape Orthodoxe, pour les donner à un Patriarche hérétique comme lui.* » Pharm. Antitonus, on sur la vérité. Athènes 1850).

Bardas ne tarda pas à fixer son attention sur Photius, secrétaire d'Etat et premier écuyer de l'Empereur, le seul homme de son époque qui réunit en lui ces deux rares qualités. Car d'un côté Photius était le neveu d'Astaber, qui avait épousé Calomaria sœur de Bardas, et de l'autre sa vaste érudition, son caractère insinuant, souple et ferme à la fois, et sa capacité dans les affaires politiques, et jusqu'à sa douce physionomie et ses manières nobles et attrayantes, le faisaient remarquer parmi ses contemporains.

Après que l'affaire eut été concertée entre l'Empereur et Bardas, on en fit la proposition à Photius, qui l'accepta avec plaisir, trouvant cette place très conforme à ses goûts littéraires et à la grande ambition, qui était sa passion prédominante. Il fallait toutefois dissimuler et se faire presser par l'Empereur et Bardas, pour avoir l'air de ne céder qu'à leurs instantes sollicitations et aux prières du Clergé et du peuple. Il fit donc semblant de refuser, mais enfin il se laissa persuader; après quoi de simple laïque qu'il était, il passa dans six jours par tous les degrés du sacerdoce, et le 25 Decembre 857, il fut ordonné Evêque et proclamé Patriarche de Constantinople.

La confirmation de tout nouveau Patriarche par le Pape était encore considérée jusqu'à cette époque, si non indispensable, du moins d'une grande importance pour le nouvel élu. Les Métropolitains des grands sièges d'Orient l'exigeaient; et le peuple de Constantinople y attachait une espèce de respect religieux, la considérant comme une preuve des opinions orthodoxes du nouveau Patriarche. Les Empereurs même faisaient tout leur possible pour l'obtenir par leur intervention près des Papes, comme le sceau caractéristique de l'union de la foi. Si depuis Acacius nous avons vu plusieurs Patriarches, après avoir demandé cette confirmation et n'avoir pu l'obtenir, se maintenir sur le trône Patriarcal sans être confirmés par le chef de l'Eglise, c'est à cause que les conditions exceptionnelles, aux quelles à ces époques les Papes voulaient leur accorder cette confirmation, entraînaient la renouciation des Patriarches de Constantinople à leur système d'envahissement des droits et privilèges du siège de Rome. De plus ce système ambitieux du Clergé de Constantinople s'accordant parfaitement avec la vanité des empereurs, le peuple était contenu et ne faisait aucun mouvement contre la violation de cette ancienne institution de l'Eglise.

Mais à l'époque de la nomination de Photius, les circonstances n'étaient plus les mêmes. Car d'un côté les Papes avaient déjà repris depuis quelque temps l'usage de confirmer les Patriarches de Constantinople, sans plus exiger d'eux la condition préalable d'effacer des dyptiques sacrés le nom d'Acacius : par conséquent les Patriarches de Constantinople n'avaient plus ce prétexte exceptionnel. De l'autre côté, comme dans la circonstance actuelle, ni tout le Clergé, ni tout le peuple de Constantinople n'étaient d'accord sur la nomination de Photius, on murmura très-fort sur le manque de cette formalité. Le parti surtout d'Ignace, dans l'espoir de susciter quelque grave embarras à Photius en cas de refus, en fit tant de bruit, et émeuta si fortement l'Eglise (1), que celui-ci fut obligé de la demander deux ans après son installation sur le siège Patriarcal de Constantinople : c'est à dire l'an 859.

Le principal motif de ce retard était sans doute qu'Ignace, le prédécesseur de Photius, destitué par le pouvoir temporel sans être jugé et déposé canoniquement par l'Eglise, ne voulait d'aucune manière céder aux instances de l'Empereur et de Bardas et donner sa démission volontaire. Cette circonstance était d'après les canons de l'Eglise un obstacle définitivement insurmontable, et réunie aux intrigues des ennemis de Photius, elle faisait craindre à celui-ci un refus de la part du Saint-Siège. Aussi l'Empereur, Bardas et Photius n'épargnèrent-ils aucun moyen pour en faire la demande au Pape de manière à être sûrs de l'obtenir.

Astaber, oncle de Photius et beau frère de Bardas, fut nommé chef de l'ambassade, qui selon l'ancien usage devait porter à Rome la nomination du nouveau Patriarche de Constantinople et en demander la confirmation par le chef de l'Eglise. Plusieurs Métropolitains distingués de l'Orient faisaient partie de cette imposante ambassade, ainsi que différents grands dignitaires de l'empire ; de riches cadeaux pour le Pape et l'Eglise de saint-Pierre leur étaient remis, et de plus, deux lettres furent adressées au saint-Père, l'une de la part de l'Empereur et l'autre de la part de Photius. L'Empereur exposait au Pape, qu'Ignace, ayant quitté le gouvernement de l'Eglise à cause de sa vieillesse, avait été déposé par un Concile, et s'était retiré dans un Monastère ; que

(1) Coumas. Tom. IV pag. 210.

le Clergé de tout l'Orient et le peuple de Constantinople avaient d'un commun accord proclamé Photius Patriarche de Constantinople; que lui même (l'Empereur) avait approuvé cette élection, vu les grandes vertus, les rares mérites et la profonde érudition de cet homme distingué, l'engageant même d'accepter cette charge pour le bien de l'Eglise; qu'il priait aussi Sa Sainteté de vouloir bien le confirmer d'après l'ancien usage; enfin, comme il y avait à Constantinople quelques dissensions dans le Clergé et quelques restes de l'hérésie des Iconoclastes, de daigner y envoyer des Légats, pour rétablir complètement la paix dans l'Eglise par un Concile général (2). La lettre de Photius était écrite dans le même sens. Il commençait par se plaindre de ce que tous les Métropolitains, les Evêques et le peuple d'Orient, après la retraite de son prédécesseur, l'avait promu contre sa propre volonté à la haute dignité du Patriarcat; que l'Empereur avait acquiescé à leur opinion commune, en le sollicitant instamment d'accepter; qu'il se sentait indigne de ce grand fardeau; qu'il refusa d'abord; qu'il demanda d'en être dispensé; qu'il alla jusqu'à pleurer, mais que tout fut inutile, tout le monde l'ayant forcé d'accepter. Aussi ce n'est que par la bénédiction et par les prières ferventes de Sa Sainteté qu'il espère, se rendre digne de cette haute mission et la pouvoir remplir convenablement. Il exposait ensuite sa profession de Foi, comme il était d'usage en pareille circonstance, *afin, dit-il, qu'en traçant comme dans un tableau sa propre croyance et la comparant à celle du Pape, il prouve par l'identité de leurs croyances dogmatiques, la foi et la charité qui les unissent; il attire sur lui avec plus d'efficacité les prières du saint Père et lui développe l'affection qu'il lui porte* (3).

L'ambassade arriva à Rome. Le Pape Nicolas 1er après avoir lu les lettres ci-dessus, nomma deux Légats: Rodoalde Evêque de Porto et Zacharie Evêque d'Agnanie, et les envoya à Constantinople en leur remettant aussi deux lettres: l'une pour l'Empereur et l'autre pour Photius. Dans sa lettre à l'Empereur le Pape répond à ce prince, que comme Photius a passé immédiatement de simple laïque au suprême degré de la hiérarchie Ecclésiastique, circonstance défendue par les canons de l'Eglise, et

(2) Nicolas. Labb. Tom. VIII. pag. 1203.

(3) Lettre de Photius au Pape Nicolas 1er.

encore plus, puisque son prédécesseur Ignace ne s'était pas démis de sa dignité volontairement et n'avait pas été dépossédé canoniquement, le Concile local de Constantinople n'étant pas compétent pour le juger, le condamner et le déposer, le Pape ne pouvait pas reconnaître et confirmer Photius Patriarche de Constantinople, avant que ses Légats n'eussent examiné l'affaire devant un Concile général et ne l'eussent informé de ce qui s'y était passé. Le Pape recommande en même temps à l'Empereur l'extirpation de l'hérésie des Iconoclastes et la restitution des Provinces de l'Achaïe, que Léon l'Isaurien avait arbitrairement retranchées de la juridiction du saint-Siège et gratifiées à Anastase, alors Patriarche de Constantinople (4). Dans sa lettre à Photius, que le Pape traite de laïque, il lui dit que son élévation subite est contre les canons de l'Eglise, et qu'il ne peut consentir à le reconnaître et à le confirmer, qu'après le rapport de ceux qu'il envoie à Constantinople pour examiner cette affaire. Il lui déclare toute fois qu'il est très content de sa profession de Foi et de ses sentiments orthodoxes (5).

Photius écrivit une seconde lettre au Pape Nicolas, dans laquelle il tâche de prouver que son élévation subite n'avait rien de nouveau, et ne pouvait être considérée comme contraire aux canons de l'Eglise, à cause de plusieurs exemples précédents, que l'Eglise avait tolérés. Il parle ensuite de diverses coutumes de l'Eglise, lesquelles, malgré leur différence dans le rite, ne constituent pas une différence de la foi. Le Pape Nicolas lui répondit encore par une seconde lettre également négative, et dans laquelle il le traite toujours de laïque (6).

On peut remarquer par les expressions que le Pape emploie dans ses deux lettres à Photius, pour motiver son refus de confirmation, que le Pape pouvait bien dispenser Photius de son élévation subite de simple laïque au suprême degré du sacerdoce, mais qu'il insistait beaucoup sur la circonstance de la démission volontaire, ou de la déposition canonique de son prédécesseur Ignace.

Enfin les Légats du Pape arrivèrent à Constantinople. Un Concile général composé de 318 Pères, fut tenu dans l'Eglise

(4) Nicol. Epist. 2. Labb. Tom. VIII pag. 270.

(5) Nicol. Epist. 10. Labb. Conc. Tom. VIII pag. 353.

(6) Epist. 6. Labb. Tom. VIII pag. 282.

des Saints Apôtres ; les Légats du Pape le présidèrent ; Ignace y fut conduit , jugé , condamné et excommunié , et Photius reconnu Patriarche de Constantinople. Vers la fin du Concile on parla un peu des Iconoclastes , dont l'hérésie n'existait plus à Constantinople , mais on n'y fit aucune mention des diocèses usurpés de l'Achaïe. Cependant le Pape Nicolas ne voulut point reconnaître les actes de ce Concile. Il déposa même ses Légats pour avoir transgressé ses ordres , et tint un autre Concile à Rome , où il déposa et excommunia Photius (7).

La conversion des Bulgares au Christianisme , arrivée en 863 , fit naître de nouveaux scandales dans l'Eglise. C'est cette circonstance qui aggrava encore plus la position de Photius envers Rome , et provoqua un second schisme personnel , pareil à celui arrivé l'an 483 entre le Pape Félix III et le Patriarche Acacius.

Le roi des Bulgares avait demandé à l'Empereur de Constantinople Michel les prêtres nécessaires pour sa propre conversion et celle de son peuple : Photius donc y envoya différents Evêques et prêtres Orientaux. Mais comme le roi des Bulgares avait fait presque en même temps la même demande au Pape , celui-ci y envoya aussi des Evêques et des Prêtres Occidentaux. Cette circonstance suscita des contestations sur la juridiction de la Bulgarie entre le Pape et le Patriarche de Constantinople. Celui-ci prétendait que , puisque la Bulgarie faisait autre fois partie de l'Empire de Byzance , elle devait appartenir à la juridiction de l'Eglise de Constantinople. Le Pape insistait au contraire , en ce que la Bulgarie , faisant avant son émancipation politique partie des Provinces d'Achaïe , les quelles provinces étaient soumises à la juridiction spirituelle du Pape , (étant administrées par un Vicaire du Saint-Siège résidant à Thessalonique) , la Bulgarie ne pouvait qu'appartenir toujours à la juridiction de l'Eglise de Rome : les changements politiques d'un pays ne pouvant rien changer dans l'ordre des choses spirituelles , qui doivent rester toujours immuables. On voit clairement que c'était toujours la même question , la même dispute , le même scandale : le Patriarche de Constantinople voulait se prévaloir des prérogatives du pouvoir temporel et appliquer à son siège les privilèges et

(7) Cap. 1 Labb. Tom. VIII pag. 282.

droits de la capitale de l'Empire; et le Pape prétendait conserver les droits de l'Eglise libres de toute influence des changements politiques, se basant sur les anciennes institutions de l'Eglise, et sur le principe que les choses divines ne se règlent pas sur les dispositions des choses humaines. Enfin on voit que c'est toujours le même but qui préoccupe ces deux Evêques depuis la fondation de l'Empire de Byzance: l'un tâche de conserver et l'autre d'usurper. Aussi les mêmes motifs amenèrent-ils les mêmes effets: c'est à dire, le Pape Nicolas tint un Concile à Rome et excommunia Photius (8), et celui-ci assemble un autre à Constantinople et excommunia le Pape Nicolas (9). Ce fait eut lieu en 866.

CHAPITRE V.

PREMIER SCHISME DES DEUX ÉGLISES SOUS PRÉTEXTE DES DISSENSIONS RELIGIEUSES.

Basile le Macédonien s'étant fait proclamer Empereur de Byzance en 867, destitua Photius et réintégra Ignace sur le trône Patriarcal de Constantinople. L'Empereur envoya à Rome une ambassade pour annoncer ce changement, en priant le Pape de confirmer Ignace et d'envoyer des Légats à Constantinople pour rétablir la paix dans l'Eglise par un Concile général. Le Pape Adrien en fut très content, renouvela par devant un Concile tenu à l'Eglise de Saint Pierre les anathèmes qui avaient été prononcés contre Photius, confirma Ignace, et nomma Légats pour le Concile qui devait se tenir à Constantinople, Donat, Evêque d'Ostie, Etienne, Evêque de Nepi, et Marin diacre de l'Eglise Romaine. Le Pape recommanda aussi beaucoup à ses Légats l'affaire de la Bulgarie.

Ce Concile excommunia Photius et reconnut Ignace, de la même manière que le Concile précédent, tenu dans l'Eglise des Saints Apôtres sept ans auparavant, avait excommunié Ignace et reconnu Photius.

(8) Cap. 1. Labb. Tom. VIII pag. 288.

(9) Coumas. Tom. IV pag. 211.

Les Légats du Pape et tous les Métropolitains et Evêques de l'Orient furent d'un accord admirable sur tous les points proposés par ce Concile et décidés unanimement sans la moindre objection. Mais quand le tour de l'affaire de la Bulgarie fut arrivé, la face du Concile prit des allures menaçantes : les Légats du Pape et les Evêques d'Orient s'étaient emportés jusqu'à se dire des injures regrettables (1). Le Patriarche Ignace lui-même, cet homme dont les vertus chrétiennes faisaient tant de bruit, ce grand favori du Saint-Siège, à qui ce Prélat devait à de si justes titres une éternelle reconnaissance, le Patriarche Ignace ne voulut pas même lire devant le Concile les lettres que les Légats lui présentèrent de la part du Pape sur ce sujet, malgré leurs instances réitérées. Il se contenta de leur dire « *qu'il en remettra la lecture à un autre temps, et qu'il n'était ni assez jeune pour se laisser imposer sur ses propres droits, ni assez affaibli par la vieillesse pour qu'on lui fit faire ce qui n'était pas de sa conscience* » (2) et il garda sous sa propre juridiction la Bulgarie, où il nomma un Archevêque Oriental (3). La raison de cette conduite du Patriarche Ignace est bien évidente : ce vénérable Prélat était très attaché au Siège de Rome ; il devait surtout une profonde reconnaissance aux Papes pour la défense énergique qu'ils avaient pris de ses droits, et les grands efforts qu'ils avaient fait, pour le réintégrer dans sa place. Mais Ignace était, avant tout Patriarche de Constantinople, et ne pouvait dévier de la ligne de conduite tenue par tous les Patriarches depuis l'érection de leur dignité ; ligne, que presque tous ses prédécesseurs avaient scrupuleusement suivie, et qui était la base de leur commun système. Dans l'affaire sur tout de la Bulgarie, comme l'Empereur voyait dans la dépendance spirituelle de ce pays du siège de Constantinople, un grand intérêt politique, le Clergé d'Orient, et particulièrement les Patriarches de Constantinople, qui ne tiraient toute leur force que du Gouvernement temporel, étaient obligés de se conformer aux désirs et aux intérêts de leur Souverain.

Le Pape blâma beaucoup la conduite d'Ignace et le menaça

(1) L'abbé Jager liv. IV pag. 231.

(2) Labb. Tom. VIII. Vita Hadr. pag 893.

(3) Coumas Tom. IV pag. 211.

même d'excommunication ; il se plaignit aussi à l'Empereur Basile , mais celui-ci ne répondit pas même à cette dernière lettre du Pape.

Jean VIII, successeur d'Adrien, poursuivit également l'affaire de la Bulgarie. Il envoya en 877 deux Légats à Constantinople avec des lettres pour l'Empereur Basile et le Patriarche Ignace : il rappela surtout à celui-ci que, comme c'était au Saint-Siège de Rome qu'il devait en grande partie sa réintégration, il ne lui convenait pas d'empiéter sur ses droits et de tenir sous sa juridiction la Bulgarie ; enfin il lui faisait observer que, quoiqu'il fut deux fois averti par le Saint-Siège de la restituer, si dans un mois il n'en retirait pas ses Evêques et ses prêtres, après ces deux monitions canoniques, il serait excommunié par le Saint-Siège, depouillé de la dignité Patriarcale et privé de tous les privilèges attachés à la plénitude du sacerdoce.

Le Pape écrivit en même temps aux Evêques et autres Clercs Orientaux, qui se trouvaient en Bulgarie, leur déclarant qu'ils seraient excommuniés et déposés, s'ils ne sortaient pas du pays dans un mois (4).

Mais dans cet intervalle Ignace mourut, et Photius, ayant été rappelé de son exil quelques mois auparavant, fût remplacé par l'Empereur Basile sur le trône Patriarcal de Constantinople l'an 878.

Les Légats du Pape qui se trouvaient à cette époque à Constantinople pour l'affaire de la Bulgarie, furent forcés par l'Empereur de reconnaître Photius et de communier avec lui. L'Empereur envoya à Rome une ambassade pour demander au Pape la confirmation de Photius, en lui promettant une entière satisfaction sur la Bulgarie, et des secours contre les Sarrazins, qui menaçaient Rome à cette époque (5). Le Pape Jean VIII confirma Photius et envoya à Constantinople le cardinal Pierre, qui ainsi que les deux autres Légats qui s'y trouvaient déjà, représenteraient le saint Siège au Concile général qui devait régler cette affaire à Constantinople. Le Cardinal était aussi porteur de deux lettres : l'une pour l'Empereur, et l'autre pour Photius. Le Pape y déclarait qu'il confirmait Photius ; qu'il abrogeait tous les Con-

(4) Epist. 79 Labb. Tom. IX pag. 63.

(5) Nicétas. ap. Labb. Tom. VIII pag. 1258.

ciles tenus contre lui ; qu'il le reconnaissait pour confrère et collègue et qu'il le relérait de tous les anathèmes dont il était frappé ; enfin il menaçait des peines Ecclésiastiques quiconque refuserait de reconnaître pour légitime Patriarche Photius, que lui même acceptait pour son confrère (6).

Les Légats étaient de plus chargés de soumettre et d'exiger du Concile les trois conditions suivantes : 1. Que Photius demande pardon en plein Concile pour sa conduite passée envers les Papes. 2. Que la Bulgarie soit immédiatement restituée au Saint-Siège ; 3. que dorénavant personne ne puisse passer immédiatement de l'état de laïque à la dignité Patriarcale (7).

Le Concile fut tenu dans le même endroit de l'Eglise de Saint Sophie, ou dix ans auparavant il avait été tenu pour excommunier Photius. Ce Concile crut convenable de se dispenser de la première des trois conditions imposées par le Pape. Pour la seconde, on dit que cette affaire ne regardait point le Concile, mais l'Empereur. Quant à la troisième, qui était la moins importante, on la traita très brièvement, disant même qu'il y avait des précédents, qui justifiaient une pareille modification sur les règlements de l'Eglise. On abrogea les Conciles tenus contre Photius à Rome et à Constantinople, et on déclara excommunié quiconque ne le reconnaissait pas comme légitime Patriarche. Enfin ce Concile promulgua aussi dans sa cinquième séance trois canons, dont nous citons le premier comme très curieux : il est traduit littéralement de l'Original en langue Grecque (8) : « *Ce saint et général Concile décréta, que si quelques Clercs, ou*

(6) L'Abbé Jager livre VIII pag. 289.

(7) Coumas Tom. IV. pag. 211.

(8) „ Ωρισεν ἡ Ἀγία καὶ Οἰκουμένη Σύνοδος αὕτη, ὥστε εἰ τινες
 „ τῶν ἐξ Ἰταλίας Κληρικῶν, ἢ Λαϊκῶν, ἢ Ἐπισκόπων, ἐν τῇ Ἀσίᾳ, ἢ
 „ Εὐρώπῃ, ἢ Λιβύῃ διατρίβοντες, ὑπὸ δεσμὸν, ἢ καθαίρεσιν, ἢ ἀναθεμα-
 „ τισμὸν, παρὰ τοῦ ἁγιωτάτου Πάππα Ἰωάννου ἐγένοντο, ἵνα ὧσιν οἱ
 „ τοιοῦτοι καὶ παρὰ τοῦ ἁγιωτάτου Φωτίου Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως
 „ ἐν τῷ αὐτῷ τῆς ἐπιτιμίας ὄρῳ· τοῦτέστιν ἢ καθηρημένοι, ἢ ἀναθεματι-
 „ σμένοι, ἢ ἀφωρισμένοι. Οὓς μὲν τοι Φώτιος ὁ ἁγιώτατος ἡμῶν Πατριάρ-
 „ χης, Κληρικούς ἢ Λαϊκούς, ἢ τοῦ Ἀρχιερατικοῦ καὶ ἱερατικοῦ τάγματος,
 „ ἐν οἱαδήποτε παροικίᾳ, ὑπὸ καθαίρεσιν, ἢ ἀφορισμὸν, ἢ ἀναθεματισμὸν
 „ ποιήσῃ, ἵνα ἔχῃ αὐτοὺς καὶ ὁ ἁγιώτατος Πάππας Ἰωάννης, καὶ ἡ κατ'
 „ αὐτὸν Ἀγία τοῦ Θεοῦ Ῥωμαίων Ἐκκλησία, ἐν τῷ αὐτῷ τῆς ἐπιτιμίας

laïques, ou Evêques d'Italie, séjournant en Europe, en Asie, ou en Afrique, ont été interdits, déposés, ou excommuniés par le très Saint Pape Jean, ils seront également réputés tels, par le très Saint Patriarche de Constantinople Photius; et ceux que le très Saint Patriarche Photius aurait interdits, déposés, ou excommuniés, qu'ils soient Clercs ou laïques, Evêques ou Prêtres, et en quelque endroit qu'ils séjournassent, le très-saint Pape Jean et la sainte Eglise de Rome les réputeront aussi tels. Sans qu'aucun des privilèges du très Saint-Siège de l'Eglise de Rome, ou de son Président, soit d'aucune manière modifié, ni à présent, ni à l'avenir.»

Après le retour des Légats à Rome, le Pape ne fut point content de leur mission, et même plus tard, s'étant persuadé qu'ils avaient été corrompus avec de l'argent, il les excommunia. Il envoya donc un nouveau Légat à Constantinople, le diacre Marin, avec des instructions positives. Celui-ci voulut en y arrivant, casser les décisions du dernier Concile, et confirmer le précédent, qui avait été abrogé. Mais l'Empereur mit le Légat dans les fers pendant un mois et ensuite le renvoya de Constantinople. Au retour du diacre Marin à Rome, le Pape Jean monta sur l'ambon de l'Eglise de Saint-Pierre et en présence de tout le peuple assemblé, tenant l'Evangile en mains, lança des anathèmes contre Photius, et contre tous ceux qui ne le regarderaient pas comme retranché de la communion de l'Eglise, d'après les sentences de ses prédécesseurs Nicolas I et Adrien II.

L'Empereur écrivit au Pape une lettre peu respectueuse; mais Photius, sans excommunier à son tour le Pape, comme il avait fait autre fois, eut l'air de se moquer hautement des ses anathèmes et de les croire nuls, comme contradictoires au dernier Concile général. Il crut pourtant que le moment était arrivé de secouer, comme il disait, le joug de Rome: aussi publia-t-il plusieurs écrits, dans les quels il soutenait que les Papes étaient des hérétiques, puisqu'ils avaient tolérés l'addition du mot *filioque* au symbole l'an 448: c'est à dire que Photius se souvint de

„ κρίματι. Μηδὲν τῶν προσόντων πρεσβείων τῷ ἁγιωτάτῳ Θρόνῳ τῆς Ῥω-
 „ μαίων Ἐκκλησίας, μηδὲ τῷ ταύτης Προέδρῳ, τὸ σύνολον καινοτομουμένων,
 „ μηδὲ νῦν, μηδὲ εἰς τὸ μετέπειτα. „ (Canon I. du Concile général tenu
 dans l'Eglise de Sainte Sophie à Constantinople).

cette addition en 882 (savoir 434 ans après qu'elle avait été faite) pour les besoins de sa cause.

C'est la première fois que dans les querelles entre les Papes et les Patriarches de Constantinople on eut recours à des prétextes dogmatiques. Mais comme cette controverse de l'addition du mot *filioque* au symbole, est devenue trop fameuse, puisqu'elle fut malheureusement, et est encore aujourd'hui, un des principaux prétextes de la séparation, et la source inépuisable de tant d'inutiles et funestes disputes, nous avons cru nécessaire d'exposer dans le chapitre suivant, l'histoire de son origine, ainsi que les différentes faces que prit cette question, jusqu'à l'époque de la séparation définitive des deux Eglises, et après cet événement déplorable.

CHAPITRE VI.

ORIGINE DE LA FAMEUSE CONTROVERSE SUR LA PROCESSION DU SAINT-ESPRIT.

Le Concile général de Nicée, tenu en cette ville l'an 325, formula solennellement le symbole de la Foi chrétienne, qui devait être considéré dorénavant comme le seul symbole officiel de l'Eglise. Le Concile défendit en même temps, qu'on y changea rien dans la suite: ce symbole est le suivant, traduit littéralement de l'Original en langue Grecque.

» Nous croyons à un Dieu Père, tout puissant, créateur de
 » tous les êtres visibles et invisibles; et à un Seigneur Jésus-
 » Christ, le Fils de Dieu, Fils unique, né du Père, c'est à dire
 » de la substance du Père, véritable Dieu, né du véritable Dieu,
 » lumière provenant de lumière, né et non créé, consubstantiel
 » au Père, par qui tout a été fait, tout ce qu'il y a au ciel
 » et sur la terre; qui est descendu ici bas pour nous hommes,
 » prit la chair et devint homme, qui a souffert et fut resuscité
 » le troisième jour, qui est monté au ciel et s'est assis à la
 » droite du Père et qui reviendra juger les vivants et les morts;
 » et au Saint-Esprit. L'Eglise Catholique Apostolique anathé-
 » matise tous ceux qui disent, qu'il fut un temps, que le Fils
 » n'était pas, et qu'il n'existait pas avant d'être né, et qu'il
 » est sorti du néant, ou qu'ils disent que le Fils de Dieu est

» d'une hypostase, ou d'une substance différente, ou qu'il est
» muable ou variable (1). »

La procession donc du saint-Esprit du Père et du Fils, étant comprise dans le dogme de la Trinité et inhérente avec lui, était dans les premiers temps de l'Eglise et devait rester à jamais incontestable. Les Pères même du Concile de Nicée ne jugèrent pas nécessaire d'y faire aucune explication dans le symbole de la Foi : car ils y disent tout simplement « *nous croyons au saint Esprit.* »

Ce Symbole (qui prit son nom du mot Grec Σύμβολον, qui veut dire *enseigne*, puisqu'il était considéré comme le signe distinctif de tout chrétien) était l'*homologation* de la Foi des *cathécumènes*, c'est à dire, de ceux qui se préparaient à être baptisés. Aussi anciennement le symbole n'était-il recité que le vendredi saint, lorsque l'Evêque faisait les dernières instructions aux cathécumènes qui devaient être baptisés le lendemain (2).

Mais vers la fin du quatrième siècle l'hérésiarque Macédonius abusant du passage de l'Evangile de Saint-Jean qui dit « *tout a été fait par lui et rien n'a été fait sans lui* » (3) et de celui qui dit « *que Jésus-Christ en soufflant sur ses disciples leur dit : recevez le saint-esprit* » (4), Macédonius prétendit, que le Saint-Esprit n'était qu'une simple production du Fils, une créature qui n'avait pas la même substance que le Père (5).

(1) „ Πιστεύομεν εἰς ἕνα Θεόν, Πατέρα, Παντοκράτορα, πάντων ὁρατῶν
„ τε καὶ ἀοράτων ποιητήν. Καὶ εἰς ἕνα Κύριον Ἰησοῦν Χριστόν, τὸν υἱὸν
„ τοῦ Θεοῦ, τὸν γεννηθέντα ἐκ τοῦ πατρὸς μονογενῆ, τούτέστιν ἐκ τῆς οὐ-
„ σίας τοῦ πατρὸς· Θεὸν ἐκ Θεοῦ, φῶς ἐκ φωτός, Θεὸν ἀληθινὸν ἐκ Θεοῦ
„ ἀληθινοῦ, γεννηθέντα οὐ ποιηθέντα, ὁμοούσιον τῷ πατρὶ, δι' οὗ τὰ πάντα
„ ἐγένετο, τὰ ἐν τῷ οὐρανῷ καὶ τὰ ἐν τῇ γῇ· τὸν δι' ἡμᾶς τοὺς ἀνθρώπους
„ καὶ διὰ τὴν ἡμετέραν σωτηρίαν κατελθόντα, καὶ σαρκωθέντα καὶ ἐναν-
„ θρωπήσαντα· παθόντα, ἀναστάντα τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ, καὶ ἀνελθόντα εἰς
„ τοὺς Οὐρανοὺς καὶ καθεζόμενον ἐν δεξιᾷ τοῦ πατρὸς· πάλιν ἐρχόμενον
„ κρίναι ζῶντας καὶ νεκρούς· καὶ εἰς τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον. Τοὺς δὲ λέγον-
„ τας, ὅτι ἦν ποτε, ὅτε οὐκ ἦν, καὶ πρὶν γεννηθῆναι οὐκ ἦν, καὶ ὅτι ἐξ
„ οὐκ ὄντων ἐγένετο, ἢ ἐξ ἐτέρας ὑποστάσεως, ἢ οὐσίας φάσκοντας εἶναι,
„ ἢ τρεπτόν, ἢ ἀλλοιωτόν τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ, τούτους ἀναθεματίζει ἡ Καθο-
„ λικὴ καὶ Ἀποστολικὴ Ἐκκλησία., (Proleg. du Con. de Nicée. Pédal. p. 67.

(2) Histoire de l'Eglise par Theodore le lecteur. Livr. II.

(3) St-Jean Evang. chap. I. 3.

(4) Idem chap. XX. 22.

(5) Pédalium. Preface au Concile Général de Const. pag. 86.

Le Concile général de Constantinople tenu en 381 condamna cette hérésie, et pour établir la divinité du Saint-Esprit et réfuter le principe faux de Macédonius, il déclara que le Saint-Esprit procédait *du Père*, et ajouta même au symbole de la Foi l'expression « *qui procède du Père et est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, qui a parlé par la bouche des prophètes* (6); comme il ajouta aussi au même symbole la phrase « *dont le royaume n'aura pas de fin* (7), » pour combattre l'hérésie d'Apollinaire qui, entraîné par le passage de l'apocalypse de St-Jean où il est dit, *que Satan fut enchaîné pendant mille ans et que les justes regnèrent mille ans avec Jesus-Christ* (8), avait prétendu que le règne de Jésus-Christ serait de mille ans. Ce Concile fit encore quelques autres additions explicatives au symbole, nécessaires à cette époque, et en retrancha plusieurs phrases, qu'il jugea moins nécessaires (9).

Ce même Concile général de Constantinople pour empêcher l'altération des dogmes de la Foi, approuva aussi les anathèmes contre quiconque oserait rien changer au symbole. Effectivement toutes les Eglises Catholiques, et particulièrement celles de Rome et de Constantinople, le recitaient tel que ce Concile l'avait consacré et transmis: c'est à dire, avec les additions explicatives ci-dessus rapportées, et les autres modifications faites par le Concile de Constantinople, pour combattre et arrêter les hérésies de Macédonius et d'Apollinaire (10).

Les Conciles généraux de Nicée et de Constantinople en prenant la précaution de prononcer des anathèmes contre quiconque oserait changer quelque chose dans le symbole, avaient, comme on voit, pour but de défendre toute innovation dans les dogmes de la Foi, qu'ils voulurent exposer dans le symbole sommairement et d'une manière définitive. Mais les Conciles n'ont

(6) „ Τὸ ἐκ τοῦ πατρὸς ἐκπορευόμενον, τὸ σὺν πατρὶ καὶ υἱῷ συμπροσκυνούμενον καὶ συνδοξαζόμενον, τὸ λαλῆσαν διὰ τῶν Προφητῶν „ (idem Proleg. au Concile de Nicée.)

(7) „ Οὗ τῆς βασιλείας οὐκ ἔσται τέλος. (idem.)

(8) Apocalypse de St-Jean Chap. XX. 2. 3. et 4.

(9) On peut voir par la simple collation du symbole de Nicée avec celui de Constantinople, toutes ces additions et tous ces changements et retranchements.

(10) Idem.

point en l'intention d'empêcher par cette précaution que les Docteurs ne développassent pas les doctrines sous l'inspection des Pasteurs de l'Eglise, tant sur le mystère de la procession du saint-Esprit, que sur les autres points du symbole, ni d'empêcher qu'ils expliquassent au peuple quelques expressions difficiles à comprendre à cause de leur concision. Au contraire, St-Cyrille, dans sa lettre à Acacius, Evêque de Mitilene, ainsi que Docithéus, dans sa Dodecabible, et même Marcus Ephesinus, dans ses discours au Concile de Florence, nous affirment, que d'après les institutions des Conciles, il est bien permis de faire des analyses, des amplifications et des explications sur les différents points du symbole, pourvu toute fois que ces explications ne soient point contraires à la base de la Foi; qu'elles ne soient pas considérées comme des symboles solennels; qu'on ne les enseigne point aux initiés comme principes de la Foi, et qu'on ne baptise point par la récitation de cette sorte des symboles particuliers, au lieu du symbole solennel institué et consacré par l'Eglise dans les Conciles de Nicée et de Constantinople. Nous voyons en effet que conformément à ces principes, les Pères les plus distingués de l'Eglise, tels que St-Cyrille d'Alexandrie, St-Basile, St-Athanase, St-Epiphane, St-Grégoire de Nazianze, Saint-Jean Chrysostôme, St-Jerôme, St-Augustin, St-Léon, et plusieurs autres, ont tous exprimé leur croyance sur la procession du Saint-Esprit, les uns en faisant comprendre qu'il procédait *du Père* et tirant la conclusion que, comme le Fils est reconnu être de la même substance et avoir les mêmes qualités que le Père, excepté la paternité, il serait superflu de spécifier dans le symbole de la Foi, que le Saint-Esprit procède aussi du Fils, cela étant une conséquence naturelle de la consubstantialité du Fils avec le Père. D'autres, présentant leurs raisonnements sous une forme différente, mais toujours dans les mêmes principes, développèrent la doctrine que le Saint-Esprit procède *du Père et du Fils*; et d'autres enfin présentèrent cette explication doctrinale par l'expression de la procession du Saint-Esprit *du Père par le Fils*.

Mais toutes différentes que soient ces explications des Pères par leur forme; la foi et la doctrine des Pères sur la procession du saint-Esprit du Père et du Fils était pourtant toujours la même.

Cependant vers le milieu du cinquième siècle, les Sabeliens et les Priscillianistes avaient commencé à enseigner en Espagne différentes hérésies; entre autres celle que le Fils n'a pas

toutes les qualités du Père, c'est à dire, qu'il n'est pas consubstantiel au Père, d'après l'ancienne hérésie d'Arius. Ces hérétiques proposaient comme preuve à l'appui de leur faux dogme le texte du symbole de la Foi, consacré tant par le Concile général de Constantinople, que celui d'Ephèse tenu en 431 : car ils disaient, que ces Conciles ayant établi dans le symbole de la Foi, que *le Saint-Esprit procède du Père*, sans point parler du Fils, avouaient hautement une différence entre la substance du Père et celle du Fils, puisqu'ils n'attribuaient la qualité de la procession qu'au Père seulement.

Les Evêques d'Espagne écrivirent au Pape Saint-Léon, pour lui demander ce qu'il y avait à faire. Le Pape leur ordonna de convoquer un Concile local, qui pût prendre des mesures convenables pour arrêter les progrès de ces hérésies. Ce Concile fut assemblé à Tolède, et crut pouvoir remédier au mal, en expliquant dans le symbole de la Foi, l'expression de la procession du saint-Esprit, sur la quelle les hérétiques prétendaient se baser. Ainsi pour constater que le saint-Esprit procède du Père et du Fils, conformément à la croyance de l'Eglise et au sens du symbole, ce Concile ajouta-t-il le mot explicatif de *filioque*. Cette addition eut lieu en 448. Un autre Concile local, tenu à la même époque et pour le même motif à Lugo, adopta également la même mesure.

Ce qui prouve que l'Eglise en général ne prit en aucune considération sérieuse cette addition faite au symbole par ces Conciles locaux d'Espagne, mais qu'elle l'a toujours considéré comme ce qu'elle était en effet, c'est-à-dire, comme une explication spéciale de cet endroit du symbole, nécessaire à cette époque et pour ce pays, afin de préserver le peuple de la dite hérésie, ce qui le prouve, dis-je, c'est que le Concile général de Calcédoine, tenu trois ans après ces Conciles locaux d'Espagne, c'est à dire en 451, ne fit aucune mention de cette addition du mot *filioque* au symbole. Au contraire le Concile de Calcédoine confirma le symbole de Nicée et de Constantinople, et renouvela même les anciens anathèmes contre ceux qui oseraient en altérer le sens (11). Cependant c'est ce Concile qui fut si célèbre par la définition précise et l'examen judicieux des dogmes, et spécialement par la fameuse lettre du Pape St-Léon (12).

(11) Pédalium pag. 102 et 103.

(12) A la lecture de cette lettre tous les Pères du Concile s'écrièrent

Quoiqu'il en soit, cette addition explicative fut dès lors conservée en Espagne : on la voit figurer dans tous les Conciles de Tolède. Il paraît que de l'Espagne cette addition passa bientôt en France : car on la rencontre dans la vie de saint-Grégoire de Tours, qui florissait vers la fin du sixième siècle. Toute l'Allemagne l'adopta également presque à la même époque.

Différents passages des écrits des Pères de l'Eglise, qui florissaient dans les quatre siècles suivants, nous prouvent, que quelques discussions légères se soulevaient de temps en temps parmi les théologiens Orientaux et Occidentaux de cette époque sur cette addition. Ces discussions augmentaient naturellement toutes les fois que les champions des deux partis, animés par des intérêts contraires, voulaient s'attribuer mutuellement des erreurs. Cependant ces discussions se bornaient à la question de savoir, s'il fallait ou non tolérer cette addition explicative : mais personne n'eut jamais la pensée de discuter le dogme : c'est à dire, de demander si le saint-Esprit procédait exclusivement du Père, ou du Père et du Fils : cette dernière opinion étant la croyance de toute l'Eglise. Puisque, si on eut osé mettre en doute ce grand dogme de la Foi, assurément que les quatre Conciles généraux, qui ont eu lieu après que ces discussions furent commencées, se seraient saisis de cette question si grave, et l'eussent résolue comme tant d'autres. Mais comme aucun de ces Conciles ne daigna jamais en parler, et que tous au contraire, renouvelaient les anathèmes prononcés par ceux de Nicée et de Constantinople contre quiconque oserait altérer le sens du premier symbole, il en résulte évidemment, qu'il n'a jamais été question du dogme de la procession, mais que toutes ces discussions roulaient sur la manière adoptée pour faire comprendre au peuple, par l'addition explicative du *filioque*, le vrai sens de ce dogme. Aussi ces Conciles généraux ne se sont point occupés de ces discussions, puisqu'ils les regardaient pour ce qu'elles étaient réellement : c'est à dire, comme des recherches qui ne concernaient point la croyance de ce dogme incontestable. Nous rencontrons même une justification très logique et très impartiale que St-Maxime, (qui vivait au VII^e siècle, dont l'Eglise Orientale célèbre la fête le 21

unanimement « *c'est la foi des Pères : c'est la foi des Apôtres : c'est Pierre qui a parlé par la bouche de Léon* » αὕτη ἡ πίστις τῶν Πατέρων· αὕτη ἡ πίστις τῶν Ἀποστόλων, Πέτρος διὰ Λέοντος ταῦτα ἐφώνησεν.,,

janvier et qui en est vénéré comme un homologète de la Foi et grand docteur), fait de l'opinion des docteurs Latins, en disant « *Les Romains rapportent des passages des Pères Latins et de saint-Cyrille d'Alexandrie, en son commentaire sur st-Jean, par les quels ils démontrent, qu'ils ne font pas le Fils principe du Saint-Esprit, car ils savent que le Père est le seul principe de l'un et l'autre: il est principe du Fils simplement: car il n'y a d'autre qui engend le Fils, que le seul Père; et il est principe primitif du saint-Esprit, car le Fils aussi fait procéder. Nous disons donc que le saint-Esprit procède par le Fils et non du Fils, puisque le Fils n'est pas principe primitif: mais principe primitif et non primitif est un et même principe, comme dans la création (13).* »

Ce temoignage de st-Maxime (14) prouve encore ce que nous venons de constater.

Au commencement du neuvième siècle quelques moines Français, établis sur la montagne des Oliviers près Jérusalem, chantaient le symbole avec l'addition de *filioque*. Un moine Grec, du Monastère de st-Sabbas, leur en fit des reproches et ameuta le peuple contre eux, les accusant d'hérésie. Les moines Français écrivirent au Pape Léon III, en le priant de faire savoir à l'Empereur Charlemagne, qu'ils étaient persécutés à cause qu'ils chantaient le symbole de la même manière qu'ils l'avaient entendu chanter dans sa chapelle impériale. Le Pape envoya leur lettre à l'Empereur, et celui-ci en convoqua un Concile local à Aix-la-Chapelle. Ce Concile ne voulut rien définir à cause de la gran-

(13) „ Χρήσεις τῶν Ῥωμαίων πατέρων παρήγαγον, ἔτι γε μὴν καὶ Κυ-
 „ ρίλλου Ἀλεξανδρείας ἐκ τῆς ποιηθείσης αὐτῷ εἰς τὸν Εὐαγγελιστὴν ἁγίον
 „ Ἰωάννην ἱερᾶς πραγματείας, ἐξ ᾧ οὐκ αἰτίαν τὸν υἱὸν ποιοῦντες (οἱ
 „ Λατῖνοι) τοῦ πνεύματος σφᾶς αὐτοὺς ἀπέδειξαν· μίαν γὰρ ἴσασιν υἱοῦ
 „ καὶ πνεύματος, τὸν πατέρα αἰτίαν· υἱοῦ μὲν ἀπλῶς αἰτίαν, οὐ γὰρ ἔστιν
 „ ἄλλος γεννῶν τὸν υἱόν, ἀλλὰ μόνος ὁ πατήρ· πνεύματος δὲ αἰτίαν προ-
 „ καταρκτικὴν, διότι καὶ ὁ υἱὸς ἐκπορεύει· καὶ ἐπειδὴ οὐ προκαταρκτικῶς,
 „ διὰ τοῦτο λέγεται δι' αὐτοῦ τὸ πνεῦμα ἐκπορεύεσθαι καὶ οὐκ ἐξ αὐτοῦ
 „ ἡ δὲ αἰτία προκαταρκτικὴ καὶ μὴ προκαταρκτικὴ μία καὶ αὕτη ἔστιν,
 „ καθάπερ ἐν τῇ δημιουργίᾳ. „ Saint Maxime dans sa lettre à Marinus pres-
 bytère de Chypre.

(14) Voyez l'explication de ce passage de st-Maxime dans Lequien. Tom. I. St-J.-Damasceni de fide orthodoxa. Partie 1ère p. 141.

deur du sujet (15), mais il en référa la décision au Pape. Charlemagne délégua à Rome trois Ecclésiastiques avec une longue lettre au Pape Léon III, dans la quelle l'Empereur faisait voir par l'Ecriture et la tradition, que tout ce qui se dit du Père se dit aussi du Fils (16).

Les Légats de Charlemagne en arrivant à Rome, entrèrent en conférence avec le Pape, et lui lurent avant tout une longue série de témoignages de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise, qu'on avait produits dans le Concile d'Aix pour prouver que le St-Esprit procédait du Père et du Fils. Le Pape répondit que c'était là sa croyance aussi, et que si quelqu'un voulait enseigner ou tenir le contraire, il le condamnait. Sur quoi les députés, selon l'ordre qu'ils avaient de l'Empereur Charlemagne, lui demandèrent « *S'il n'approuvait pas, puisque ce dogme était très catholique, qu'on chantât le symbole avec l'addition de filioque?* » Après une longue contestation sur ce sujet, le Pape finit par conclure « *Que comme il n'était pas nécessaire que tous les dogmes de la Foi fussent mis distinctement dans le symbole, il ne fallait rien ajouter à celui des Conciles généraux de Nicée et de Constantinople, encore que le dogme de la procession du saint-Esprit, procédant du Père et du Fils, soit tellement de Foi, que tous ceux qui en sont instruits sont obligés de le croire sous peine de damnation. Mais il valait beaucoup mieux ne point chanter de symbole à la messe, que de le chanter avec cette addition, sous prétexte d'instruire les peuples sur ce mystère, qu'on pouvait leur expliquer d'une autre manière* (17). »

Le même Pape Léon III fit encore plus : afin de laisser à la postérité une marque du respect qu'on avait à Rome pour la vénérable antiquité, il fit suspendre dans l'Eglise de st-Pierre, près du tombeau du st-Apôtre, deux boucliers en argent, sur lesquels était gravé le symbole, sur l'un en langue grecque, et sur l'autre en langue latine, sans l'addition explicative de mot *filioque* (18).

Nonobstant cet avis si sage du Pape Léon III, les Eglises d'Espagne, de France et d'Allemagne continuèrent à reciter le symbole d'après leur ancienne coutume, c'est à dire, avec l'ad-

(15) Labb. Tom. VII pag. 1194.

(16) Idem.

(17) Idem. pag. 1195.

(18) Idem pag. 1198.

dition de *Filioque*; de peur que si on la retranchait, on ne scandalisât le peuple, en lui donnant sujet de supposer qu'on avait changé de croyance (19). Mais les Eglises de Rome et de Constantinople, sans être scandalisées de l'adoption de cette addition par les Eglises d'Espagne, de France et d'Allemagne, continuèrent à reciter le symbole comme le Concile de Constantinople l'avait établi, et comme ceux d'Ephèse et de Calcédoine l'avaient ensuite également consacré: savoir, sans l'addition explicative *de filioque*. Car même à cette époque, c'est à dire, au commencement du neuvième siècle, l'Eglise d'Orient et celle d'Occident continuaient à regarder cette addition, comme un usage admis par nécessité et toléré par l'Eglise universelle en faveur de tous ceux, chez qui elle avait été introduite pour la raison exposée ci-dessus. Rome elle même ne crut convenable de l'employer que seulement en 1015 sous le Pape Benoît VIII.

Après la séparation définitive des deux Eglises, le Clergé de Constantinople prétendit qu'on ne devait croire qu'à la procession du saint-Esprit par le Père *seulement*, et que tout Chrétien devait reciter le symbole sans l'addition de *Filioque*. L'Eglise de Rome au contraire continua d'affirmer, qu'on ne devait croire qu'à la procession du saint-Esprit du Père et du Fils, et qu'on devait pour cela maintenir l'addition de *Filioque*. Cette conduite était une des malheureuses conséquences de la désastreuse séparation: c'était comme l'effet du sentiment naturel de deux êtres destinés à vivre étroitement unis pour toujours, et qui, se voyant séparés définitivement, s'éloignent encore plus, parceque l'un sous la première impression récente du malheur prévient l'autre de tout les moyens de rapprochement. De plus il y avait aussi la malveillance préméditée de ceux qui trouvaient leurs intérêts dans cette séparation fratricide, et qui voulaient établir à toute force une différence dogmatique entre les deux Eglises, pour consolider éternellement le schisme. Enfin cette différence une fois établie, en dépit de l'identité évidente de la croyance des deux Eglises, quelques écrivains au lieu de tâcher de prouver aux peuples cette identité et de faire préparer la voie de la reconciliation, se sont occupés à publier grand nombre d'ouvrages, pour démontrer et établir la différence du dogme. Et c'est pour cela que tous

(19) Labb. Tom. VII pag. 1234.

ces écrits n'ont servi qu'à affaiblir les grands principes de la charité et de la Foi sincère, commandées par notre sainte religion, à consolider le schisme et à provoquer des haines implacables et des vengeances atroces, sans avoir pu être d'aucune utilité pour personne. Ces écrits n'apprenaient rien de nouveau aux savants, et quant au peuple, il lui était naturellement impossible d'y rien comprendre.

Mais le principal but de la plupart de ceux qui ont voulu se servir malicieusement de l'explication, pour ainsi dire, matérielle de ce grand mystère, comme d'un instrument au profit de leurs passions, n'était pas de chercher et de faire connaître la vérité : car alors ils auraient tâché d'être conséquents et logiques devant les savants, et compris et utiles au peuple. Mais leur but unique était de provoquer des différences pour consolider le schisme, sous prétexte de dissidences dogmatiques. Aussi dans les circonstances où ces malheureuses disputes avaient commencé, les arguments qu'on y employait ne pouvant être suggérés pour la plupart que par l'esprit de la discorde et de la contrariété, ces disputes et ces arguments devaient naturellement dégénérer en luttes opiniâtres et en sophismes captieux. Aussi nous voyons que la plus grande partie de ceux qui ont traité cette question après le schisme, se sont laissés entraîner à la déplacer du vrai cercle, où les Pères de l'Eglise l'avaient si dignement posée ; à faire rouler la dispute sur le fond, pendant qu'il ne s'agissait dans le commencement que de la forme ; à confondre le dogme universellement reconnu par l'Eglise, avec les explications particulières ; et prenant la forme pour le fond, ils l'embrouillèrent tellement, qu'ils finirent par arriver à l'impossibilité de s'entendre même entre eux. Tandis que si tous avaient été sincères, si, après s'être intimement convaincus qu'il y avait vraiment de l'erreur, leur but à tous eût été d'en chercher l'origine, et de la faire disparaître, par des raisonnements convenables, pour ramener ainsi la paix et l'union de l'Eglise, ils seraient sans doute tous arrivés aux mêmes conclusions, puisqu'ils seraient partis des mêmes principes.

Mais Dieu dans sa juste colère permit que l'aveuglement des passions et des intérêts personnels l'emportât ! le mal a triomphé et triomphe jusqu'aujourd'hui ! l'Eglise une et indivisible du Christ en fut la première victime ! on la déchira en deux, et on persiste à la tenir divisée pour toujours !!! et les

malheureux peuples Chrétiens, qui en ont ressenti et qui en ressentent encore toutes les affreuses calamités, se demandent avec étonnement toutes les fois qu'ils veulent user de leur raison
« Est ce donc pour cela que nous nous sommes séparés de nos frères, et que nous fûmes réduits à les considérer comme des ennemis mortels ? »

CHAPITRE VII.

CONTINUATION DE L'UNION DES DEUX ÉGLISES. LEUR SCHISME DÉFINITIF DU TEMPS DU PAPE LÉON IX, ET DE MICHEL CÉRULAIRE, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Quoique le Pape Jean VIII eût excommunié de nouveau Photius, comme nous avons dit dans le chapitre V, et que celui-ci eût lancé différents écrits pour prouver: que les Papes de Rome étaient des hérétiques, puisqu'ils avaient toléré l'addition de *Filioque* au symbole, les deux Eglises cependant continuaient à rester unies, les noms de tous les Papes étaient conservés dans les dyptiques sacrés et honorés des mentions habituelles. Les contestations, que les écrits de Photius avaient soulevées sur l'addition du mot *Filioque*, s'étaient presque éteintes, surtout après la seconde et dernière déposition de ce Patriarche. Car l'Empereur Léon le philosophe, fils et successeur de l'Empereur Basile, aussitôt qu'il prit les rênes du Gouvernement en 886, destitua Photius du Patriarcat et l'exila dans le Monastère des Arméniens, où il mourut l'an 891.

L'Empereur nomma Patriarche de Constantinople son propre frère Etienne. Ce Patriarche renoua les rapports réguliers de l'Eglise de Constantinople avec celle de Rome, et demanda et obtint sa confirmation d'usage par le Pape Etienne V, qui entra en correspondance avec le Patriarche Etienne et l'Empereur Léon sur la pacification complète de l'Eglise. Le Clergé même d'Orient, ayant à la tête Stylien, Métropolitain de Néocésarée, adressa aussi une lettre au Pape de Rome, par la quelle il lui demandait la confirmation du nouveau Patriarche, et la dispense de tous ceux, qui avaient reçu l'ordination du temps de Photius (1).

(1) Ap. Labb. Tom. VIII pag. 1398 et Tom. IX p. 368.

Le Pape Etienne étant mort, son successeur le Pape Formose envoya trois Légats à Constantinople (2) qui réglèrent les demandes du Clergé d'Orient et de l'Empereur Léon le Philosophe, ainsi que celles du Patriarche Etienne son frère (3).

Les disputes sur le mot *Filioque* finirent par s'oublier totalement pendant le Patriarcat d'Etienne, ainsi que celui de dix de ses successeurs jusqu'à l'an 998, époque à la quelle Sergius, parent de Photius, monta sur le trône Patriarcal de Constantinople.

Il est vrai que l'époque qui suivit la papauté de Nicolas 1er et le patriarcat de Photius, était la plus malheureuse pour l'Eglise: l'an 929, fut nommé Patriarche de Constantinople Theophylacte, fils de l'ex-Empereur Romanus, enfant de 16 ans, livré aux jeux de son âge, et particulièrement aux courses de chevaux, jusqu'à ce qu'après avoir gouverné l'Eglise d'Orient pendant vingt trois ans d'une manière qu'on laisse supposer au lecteur, il trouva un jour la mort, ayant été jeté par terre et foulé aux pieds de son propre cheval (4); et le digne successeur d'un tel Patriarche fut un certain Polyheucte, Eunuque du Palais (5)! A Rome aussi la mort du Pape Nicolas 1er laissa un vide difficile à remplir avec la même splendeur.

Le Siège de Rome était pourtant réservé à un brillant avenir, qui devait l'élever bientôt au suprême degré de gloire, de considération et de puissance. Le Pape Léon IX devait reprendre l'œuvre de Nicolas 1er pour relever l'Eglise d'Occident à son plus haut éclat, et ce que Léon n'a pas eu le temps de terminer, fut glorieusement achevé par son conseiller Ildebrand, qui après quatre successeurs de Léon IX, fut unanimement proclamé Pape, sous le nom de Grégoire VII (6).

Mais l'Eglise de Constantinople devint plus malheureuse encore. Sergius, monté, comme nous avons dit, sur le trône de Constantinople en 998, et n'ayant que l'ambition de Photius, sans avoir aucun de ses mérites, prétendit pouvoir rétablir la

(2) Ces trois Légats étaient Landulphe de Capoue, Théophylacte d'An-cyre, et Pierre confident du Pape Formose.

(3) Labb. Tom. VIII pag. 1411 et Tom. IX, pag. 428.

(4) Coumas Tom. IV pag. 212.

(5) Idem.

(6) Idem pag. 294 et 301.

mémoire de son illustre parent et marcher sur les traces de ce grand homme. Il crut avoir suffisamment accompli cette tâche en tenant un Concile à Constantinople, qui renouvela les opinions de Photius contre l'Eglise de Rome, excommunia les Papes comme des hérétiques, et effaça leurs noms des dyptiques sacrés (7).

Sergius mourut en 1018. Après lui monta sur le Siège Patriarcal de Constantinople Eustathius, à qui succéda Alexius le Studite, homme de lettres, qui eut pour successeur Michel Cérulaire, proclamé Patriarche en 1034.

Ce Patriarche déshonora plus que tout autre la dignité sacerdotale par sa conduite arrogante, dépravée, brutale et complètement opposée à son état d'Ecclésiastique et à la place éminente qu'il occupait. Il portait des brodequins rouges garnis de perles, parure réservée exceptionnellement aux Empereurs; il se mêlait des conspirations contre les Souverains, et prenait part à toutes les intrigues de la Cour (8). Cet indigne pasteur, pour immortaliser son nom à l'instar d'Erosistrate, se décida d'achever complètement la séparation des deux Eglises. Mais Cérulaire, calculant d'après les faits passés, que l'addition du mot *filioque* au symbole ne serait pas un prétexte suffisant pour consolider cette séparation, il eut recours à un nouveau sophisme, aussi absurde que son inventeur, ou son protecteur Cérulaire. Ce sophisme fut la controverse sur les *azymes* (9)! Un malheureux Conciliabule, tenu et présidé par ce prévaricateur public des principaux préceptes de l'Evangile, eut l'impudente hardiesse de prononcer, au nom du Dieu de la charité et de l'unité, l'exécrable sentence du déchirement de la tunique mystique du Sauveur; la division de son Eglise une et indivisible et la consolidation des plus abominables scandales entre ses enfants consternés!!! Ce déplorable malheur eut lieu en 1054.

(7) Coumas. Tom. IV. pag. 213.

(8) Idem pag. 213.

(9) Idem.

CHAPITRE VIII.

LES PRINCIPALES DIFFÉRENCES APPARENTES ENTRE LES ÉGLISES D'ORIENT ET D'OCCIDENT, QUALIFIÉES SANS RAISON DE DIS- SIDENCES DOGMATIQUES.

Nous avons longuement parlé dans le VI chapitre des motifs et des conséquences de l'addition du mot *filioque* au symbole. Nous avons aussi rapporté que les disputes que cette addition avait provoquées finirent par dégénérer après la séparation en contestations sur la procession du saint-Esprit, et par s'ériger en dissidence dogmatique.

Outre cette contestation et celle des *azymes*, sur la quelle, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, le malheureux Cérulaire appuya le schisme définitif des deux églises, on en souleva aussi dans la suite plusieurs autres, qu'on érigea également en dissidences dogmatiques. En effet la diversité des rites et des usages des deux Eglises dans leur cérémonies et dans leur manière d'énoncer quelques articles de la Foi, ou quelques traditions de l'Eglise primitive, donnaient facilement prise à ceux qui trouvaient leurs intérêts à la consolidation du schisme, pour établir entre les deux Eglises autant de différences qu'il leur en passait par la tête, en les qualifiant comme bon leur semblait.

Les principales de ces soit disant dissidences dogmatiques sont les trois suivantes: *la suprématie du Pape, la procession du saint-Esprit, et le Purgatoire.*

Nous allons exposer les différentes contestations sur chacune d'elles, pour démontrer que cette idée de dissidences dogmatiques sur ces trois articles, ainsi que sur tout autre article de la Foi, est complètement imaginaire pour ce qui regarde l'Eglise d'Orient proprement dite, la croyance dogmatique de cette Eglise restant toujours la même que celle de l'Eglise d'Occident. Nous constaterons par des preuves irrécusables, qu'il n'y a eu que les mêmes misérables motifs qui avaient provoqué la séparation des deux Eglises, c'est à dire, les passions et les intérêts personnels, qui fabriquèrent aussi ces dissidences, et qui les font exister abusivement jusqu'aujourd'hui.

1. *La Suprématie du Pape.*

La première soit disant dissidence dogmatique entre les deux Eglises est la primauté et la présidence du Pape sur toute l'Eglise Chrétienne et sa succession au trône de saint Pierre coryphée des Apôtres. En effet la plus grande partie de l'Eglise Orientale ne dépend pas à présent du Pape, qui est son chef suprême. Cet éloignement est un résultat naturel de l'état de séparation forcée où elle se trouve à cause de l'apostasie du Clergé de Constantinople, qui ayant profité des circonstances politiques, la soumit à son pouvoir tyrannique, l'opprime depuis quatre siècles et tâche de la défigurer complètement. Ainsi l'Eglise Orientale ne peut pas dépendre tout entière du Pape, comme elle le doit, tant qu'elle reste séparée de celle de Rome, tant que les deux Eglises sont considérées comme étrangères l'une à l'autre, et par conséquent n'ayant aucun rapport l'une avec l'autre. Mais vouloir justifier cet éloignement par des arguments tirés des institutions de l'Eglise primitive, ou prétendre qu'avant le schisme l'Eglise Orientale et tous les Conciles généraux, aux quels ses Pères les plus distingués avaient assisté, ne reconnaissaient pas le Pape comme successeur du Coryphée des Apôtres et chef de l'Eglise universelle; ou bien prétendre que, dans le célèbre Concile Oecuménique de Florence, cette même Eglise Orientale n'a pas solennellement reconnu cette suprématie du Pape; et que par conséquent en cas de rétablissement de fait de l'union des deux Eglises, (complètement et définitivement conclue dans ce grand Concile, et existante de droit jusqu'aujourd'hui), le Pape ne doit pas être considéré comme tel par l'Eglise Orientale, comme par toute autre, ce serait rejeter tous les Conciles généraux, ce serait renverser de fond en comble toutes les institutions de l'Eglise sur l'ordre hiérarchique. Enfin prétendre cela, ce serait désavouer tous les principaux faits de l'histoire Ecclésiastique et profane et annuler les principales lois qui régissent la Société. Car tous ces Conciles, toutes ces institutions, tous ces faits constatent authentiquement, que le Pape est de droit chef de l'Eglise, et c'est par ce droit divin qu'il présidait tous les Conciles Oecuméniques, décidait en dernier ressort toutes les affaires de l'Eglise en général, et confirmait dans leurs places tous les Patriarches et Métropolitains de la Chrétienté. L'Eglise d'Orient sur tout

était tellement attachée à la stricte observation de cette ancienne institution, de la confirmation suprême des autres Evêques par le Pape, que ceux même parmi les Patriarches de Constantinople qui étaient les plus hostiles au saint-Siège, ont été obligés de la demander (1). Cette suprématie est également reconnue par l'acte solennel du Concile Oecuménique de Florence, signé par l'Empereur Paléologue et tous les Patriarches, Métropolitains et Evêques qui représentaient l'Eglise Orientale à ce Concile.

Les Pères du fameux Concile de Calcédoine en faisant au Pape St-Léon le rapport de leurs actes synodaux, disent en propres termes que « *C'était lui, qui par ses Légats présidait l'assemblée des Evêques, comme la tête préside tous les membres du corps* (2). » Saint Irénée aussi en parlant de l'Eglise de Rome, lui confirme également cette suprématie « *toutes les Eglises, dit-il, doivent venir consulter celle-ci, où se sont conservées toutes les traditions des Apôtres* (3). » Saint-Cyrille d'Alexandrie commence sa lettre mémorable au Pape Celestin contre Nestorius par ces propres paroles « *Puisque Dieu même nous l'impose, et la prudence et les anciennes traditions de l'Eglise nous ordonnent de nous rapporter pour toute chose à Votre Sainteté, je suis obligé de vous écrire pour vous faire savoir, que Satan remue tout de nouveau et s'agite contre les Eglises* (4). » Saint Basile dans sa LXIX lettre aux Evêques d'Italie en s'adressant au Pape dit « *le droit que le Seigneur accorda à Votre piété est au dessus de toute louange: Car c'est à Vous de distinguer le vrai du faux, et de prêcher sans aucune hésitation la Foi de nos Pères* (5). »

(1) L'exemple seul du Patriarche Photius, qui réclama à plusieurs reprises, avec la plus vive instance, et pas tous les moyens en son pouvoir, sa confirmation au Patriarcat de Constantinople par le Pape, en est une preuve éclatante.

(2) Actes synodaux Tom. IV pag. 1235 et 1755.

(3) Saint Irénée dans son traité contre les hérétiques liv. III chap. 3.

(4) „ Ἐπειδὴ δὲ καὶ Θεὸς ἀπαιτεῖ, καὶ παρ' ἡμῶν τὸ νηφάλιον ἐν
 „ τοῖς καὶ τὰ μακρὰ τῶν Ἐκκλησιῶν ἔσθ' ἡ πείθουσιν ἀνακοινοῦσθαι τῇ
 „ Σῇ Ὁσιότητι, γράφω πάλιν ἀναγκαίως ἐκεῖνο δηλῶν, ὅτι διακυχᾷ τὰ πάντα
 „ καὶ νῦν ὁ Σατανᾶς, καὶ κατὰ τῶν Ἐκκλησιῶν τοῦ Θεοῦ μαίνεται. „

(5) „ Τῷ ὄντι γὰρ τοῦ ἀνωτάτου μακαρισμοῦ ἄξιον, τὸ τῇ ὑμετέρᾳ
 „ Θεοσεβείᾳ χαρισθὲν παρὰ τοῦ Κυρίου· τὸ μὲν κίβδηλον ἀπὸ τοῦ δοκίμου
 „ καὶ καθαροῦ διακρίνειν, τὴν δὲ τῶν Πατέρων πίστιν, ἀνευ τινος ὑποστο-
 „ λῆς κηρύσσειν. „

Saint-Théodore l'homologue, surnommé le Studite, auteur des hymnes sacrés du Triodion (Τριώδιον), natif de Constantinople, où il mourut l'an 826, et dont l'Eglise d'Orient célèbre la fête le 11 Novembre, dit dans son Cathéchisme dogmatique « à Rome on révère les clefs de Pierre, Coryphée des Apôtres: quoique le Seigneur ne donna point des clefs matériels à Saint-Pierre, mais le pouvoir de tout lier et délier: mais les Romains ayant fait des clefs d'argent, il les exposent à la vénération du peuple: c'est une preuve de leur grande foi: car effectivement c'est à Rome, où, comme notre Seigneur le dit, est affermie l'inébranlable pierre de la Foi (6). » Le même St-Théodore en écrivant au Pape Pascal lui dit « Ecoute moi, ô tête Apostolique! Pasteur destiné par Dieu pour les ouailles du Christ, toi qui tiens les clefs du royaume des cieux, pierre de la Foi, sur laquelle fut batie l'Eglise catholique: car toi même es Pierre, puisque tu embellis et gouvernes le trône de Pierre (7) » et Saint-Cyrille, que nous avons cité plus haut, dit encore dans ses trésors « il faut que comme les membres, nous restions attachés à notre tête, qui est l'Evêque de Rome et le Siège Apostolique: c'est à lui que nous devons demander ce qu'il faut croire et tenir: car c'est lui qui seul peut nous blâmer, nous corriger, nous réprimander, nous confirmer, nous mettre en règle, nous

(6) „ Μανθάνω δὲ ὅτι ἐν Ῥώμῃ καὶ τὰς κλεῖς τοῦ Κορυφαίου τῶν „ Ἀποστόλων Πέτρου διὰ τιμῆς ἄγουσι καίτοι ὁ Κύριος οὐ κλεῖς αὐτῷ δί- „ δωσιν αἰσθητὰς, ἀλλὰ τὰς διὰ λόγου εἰς τὸ δεσμεῖν καὶ λύειν οἱ δὲ „ ἀργυρᾶς πεποιηκότες ταύτας προτιθέασιν εἰς προσκύνησιν τοσαύτη οὖν „ αὐτῶν ἡ πίστις, καὶ κεῖ ἡ ἀρραγὴς πέτρα τῆς πίστεως τεθεμελιωμένη κατὰ „ τὸν λόγον τοῦ Κυρίου. „ (Cathéchisme dogmatique de Théodore le Studite sur l'honneur et la vénération des saintes images.)

(7) „ Ἄκουε, Ἀποστολικὴ Κἀρα, Θεοπρόβλητε Ποιμὴν λογικῶν προ- „ βάτων, κλειδοῦχε τῆς Οὐρανῶν βασιλείας, πέτρα τῆς πίστεως, ἐφ' ἣ ὅκο- „ δόμηται ἡ Καθολικὴ Ἐκκλησία. Πέτρος γάρ σὺ, τὸν Πέτρου θρόνον κο- „ σμῶν καὶ διέπων „ lettre de St. Théodore le Studite à Pascal Pape de Rome. L'Eglise Orientale a un si grand respect pour les doctrines dogmatiques de St. Théodore, que jusqu'aujourd'hui même, elle chante en son honneur le jour de sa fête le cantique suivant. „ Ὁρθοδοξίας ὁδηγέ, εὐ- „ σεβείας Διδάσκαλε καὶ σεμνότητος, τῆς Οἰκουμένης ὁ φωστήρ, τῶν μο- „ ναζόντων θεόπνευστον ἐγκαλλώπισμα, Θεόδωρε σοφέ, ταῖς διδασκαῖς σου „ πάντας ἐφώτισας, λύρα τοῦ πνεύματος πρέσβευε Χριστῷ τῷ Θεῷ σωθῆ-

lier et nous délier (8). » De même Eusèbe le Pamphile en parlant de St-Pierre dans ses Annales, ne dit pas « *St-Pierre premier Evêque de Rome* » comme il dit de St-Jacques « *St-Jacques premier Evêque de Jerusalem*, » *Euodius premier Evêque d'Antioche* » etc. etc., mais il dit, « *St-Pierre premier Evêque des Chrétiens* (9) : » voulant prouver par cette expression que St-Pierre n'était pas seulement le premier Evêque de Rome, mais bien le premier Evêque de tous les Chrétiens, c'est à dire, le chef de l'Eglise Chrétienne.

L'Eglise Orientale d'ailleurs, et même son Clergé actuel, qui par des arguments évasifs a l'air de nier l'autorité suprême du Pape sur toute l'Eglise, n'ont jamais nié aucune des expressions des Pères cités ci-dessus, ainsi que celles de tant d'autres de leurs propres Pères et Docteurs, qui attestent cette autorité. De même ils révérent et repètent dans leurs prières et leurs chants toutes les prérogatives que notre Sauveur Jésus-Christ donne à Saint-Pierre dans différents endroits de son Evangile : telles que celles-ci : « *tu es Pierre, et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (10); *et je te donnerai les clefs du royaume des cieux : et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux* (11) *et j'ai prié pour toi, à fin que ta foi ne défaille point, toi donc étant converti, affermis tes frères* (12); *et pais mes agneaux*,

„ ναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν „ c'est à dire « *ô savant Théodore, guide de l'Orthodoxie, Docteur de la piété et de la modération, étoile de l'univers, embellissement divin des moines! tu éclaira, ô lyre du saint-Esprit, tout le monde par les prédications: prie Notre Dieu Jesus-Christ pour le salut de nos âmes.* (Grand Breviaire Grec. pag. 202.)

(8) „ Δεῖ ἡμᾶς ὡς μέλη ἐμμένειν τῇ κεφαλῇ ἡμῶν, τῷ τῆς Ῥώμης Ἀρχιερεῖ καὶ τῷ Ἀποστολικῷ θρόνῳ, ἀφ' οὗ ἡμέτερον ἐστὶ ζητῆσαι τί πιστεύειν καὶ τί δοξάζειν μέλλομεν καὶ κρατεῖν ὅτι αὐτοῦ μόνου ἐστὶν ἐλέγχειν, ἐπιδιορθοῦν, ἐπιτιμᾶν, ἐπικυροῦν, διατιθέναι, λύειν, δεσμεῖν „

(9) Annales d'Eusèbe le Pamphile, an de notre salut 44.

(10) „ Σὺ εἶ Πέτρος καὶ ἐπὶ ταύτῃ τῇ πέτρᾳ οἰκοδομήσω μου τὴν Ἐκκλησίαν, καὶ πύλαι ᾗδου οὐ κατισχύσουσιν αὐτῆς „ (Math. chap. XVI. 18.)

(11) „ Καὶ δώσω σοι τὰς κλεῖς τῆς Βασιλείας τῶν Οὐρανῶν καὶ ὃ ἐὰν δήσῃς ἐπὶ τῆς γῆς, ἔσται δεδεμένον ἐν τοῖς οὐρανοῖς καὶ ὃ ἐὰν λύσῃς ἐπὶ τῆς γῆς ἔσται λελυμένον ἐν τοῖς Οὐρανοῖς „ (idem 19.)

(12) „ Ἐδεήθην περὶ σοῦ ἵνα μὴ ἐκλείψῃ ἡ πίστις σου καὶ σὺ ποτε ἐπιστρέψας στήριξον τοὺς ἀδελφούς σου „ (Luc. chap. XXII. 32.)

pais mes brebis (13). » Jusqu'aujourd'hui même on glorifie l'Apôtre saint-Pierre, comme coryphée des Apôtres et Président de l'Eglise, et on le peint tenant les clefs du Paradis, en lui attribuant dans tous les cantiques sacrés, chantés le jour de sa fête tous ces épithètes (14). De plus l'Eglise Orientale continue jusqu'aujourd'hui, en dépit des négations évasives et sous les yeux et avec l'autorisation de ses pasteurs, d'attribuer toujours aux Evêques de Rome par les cantiques sacrés qu'elle chante les jours des fêtes de différents saints Papes, les mêmes qualifications de suprématie qu'à Saint Pierre: c'est à dire, elle continue de les appeler *successeurs du trône du coryphée des Apôtres, coryphées de l'Eglise, présidents de l'Eglise, Coryphée du système sacré, etc. etc.* Tels sont les cantiques chantés par cette Eglise le jour de la fête de St Léon Pape de Rome, que l'Eglise Orientale célèbre le 18 février, et dont voici la traduction littérale: « *Vous fûtes, ô très pieux, Successeur du trône du Coryphée Pierre, ayant les mêmes sentiments et le même zèle pour la foi que lui* (15). » Ainsi que le suivant au même Saint-Léon « *Celui qui fut le successeur de Saint Pierre, et qui enrichit sa présidence, qui eut son zèle fervent, fut aussi inspiré de Dieu, pour exposer la profession de la Foi, qui confondit le mélange des hérésies confuses* (16). »

On trouve le même aveu dans les cantiques suivants, chantés par l'Eglise Orientale le jour de la fête du Pape Saint Silvestre, que cette Eglise célèbre le 2 Janvier: « *O très Saint Silvestre, vous avez enrichi le siège du Coryphée des Apôtres,*

(13) „Βόσκει τὰ ἀρνία μου· ποίμαινε τὰ πρόβατά μου„ (Jean. chap. XXI. 15. et 16.)

(14) „Ποίοις εὐφημιῶν ᾄσμασιν ἀνυμνήσωμεν Πέτρον καὶ Παῦλον; τὸν μὲν ὡς τῶν ἀποστόλων προεξάρχοντα κ. τ. λ. κ. τ. λ. .. Voyez tous les cantiques chantés le jour de la fête des saints-apôtres Pierre et Paul (le 29 juillet) par l'Eglise Orientale.

(15) „Πέτρου τοῦ Κορυφαίου, θρόνου κληρονόμος ἐχρημάτισας; τὴν αὐτοῦ ἔχων γνώμην καὶ τὸν ζῆλον, θεόφρων, τῆς πίστεως „ aux matines de la liturgie de 18 février cant. 1.

(16) „Ὁ Πέτρου νῦν τοῦ σεπτοῦ διάδοχος καὶ τὴν τούτου Προεδρείαν τιμήσας, καὶ τὸν θερμὸν κεκτημένος τὸν ζῆλον, θεοκινήτως τὸν τόμον ἐκτίθεται· αἰρέσεων συγχυτικῶν τῶν θυρμὸν καὶ τὴν κράσιν συγχέοντα „ idem chant VI.

et vous vous êtes montré très admirable Ministre de Dieu, en embellissant, en affermissant et en glorifiant l'Eglise par des dogmes divins. Vous apparûtes comme une brillante étoile jetant la lumière des vertus, en enseignant à respecter la sainte Trinité comme une seule divinité indivisible, et en expulsant les hérésies des malveillants: ô très Saint Silvestre, priez Dieu pour nous (17). » De même dans le suivant adressé au même saint « ô Pontife! vous fûtes coryphée du système sacré, et vous avez embelli le siège du coryphée des Apôtres en criant: que toutes les œuvres glorifient le Seigneur (18). » De manière que vouloir insister à ne pas reconnaître après ces preuves la suprématie du Pape, ce serait prétendre expulser des Liturgies Orientales tous ces cantiques sacrés, chantés jusqu'aujourd'hui à cette Eglise, et condamner à l'anathème de l'hérésie les Pères les plus distingués de l'Eglise d'Orient, qui en furent les auteurs et les introducteurs.

Enfin une des preuves les plus solennelles de cette suprématie des Papes de Rome sur toute l'Eglise, est aussi l'usage très ancien d'appeler à eux toutes les affaires importantes de l'Eglise. Du temps encore des Apôtres, les Corinthiens soumi-
rent à la décision du Pape St-Clément leurs contestations, que celui-ci régla par une lettre aux Corinthiens tellement admirée, que dans la suite on la lisait solennellement dans plusieurs Eglises, comme nous rapporte Photius dans sa Myriobible (19). Saint Athanase, Patriarche d'Alexandrie, et plusieurs autres Evêques d'Orient condamnés au quatrième siècle par le Concile local de

(17) „ Τοῦ Κορυφαίου τῶν Ἀποστόλων τὴν καθέδραν τιμήσας, τοῦ Θεοῦ
„ λειτουργὸς ἐδείχθης θαυμασιώτατος· ὠραΐζων, στηρίζων καὶ μεγαλύνων
„ δόγμασι θείοις τὴν Ἐκκλησίαν, τοῦ ὡς ἀστήρ φωτοβόλος φωτίζων φωτὶ
„ ἀρετῶν, τριάδα σέβειν διδάσκων, ὡς ἀμέριστον μίαν θεότητα, καὶ τὰς
„ αἵρέσεις τῶν δυσμενῶν ἀπεδίωξας, Σίλβεστρε πάνσοφε, διὸ ὑπὲρ ἡμῶν
„ δυσώπει τὸν Κύριον „ aux matines de la fête de saint Silvestre Pape de Rome.

(18) „ Κορυφαῖος ὡφθης ἱεροῦ συστήματος, Ἱερομύστα, καὶ τοῦ Κορυ-
„ φαίου μαθητῶν ἐκόσμησας, βοῶν, τὸν θρόνον, Εὐλογεῖτε πάντα τὰ ἔργα
„ τὸν Κύριον „ (idem eantique VII).

(19) „ Οὗτος καὶ ἐπιστολὴν γράφει ἀξιόλογον πρὸς Κορινθίους, ἥ τις
„ παρὰ πολλοῖς ἀποδοχῆς ἡξιώθη, ὡς καὶ δημοσίως ἀναγινώσκεσθαι. „
Photius Myriob. p. 113.

Tyr comme hérétiques, allèrent à Rome, et se justifièrent devant le Pape Jules: et comme Sosomène raconte « *l'Evêque de Rome Jules, s'étant informé de ce qui regardait chacun, comme il trouva que tous pensaient conformément aux dogmes du Concile de Nicée, il les admit à sa communion. Mais comme c'était aussi à lui de prendre soin de tous, à cause de la dignité du trône de Rome, il rendit à chacun son diocèse* (20). » Egalement, lorsque l'Empereur Constantius déposa le Patriarche de Constantinople Paul, l'an 353, et le fit remplacer par l'Arien Macédonius, le Patriarche Paul alla à Rome et porta plainte au même Pape Jules, qui l'envoya à Constantinople avec des lettres de recommandation pour cet Empereur. Il est vrai que celui-ci au lieu de le réintégrant sur son siège, l'envoya en exil; mais le Pape insista et le rétablit peu après sur le trône Patriarcal de Constantinople (21). Saint Jean Chrysostôme lui même ayant été dépossédé et exilé par les intrigues de l'impératrice Eudoxie, eut aussi recours au Pape Innocent 1er et lui exposa ses plaintes. Le Pape alors écrivit à l'Empereur une lettre, qui est un chef d'œuvre de courage et de dignité Apostolique, car elle commence par ces termes « *ô Roi! la voix du sang de mon frère Jean crie contre toi envers Dieu, comme autre fois celle du sang du juste Abel criait contre le fratricide Caïn: elle sera exaucée et il sera vengé de toute manière* (22). » Mais comme l'Empereur Arcadius, sourd à la voix du saint-Père, n'a point voulu rappeler de l'exil saint Jean Chrysostôme, le Pape excommunia l'Empereur et l'Impératrice. Le peuple s'en émut tellement, que l'Empereur fut forcé de rappeler St-Jean, et de le réinstaller sur son trône (23). Le Pape Innocent n'aurait sans doute pas excom-

(20) „ Μαθὼν δὲ ὁ Ῥωμαίων Ἐπίσκοπος Ἰούλιος τὰ ἐκάστου ἐγκλήματα, ἐπειδὴ πάντας εὗρεν ὁμονοοῦντας περὶ τὸ δόγμα τῆς ἐν Νικαίᾳ Συνόδου, ὡς ὁμοδόξους αὐτοὺς εἰς κοινωνίαν προσήκατο· οἷα δὲ τῆς πάντων κηδεμονίας αὐτῷ προσηκούσης διὰ τὴν ἀξίαν τοῦ Θρόνου, ἐκάστῳ τὴν ἰδίαν Ἐκκλησίαν ἀπέδωκεν. „ (Sosomène livre III chap. 8).

(21) Zonaras. Anal tom. III, et Coumas hist. des actions humaines Tom. III pag. 517.

(22) „ Φωνὴ αἵματος τοῦ ἀδελφοῦ μου Ἰωάννου βοᾷ πρὸς τὸν Θεὸν κατὰ σοῦ Βασιλεῦ! ὡς ποτε Ἀβελ τοῦ δικαίου κατὰ τοῦ ἀδελφοκτόνου Καῖν· καὶ παντὶ τρόπῳ ἐκδικηθήσεται. „

(23) Voyez la propre correspondance de saint Jean Chrysostome avec

munie l'Empereur et l'Impératrice, surtout pour cette affaire, si les Papes n'avaient pas, de droit, une juridiction suprême sur l'Eglise de Constantinople, et par conséquent sur toutes les Eglises Chrétiennes.

Cette prérogative de l'Eglise de Rome fut tellement Incontestable, que ceux même parmi les Patriarches, qui se sont montrés les plus arrogants dans leurs prétentions ambitieuses ne pûrent s'y soustraire ouvertement. Le Patriarche de Constantinople Acacius fut le premier, qui comptant sur l'aveugle protection que l'Empereur Zénon accordait à toutes ses démarches contre les droits de Rome, se déclara contre les Papes : et pourtant nous avons vu ce même Acacius priant le Pape Félix III de pardonner à Pierre Mongos, excommunié par le Pape Simplicie, et de le confirmer dans la dignité du Patriarche d'Antioche, à la quelle Acacius l'avait nommé arbitrairement. Comme le Pape s'y refusa, ce fut alors qu'Acacius, fort de la grande faveur de l'Empereur, osa donner lui-même l'absolution à Mongos et l'installer Patriarche d'Antioche, en vertu d'un décret Impérial. Alors le Pape ordonna à Acacius de venir à Rome, et sur son refus, il l'excommunia. De même lorsque le Patriarche Anatolius, qui intrigua pour l'insertion du XXVIII canon au Concile général de Calcédoine, fut menacé d'excommunication par le Pape St-Léon, il tâcha de se justifier en jetant la faute sur le Clergé d'Orient et en écrivant au Pape que *tout dépend de sa confirmation, et que rien ne peut avoir quelque valeur sans l'autorisation de sa Sainteté*. Nous avons vu dans le chapitre 1er de cet ouvrage, que ce n'est que par cette excuse et par l'intervention de l'Empereur Marcien qu'Anatolius évita l'excommunication du Saint-Siège. Enfin Photius lui-même demanda de la manière la plus humble et la plus respectueuse sa propre confirmation au Pape Nicolas I, comme atteste l'histoire, ainsi que les deux longues lettres qu'il adressa au Pape successivement sur ce sujet. Dans ces lettres Photius traite le Pape de chef de l'Eglise, et tâche longuement de lui prouver l'Orthodoxie de ses propres opinions par leur conformité avec les dogmes de l'Eglise de Rome. Ce n'est que lorsqu'il fut excommunié, qu'il s'emporta contre le Pape Nicolas. Ce même Pa-

le Pape Innocent et le Clergé et le peuple de Constantinople et actes synodaux Volum. IV édition de Maur. pag. 515.

triarche Photius fit plus tard la même demande et la même homologation sur l'Orthodoxie de la Foi de l'Eglise de Rome, en écrivant au Pape Jean VIII, et il ne suscita la dispute sur l'addition du mot *Filioque*, qu'après que celui-ci l'excommunia pour la dernière fois.

Nous avons suffisamment constaté que la suprématie sur toute l'Eglise, accordée par le droit divin aux Evêques de Rome, dès la première fondation de l'Eglise et consacrée par les Apôtres, fut toujours également reconnue par tous les Conciles, ainsi que par tous les Pères de l'Eglise Orientale; que le peuple de ces contrées lui accorda constamment un respect religieux; et enfin qu'elle se conserve et se proclame solennellement jusqu'aujourd'hui dans tous les cantiques sacrés de cette même Eglise de Constantinople, bien que son Clergé, contrairement à toute évidence, prétend ne pas la reconnaître.

Examinons maintenant quelles sont les bases sur les quelles les Patriarches de Constantinople se sont appuyés, et s'appuient encore jusqu'aujourd'hui, pour s'arroger le titre pompeux et ridicule de *Patriarche Universel* (24), croyant pouvoir usurper réellement par ce titre la suprématie sur toute l'Eglise.

Nous avons vu dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que dès la fondation de l'Empire de Byzance, les ambitieux Evêques de ce pays avaient pour but de parvenir d'abord à partager l'honneur réservé aux Papes; ensuite de se constituer chefs de toutes les autres Eglises d'Orient, et d'y être considérés comme

(24) Comment le Patriarche de Constantinople peut-il se qualifier *Pontife de tout l'univers*, lorsqu'il n'a pas sous sa juridiction spirituelle non seulement tous les chrétiens catholiques, mais même la sixième partie de ceux du rite Oriental? Car la Russie, qui a cinquante millions de chrétiens appartenant à ce rite, est administrée par un Synode des Evêques, qui ne dépend pas vraiment de lui. La Grèce également ne dépend pas du Patriarche de Constantinople. Les chrétiens du rite Oriental, habitant l'Autriche, sont administrés par le Patriarche de Carlovitz, qui ne dépend pas non plus du Patriarche de Constantinople; les chrétiens du rite Oriental de Naples, de Sicile, de Corse, de la Hongrie, de la Transylvanie et de la Pologne reconnaissent pour chef spirituel le Pape. Ceux de Montenegro et de plusieurs autres pays sont également hors de la juridiction spirituelle du Patriarche de Constantinople. Quelle est donc la juridiction universelle de ce Patriarche? Elle se borne aux chrétiens du rite Oriental habitant la Turquie; juridiction conquise jadis par la grâce des décrets des Empereurs de Byzance, et conservée à présent par la grâce des firmans des Sultans Mahometans!!!

les Papes en Occident , pour arriver ainsi graduellement à se placer au dessus d'eux , en se déclarant chefs suprêmes de toute l'Eglise. Nous avons vu que la vanité des Empereurs Byzantins , qui considéraient l'augmentation des droits et privilèges de l'Eglise de Constantinople comme un agrandissement de leur propre gloire , se combinait parfaitement avec l'ambition demesurée des Patriarches de Constantinople , et faisait que le pouvoir temporel devenait toujours l'organe et le défenseur aveugle de tous les impiétements et de toutes les usurpations , que cet ambitieux Clergé commettait sur les droits et les privilèges du Siège de Rome. Que tous les Conciles généraux tenus en Orient , et par conséquent devant être influencés par le pouvoir temporel des Empereurs Byzantins et par celui du Clergé Oriental , tâchèrent de parvenir à leur but commun , en faisant des canons synodaux tendant à cet but , canons qu'ils remplaçaient même quelques fois , c'est à dire lorsque le Siège de Rome leur refusait la confirmation , par la provocation des décrets impériaux. Nous avons vu que ces canons , ou décrets consacraient ou légitimaient tous les empiétement et toutes les usurpations des Patriarches de Constantinople , au détriment des droits et privilèges du Siège de Rome. On peut aussi observer dans tous les faits qui se sont passés avant la séparation des deux Eglises , que si les Patriarches de Constantinople ne purent parvenir à la réalisation complète de leur but , et se déclarer supérieurs aux Papes , pendant que l'union de l'Eglise existait encore , c'était à cause que ni les Empereurs , ni les Patriarches eux-mêmes n'osaient s'excuser aux yeux du peuple d'Orient d'une aussi flagrante déviation des institutions primitives , et d'une aussi impie destruction d'un des principaux fondements , sur les quels Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même appuya son Eglise , en alléguant pour raison l'absurde prétexte des droits de la capitale de l'Empire sur ceux de l'Eglise Universelle. Enfin nous avons fait observer que les Patriarches de Constantinople , ne pouvant être poussés plus avant dans leurs usurpations au moyen des canons des Conciles , qu'ils appelaient ridiculement *canoniques* (25), ou au moyen des décrets impériaux,

(25) On sait bien que la plupart des canons sur les droits de l'Eglise de Constantinople étaient fabriqués clandestinement par le Clergé Byzantin , ou ils étaient rejetés par le Pape , lorsqu'on les lui présentait pour les confirmer.

aux quels ils donnaient le titre faux de *légitimes* (26), les Patriarches de Constantinople furent réduits à arriver, du moins imaginativement, à leur but ambitieux, par une séparation définitive de l'Eglise Orientale de celle de Rome.

Nous avons également rapporté dans plusieurs endroits de nos Chapitres précédents, que l'unique argument et le seul prétexte que les Patriarches de Constantinople alléguaient, comme base et raison de toutes leurs usurpations et de tous leurs empiétements sur les droits divins du Siège de Rome, furent toujours que : *Constantinople étant devenue le siège de l'Empire, cette ville devait être aussi élevée et glorifiée dans les affaires Ecclésiastiques, qu'elle l'était dans les affaires politiques*, pendant que ces mêmes Patriarches admettaient, et admettent encore jusqu'aujourd'hui, le principe inaltérable que, *les choses divines ne se règlent point sur les dispositions des choses humaines*. En effet si les changements politiques avaient droit d'entraîner le changement de l'ordre hiérarchique des sièges Episcopaux de l'Eglise, comme le Clergé de Constantinople le prétend dans la question entre Rome et Constantinople, d'après les lois de la logique, on devrait tirer également de l'application de ce principe les conséquences suivantes.

1. Les Métropolitains de Calcédoine, d'Ephèse, de Derques, d'Héraclia, de Kizicos et de Nicomédie, sont du nombre des huit Métropolitains (27), qui de droit sont membres du Conseil suprême ou st-Synode du Patriarcat de Constantinople. Ils ont entre leurs mains l'administration de toute l'Eglise du rite Orientale en Turquie, la caisse de la communauté générale des chrétiens de ce rite et celle des communes des provinces (28) des

(26) Les décrets du pouvoir temporel sur les dispositions religieuses ne peuvent jamais s'appeler *légitimes* : car il n'y a que l'Eglise seule, qui peut légitimement disposer des choses divines.

(27) Les deux autres des huit Métropolitains, qui participent à ces droits exceptionnels sont celui de Césarée (en Cappadoce) et celui d'Adrinople.

(28) Cette caisse fut d'abord créée pour subvenir aux amendes, que les autorités locales, et plus souvent les particuliers Musulmans, exigeaient, du temps des Janissaires, des chrétiens indigents sous différents prétextes. Il y a deux caisses différentes : la caisse de la communauté générale de tous les chrétiens du rite Oriental de l'Empire Ottoman, et la caisse des Communes des Provinces des chrétiens de ce même rite, qui fut créée aussi dans le même but. Ces caisses sont toutes deux administrées par ces Métropolitains privilégiés, et quelques laïques, pris parmi les anciens domesti-

mêmes chrétiens, habitans de l'Empire Ottoman; ce sont eux seuls qui peuvent être *Ephores*, ou Agents de tous les autres Evêques des provinces de la Turquie, qui appartiennent à la juridiction de l'Eglise de Constantinople; eux seuls peuvent aussi établir des banques d'argent, nommées par eux 'Εφορικαὶ Κάσσαι, émettre des lettres de change, faire des traites, des remises, des envois en groupes d'argent, des endossements et autres pareilles opérations de banquier avec leurs clients Clercs, le peuple, les juifs et les négociants étrangers de toute nation (29); de même

ques de leurs Eminences. Ces individus forment une espèce de bande de voleurs appelée par bienséance « *Commission des dettes de la communauté nationale* ! Le capital de ces caisses est formé des sommes, plus ou moins grandes, mais journellement versées, surtout à la caisse de la communauté générale, par tous les chrétiens de l'Empire Ottoman, sous titre de legs, gratifications, secours, amendes etc. et des emprunts que leurs Eminences, et même les Evêques des Provinces, font au nom de la communauté et des Provinces, en livrant des obligations payables au porteur et à la charge de la communauté générale ou celle de la Province. Le peuple est responsable pour l'extinction de cette dette: leurs Eminences lui rendraient même un compte exact de l'emploi des énormes sommes qui tombent entre leurs mains, ainsi que de celles qu'ils empruntent, si, malheureusement et par la malveillance ordinaire du démon, les flammes des différents incendies ne dévoreraient de temps à autre tous les archives de la commission, et si la prudence ne commandait pas à ces excellents Pasteurs, de ne jamais porter sur les mémoires de la commission ni les noms des différents Musulmans, à qui ils donnent continuellement de fortes sommes en cadeau, ni les circonstances dans les quelles ces cadeaux sont donnés. Que connaît-il donc ce bon peuple sur la comptabilité des sommes qu'il offre, et de celles qui sont empruntées à sa charge et qu'un jour il doit payer une seconde fois pour l'extinction de cette dette? Tout ce que le peuple connaît sur cette dette, c'est qu'en 1830 elle s'élevait à la somme de 400,000 piastres, et que depuis cette époque jusqu'à l'an 1851, quoiqu'il n'y avait plus en Turquie ni Janissaires, ni amendes pécuniaires de la part des autorités locales, ou des particuliers Musulmans, la somme de cette dette s'éleva subitement au chiffre exorbitant de 7,000,000 piastres!!! Sans doute ce n'est pas à de tels administrateurs que le Seigneur dira « *C'est bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup, entre dans la joie de ton Seigneur.* » (Math. chapitre XXV. 23.)

(29) Les susdits huit éminents Métropolitains partagèrent entre eux depuis environ 60 ans la surveillance et la protection des autres 134 Evêques des Provinces, dont il se disent les Ephores. Le nombre des Evêques des Provinces que chaque Métropolitain Ephore a sous sa surveillance, ou protection spéciale, mais officielle, est très variable. Il n'est réglé par aucun rapport, ou proportion: il dépend absolument de l'adresse et du

que le droit de faire faillite (30). Ils ont par distinction la qualification d'*Egaux en pouvoir et Sénateurs*, ou Primats (Ἰσοδύναμοι καὶ Γέροντες), et le titre Σεβασμιώτατος, au quel on donne

savoir faire de l'Ephore Métropolitain, ou de l'influence temporelle du protecteur, ou associé de cet Ephore, qui est toujours un des chrétiens laïques en faveur près de la Porte Ottomane. Aussi il y a des Ephores qui ont eu dans certaines époques une clientèle de 30 et jusqu'à 40 Evêques protégés. Ce sont donc ces Ephores Métropolitains qui ont seuls le droit de former les banques d'argent susmentionnées. Chacun a sa caisse Ephorique; le capital de ces caisses est composé des deniers des veuves et orphelins et autres gens du peuple, que leurs Eminences leur empruntent en leur payant 12 pour $\frac{1}{100}$ d'intérêt par an, payable à la fin de chaque année. Mais les banques des Métropolitains prêtent cet argent à ceux qui veulent acheter des sièges Episcopaux, ou aux Evêques leurs clients pour leurs relations d'argent avec le Patriarcat, les Evêques et les laïques en faveur, à un taux bien différent et unique peut-être dans les annales des usuriers les plus fameux. Leurs Eminences prêtent cet argent à 24 ou 30 pour $\frac{1}{100}$ par an, de plus 2 pour $\frac{1}{100}$ droit de provision; plus, addition de l'intérêt au capital à la fin de chaque trimestre; plus quelques droits (qui se fixent suivant l'empressement de l'emprunteur) pour le caissier, le vicaire, les diacres et les commis de son Eminence, et enfin une espèce de cadeau annuel à son Eminence, cadeau qui doit être analogue à la somme empruntée, et qu'on appelle par bienséance Φιλότιμον (offre généreuse!!!).

(30) Ce qui arrive très souvent à la mort du Métropolitain banquier: car lorsque celui qui aurait acheté son diocèse, l'aurait payé fort cher, il s'arrange avec le Patriarche, les membres du Synode les plus influents et leurs associés laïques, qualifiés par antiphrase de *notables de la nation* (οἱ Προὔχοντες τοῦ Γένους), et met la condition de déclarer le défunt Métropolitain en état de faillite. Alors en passant outre aux formalités embarrassantes observées par les tribunaux de Commerce pour tous les banquiers, ou négociants laïques en état de faillite, sa Sainteté le Patriarche donne tout simplement un décret synodal par le quel il déclare, *ex professo*, le défunt Métropolitain *failli*, et nomme deux des Evêques du saint-synode pour faire consciencieusement l'inventaire, la liquidation et le partage. Leurs Eminences se payent d'abord elles-mêmes de la somme dont-il leur plait de se dire créanciers, ensuite elles payent leurs collègues, leurs amis et les amis du pouvoir Patriarcal (les dettes des quels sont aussi pour la plupart des dettes supposées), après ils relèvent les droits du Patriarche, de ses employés, ceux de la communauté et de ceux qui y sont attachés: ce sont des dettes privilégiées, ou supposées telles. Mais comme ordinairement après tous ces prélèvements il ne reste plus rien, la conscience de leurs Eminences, laisse aux pauvres veuves et orphelins et au malheureux peuple (qui sont les vrais créanciers du défunt), la triste consolation de maudire les noms des voleurs morts et vivants. En 1830 nous avons eu aussi une pareille banqueroute frauduleuse pratiquée de la manière la plus effrontée au nom de l'Eglise de Jérusalem de la part du Patriarche

la valeur de celui d'*Eminence* des cardinaux de l'Eglise de Rome. Ces Métropolitains eurent dans les anciens temps ces hauts rangs et privilèges, qui leur ont été pour ce motif ensuite confirmés par la sublime Porte Ottomane sur la base d'un règlement proposé par le Patriarche Samuel en 1740, à cause que leurs sièges étaient autre fois des villes illustres, ou chefs lieux de grandes provinces. Mais maintenant Calcédoine, Ephèse, Derques, Héraclia, Kizicos, et Nicomédie, à cause des changements politiques, ne sont plus que des villages, ou de petits faubourgs. Or, si on admet le principe que, le changement politique d'un pays doit entraîner l'ordre hiérarchique de son siège ecclésiastique, les susdits six Eminents Evêques devaient, depuis la décadence des villes de leurs propres sièges, céder leurs droits supérieurs, ainsi que leurs titres et privilèges, aux Evêques de Smyrne, de Candie,

de ce siège. L'administration de cette Eglise avait commencé depuis plusieurs années à pratiquer aussi cette honteuse escroquerie, à l'instar de celle de l'Eglise de Constantinople, en empruntant de l'argent et livrant des obligations payables au porteur. En 1830 la dette du Patriarcat de Jérusalem monta à 20 millions de piastres; le Patriarcat se déclara, également *ex professo*, failli, et sut provoquer un firman du Sultan Mahmoud, qui lui confirmait ce droit. Alors le Patriarche de Jérusalem régla lui-même ses comptes avec ses créanciers, d'après les articles du Code de Commerce du Patriarcat de Constantinople. Voici le bilan de cette fameuse banqueroute, aussi clair, que consciencieux. 1. Retranchement des intérêts de toutes les sommes dûes, (les quels intérêts n'étaient pas payés depuis environ dix ans), 2. le Patriarche ne voulant dans sa sainte conscience faire du tort à ses malheureux créanciers, s'est généreusement décidé à leur payer 15 pour 100 sur le capital de leurs créances pour l'extinction complète de toute prétention. Il y avait un troisième article qui n'était pas publié dans le bilan, mais qui y était bien sousentendu, comme à l'ordinaire. C'était que les créanciers qui ne seraient pas contents de cette juste disposition avaient le droit de maudire, mais en secret; autrement ils allaient en prison. Cependant pour payer même à ses créanciers cette insignifiante somme de 15 pour 100 sur le capital, le Patriarche de Jérusalem fit une collecte, dont il retira le double de la somme payée! le seul Sultan Mahmoud y contribua pour trois millions de piastres. Un an après la liquidation, la Communauté de Jérusalem parut posséder d'immenses sommes d'argent: mais un grand nombre des familles du malheureux peuple Chrétien Oriental fut précipité par cette banqueroute sacrilège à l'extrême misère. Ses enfants en ressentent encore jusqu'aujourd'hui les funestes conséquences, pendant que la Communauté du Patriarcat de Jérusalem, est, à présent même, la plus riche communauté des ordres religieux de tout l'univers !!!

de Thessalonique, de Jannina, de Chios, de Samos, de Rhodes, de Mitylène et à ceux d'autres villes qui sont les plus illustres et les plus peuplées des villes actuelles d'Orient. Cependant les Evêques de ces villes actuellement grandes et illustres, ne comptent dans l'ordre hiérarchique (en vigueur jusqu'aujourd'hui dans l'Eglise de Constantinople), que quinze, vingt, et trente degrés au dessous des susdits Eminents Métropolitains privilégiés, quoique les sièges de ceux-ci ne sont plus que des villages. Ils conservent pourtant intacts et entiers tous leurs anciens droits et privilèges, pour la raison que l'Eglise de Constantinople reconnaît et soutient le principe immuable que, *les choses divines ne se règlent point sur les dispositions des choses humaines.*

2. Quand même on aurait admis le principe sur lequel les anciens Patriarches de Constantinople prétendaient établir leur suprématie : c'est à dire, que Constantinople était le séjour de l'Empereur et la capitale de l'Empire, ceux d'aujourd'hui ne peuvent plus s'appuyer à présent sur cet argument pour soutenir leur titre ridicule de Patriarche Oecuménique. Car cet argument pouvait avoir quelque valeur, tout au plus, tant que cette circonstance existait : c'est à dire, tant que Constantinople était vraiment le séjour d'un Empereur, et la capitale d'un Empire chrétien. Mais depuis la prise de Constantinople par les Musulmans, ce principe logiquement ne peut pas même s'appliquer à une ville qui n'est plus ni le séjour, ni la capitale d'un Empereur chrétien, mais qui est depuis quatre siècles sous la domination de la dynastie Musulmane, gouvernée par une nation étrangère à la religion chrétienne et considérée comme une possession des infidèles. Dans ce cas les droits et privilèges, que Constantinople aurait autre fois obtenu, à cause qu'elle était alors le séjour et la capitale des Empereurs Chrétiens, doivent, à présent qu'elle ne l'est plus, retourner naturellement de nouveau à Rome, d'où ils étaient pris (31).

(31) À moins que les Patriarches de Constantinople ne veuillent alléguer à l'appui de leurs principes, les *hatti-Scherifs* (décrets sacrés) par les quels Mahomet II et ses successeurs leur avaient assuré et confirmé *tous les droits et privilèges qu'ils avaient du temps des Empereurs Chrétiens*; et dans ce cas l'ordre hiérarchique de l'Eglise Universelle, ainsi que les droits et privilèges de Son Pontife suprême, seraient sensés dépendre, non du droit

3. Enfin si le dit principe était admis , c'est-à-dire , si on devait recourir à des changements dans l'ordre hiérarchique de l'Eglise toutes les fois qu'un changement politique survient dans un pays , on serait alors logiquement forcé d'accepter que Jésus-Christ n'a point fondé son Eglise sur des bases , *que les portes de l'Enfer même ne sauront ébranler* , comme lui-même dit et que nous croyons tous , mais sur du sable mouvant , et qu'il suffirait d'une poignée de soldats , ou du caprice d'un Souverain pour faire que ce divin édifice s'écroule.

Mais l'ordre immuable de l'Eglise que Jesus-Christ fonda lui-même inébranlable , ne saurait point suivre les changements continuels de l'état politique des empires et des villes ; puisque cette hiérarchie de l'Eglise ne peut pas se régler sur les dispositions des choses humaines , mais sur le droit divin que la tradition et les institutions Apostoliques lui ont confirmé. Cette même Eglise de Constantinople professe et pratique en même temps ce principe , en se réglant sur la base de l'immutabilité des anciens droits de l'Eglise ; comme la conservation des anciens droits des sièges de ses Métropolitains privilégiés le prouve évidemment. D'un autre côté les supposés canons des Conciles et les décrets des Empereurs Byzantins , qui auraient établi arbitrairement cette transmission des droits et privilèges de Rome à Constantinople , sont nuls , ridicules et contraires aux principes de notre sainte religion : les premiers étant *anticanoniques* , comme contraires aux institutions apostoliques , et les seconds étant *illégitimes* , comme émanant du pouvoir temporel , qui n'a aucun droit de régler les choses spirituelles. Il s'ensuit de tout cela que les Patriarches de Constantinople ne peuvent décemment avoir la moindre prétention à la suprématie de l'Eglise Universelle , et par conséquent leur titre de Patriarche Oecuménique est aussi ridicule , que leur prétention est absurde et inconséquente.

En résumant toutes ces preuves et circonstances , on est forcé de conclure , que lorsque l'union des deux Eglises serait rétablie de fait , cette dissidence , sur la suprématie du Pape , quelle que soit la qualification qu'on se plaise à lui donner , disparaîtra d'elle même , comme un effet provenant uniquement

divin , ou de la tradition et des institutions de l'Eglise primitive , ou des canons des Conciles , ou même , au pis aller , des édits des Empereurs Chrétiens , mais tout simplement des décrets des Sultans Mohametans!!!

de la séparation abusive de l'Eglise Orientale de celle de Rome. Cette dissidence au sujet de la Suprématie vient de la séparation des deux Eglises. Que la séparation cesse, et la dissidence cessera aussi : car elle doit finir avec la cause qui l'a produite.

2. La procession du St. Esprit

Une autre prétendue dissidence dogmatique entre les deux Eglises, est la procession du Saint-Esprit. Nous croyons avoir suffisamment prouvé et incontestablement établi dans le VI chapitre, que cette différence ne consiste, et n'a jamais consisté, dans le dogme, mais bien dans l'addition du mot *filioque* au symbole. Cette addition pourtant, comme nous l'avons dit, était nécessaire en divers lieux du monde chrétien. Au reste la croyance au dogme resta toujours la même dans les deux Eglises, la consubstantialité du Fils, également avouée par les Orientaux comme par les Occidentaux, ne pouvant être comprise sans admettre en même temps, que le Fils participe aussi à la procession du Saint-Esprit. D'ailleurs Jésus-Christ lui-même dit dans l'Evangile « moi et mon Père nous ne sommes qu'une chose (1) et je suis dans le Père, et le Père est en moi (2).

Les Evangélistes ne font pas mention de la procession du Saint-Esprit d'une manière positive, que dans trois endroits seulement : c'est à dire, quand Jesus-Christ dit à ses disciples « lorsque viendra le Paraclet, que je vous enverrai de mon Père, l'esprit de la vérité, qui procède du Père (3) » ensuite lorsqu'il leur dit « mais quand celui-là sera venu, c'est à dire l'esprit de la vérité, il vous conduira dans toute la vérité : car il ne parlera point de soi-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi et qu'il vous l'annoncera (4). »

(1) „ Ἐγὼ καὶ ὁ πατήρ ἐν ἐσμέν „ (st. Jean X, 30).

(2) „ Ἐγὼ ἐν τῷ πατρὶ καὶ ὁ πατήρ ἐν ἐμοί „ (idem XVIII, 10).

(3) „ Ὅταν δὲ ἔλθῃ ὁ Παράκλητος, τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας, ὃ παρὰ τοῦ πατρὸς ἐκπορεύεται „ (idem XV, 26).

(4) „ Ὅταν δὲ ἔλθῃ ἐκεῖνος, τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας, ὁδηγήσει ὑμᾶς εἰς πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν· οὐ γὰρ λαλήσει ἄφ' ἑαυτοῦ· ἀλλ' ὅσα ἂν ἀκούσῃ, λαλήσει, καὶ τὰ ἐρχόμενα ἀναγγελεῖ ὑμῖν· ἐκεῖνος ἐμὲ δοξάσει, ὅτι ἐκ τοῦ ἐμοῦ λήψεται, καὶ ἀναγγελεῖ ὑμῖν. „ (St. Jean. XVI, 13-14.)

Enfin quand Jésus-Christ apparaît à ses disciples après sa résurrection, et leur dit en soufflant sur eux « *recevez le Saint-Esprit* (5). » C'est à dire, dans la première de ces trois expressions Jésus-Christ dit à ses disciples que le Saint-Esprit procède du Père; dans la seconde il leur annonce qu'il dérive de lui, puisqu'il leur dit qu'il prendra de ce qui est à lui; et dans la troisième il leur fait voir également qu'il procède de lui : car il ne pouvait pas leur dire, en soufflant sur eux, qu'il leur donnait le Saint-Esprit, si le Saint-Esprit ne procédait pas de lui : puisque ce serait donner ce qu'il n'avait pas. Ce serait une grande absurdité, et même un impudent blasphème, de former de pareilles suppositions, ou d'admettre que l'Evangile eut exprimé dans ces trois passages des contradictions aussi flagrantes. Il résulte donc incontestablement que Jésus-Christ lui-même établit et consacre dans son Evangile par ces trois différentes expressions, que le Saint-Esprit vient aussi de lui, comme du Père, puisqu'il est consubstantiel au Père et qu'il est dans le Père et le Père est en lui et que le Fils a tout ce que le Père, excepté la Paternité. Cette énonciation précise et incontestable, est justement la doctrine que les Pères Orientaux avaient exprimée sur la procession du Saint-Esprit, et que l'Eglise de ce rite n'a jamais cessé de suivre.

Ceux qui ont prétendu après le schisme pouvoir introduire dans ce dogme de la Foi une opinion contraire à la croyance universelle de l'Eglise, allèguent pour prétexte de leur innovation, que le symbole consacré par le Concile général de Constantinople ne contient point le mot *filioque* et que par conséquent il établit que le St-Esprit procède du Père seulement. Mais l'absence du mot *filioque* dans le symbole; ne peut pas logiquement être contraire à la croyance universelle de l'Eglise, puisqu'aussi dans le symbole établi antérieurement par le Concile général de Nicée, les Pères de l'Eglise n'ont pas jugé nécessaire d'y mettre non plus l'explication *qui procède du Père*, tous les dogmes de la Foi ne pouvant pas y être minutieusement expliqués. Mais lorsque plus tard l'hérésie d'Eunomius, qui disait que le Saint-Esprit est une simple créature du Fils, et n'a aucun rapport avec le Père, exigeait cette explication, les

(5) „ Λάβετε πνεῦμα ἅγιον „ (idem XX, 22.)

Peres du Concile général de Constantinople l'y ajoutèrent , de même que le Concile local d'Espagne y ajouta ensuite, pour l'enseignement des Chrétiens de ce pays , le mot explicatif de *Filioque* pour la même raison , c'est à dire , puisque les circonstances l'exigeaient également , et afin de combattre l'hérésie des Sabeliens , qui revenant aux blasphèmes d'Arius , enseignaient aux Chrétiens de ce pays , que le Fils n'est pas consubstantiel au Père , et voulaient appuyer leur hérésie sur l'absence du mot *filioque* du symbole de la Foi consacré par le Concile de Constantinople , comme nous avons vu dans le VI chapitre de cet ouvrage. Le Concile général de Calcédoine, qui eut lieu trois ans après cette addition , ainsi que les autres Conciles généraux qui le suivirent , auraient sans doute condamné cette addition , s'ils l'eussent considérée comme une innovation dans le dogme , et auraient défendu aux Evêques d'Espagne d'en faire usage. Mais les Conciles généraux , qui ont eu lieu depuis l'époque de cette addition jusqu'à celle de la séparation de cette Eglise , c'est à dire , depuis l'an 448 jusqu'à 1054 , ainsi que la conduite des Eglises de Rome et de Constantinople , nous prouvent très clairement le contraire. Car ces Conciles généraux , tout en approuvant par leur silence cette addition , pour les pays où elle serait nécessaire , crurent absolument superflu d'en faire l'explication dans le symbole , cette hérésie ayant été assez combattue et réfutée en Orient , et n'existant point en Italie. De même quoique l'Eglise de Rome tolerât cette addition pour les pays où elle était nécessaire , quoi qu'elle professât elle même la croyance que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils , et condannât ceux qui auraient enseigné le contraire , elle refusa de consentir à l'admission générale de cette addition au symbole , considérant cette explication comme sousentendue , ainsi que nous avons vu dans la réponse du Pape Léon III aux Ambassadeurs de Charlemagne. L'Eglise de Constantinople également , tout en continuant de son côté , à reciter le symbole sans l'addition du *filioque* , ne s'est point scandalisée à cause de ceux qui l'avaient admis , et le Clergé qui administrait cette Eglise ne traita jamais d'hérétiques ceux qui l'avaient toléré , si ce n'est pour la première fois à l'époque du Patriarcat de Photius , et ensuite après la séparation définitive des deux Eglises : c'est à dire 400 et 600 ans après l'institution de cette addition , et sa tolérance par l'Eglise de Rome.

D'ailleurs l'Eglise Universelle en consacrant dans le symbole que le Saint-Esprit procède du Père sans parler du Fils, et en croyant en même temps qu'il procède de l'un et de l'autre, n'établit point une contradiction, comme elle n'établit point deux principes de procession, lorsqu'elle dit qu'il procède du Père et du Fils. De même qu'en enseignant que Dieu le Père est le Créateur de l'univers, et en disant en même temps que *toutes les choses ont été faites par le Fils, et que rien ne fut fait sans lui* (6), l'Eglise n'établit pas une contradiction, et n'admet point deux principes de création. L'Eglise universelle au contraire démontre bien clairement par ces expressions, que l'un et l'autre de ces deux dogmes doivent être compris et crus suivant les principes précis et incontestables de notre sainte religion: c'est à dire, que le Fils est consubstantiel au Père, que l'un est dans l'autre, que tous les deux ont la même nature, et que le Père ne diffère pas du Fils que par le caractère d'être père.

Cette conclusion naturelle, raisonnable, évidente, simple et complètement conforme à la lettre et au sens de l'Evangile, est la doctrine de tous les Pères de l'Eglise universelle, et particulièrement de ceux d'Orient. Voici comment St-Basile expose la comparaison précitée pour expliquer le dogme de la création du monde par le Père et par le Fils, et celui de la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils « *l'expression que le Père a créé le monde par le Fils n'indique point l'imperfection du pouvoir créateur du Père; elle ne diminue pas non plus l'action du Fils, mais elle présente l'unité de la volonté. De manière que l'expression « créé par le Fils » n'attaque point, mais atteste la cause primitive; de même que l'expression que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils, n'a pour but ni de qualifier d'imparfaite sa procession du Père, ni de présenter comme faible la procession du Fils: mais elle démontre l'unité de la volonté. De manière que l'expression aussi « par le Fils » n'attaque point, mais confirme la cause primitive* (7). Egalement le même Père de

(6) „ Πάντα δι' αὐτοῦ ἐγένετο, καὶ χωρὶς αὐτοῦ ἐγένετο οὐδέν. „
(Ev. de St. Jean chap. I. 3.)

(7) „ Τὸ διὰ τοῦ υἱοῦ δημιουργεῖν τὸν πατέρα οὔτε ἀτελῆ τοῦ πα-
„ τρός τὴν δημιουργίαν συνίστησιν, οὔτε ἄτονον τοῦ υἱοῦ παραδηλοῖ τὴν ἐνέρ-
„ γειαν· ἀλλὰ τὸ ἠνωμένον τοῦ θελήματος παριστᾷ ὥστε ἡ δι' υἱοῦ φωνή,

l'Eglise dit ailleurs « *puisque le Saint-Esprit est le troisième dans l'ordre, serait-il nécessaire qu'il soit pour cela d'une troisième nature? au contraire, dans l'ordre il est après le Fils, mais il a l'existence de lui, et prend de lui pour nous annoncer; et en général l'Ortodoxie nous l'explique comme provenant de cette cause* (8). » Le même St-Basile dans son discours sur la Foi dit « *le Père envoie le Fils, et le Fils envoie le St-Esprit* (9). » St-Cyrille énonce clairement la même opinion que St-Basile en disant : « *Quoique le Saint-Esprit forme une hypostase spéciale, et il est entendu séparément comme Esprit, et non comme Fils, mais il n'est pas étranger au Fils: Car il est appelé l'esprit de la vérité, et la vérité c'est Jesus-Christ, et c'est de lui que le Saint-Esprit procède, aussi bien que du Père* (10) » et ailleurs le même St-Cyrille dit « *Le Fils, de nature, est de Dieu: car il est né de Dieu le Père, et le Saint-Esprit lui est aussi propre, il est en lui, et procède de lui, comme il est entendu qu'il pro-*

„ ὁμολογίαν τῆς προκαταρκτικῆς αἰτίας ἔχει, οὐκ ἐπὶ κατηγορίᾳ τοῦ ποιη-
 „ τικοῦ αἰτίου παραλαμβάνεται οὕτω καὶ τὸ διὰ τοῦ υἱοῦ ἐκπορεύειν τὸν
 „ πατέρα τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον, οὔτε ἀτελῇ τοῦ πατρὸς τὴν ἐκπόρευσιν συν-
 „ ἰστησιν, οὔτε ἄτονον τοῦ υἱοῦ παραδηλοῖ τὴν ἐκπόρευσιν, ἀλλὰ τὸ ἡνω-
 „ μένον τοῦ θελήματος παριστᾷ ὥστε ἡ δι' υἱοῦ φωνὴ ὁμολογίαν προκα-
 „ ταρκτικῆς αἰτίας ἔχει, οὐκ ἐπὶ κατηγορίᾳ τοῦ ποιητικοῦ αἰτίου παραλαμ-
 „ βάνεται. „ (St. Basile sur le Saint Esprit à Amphilochius vers la fin du
 VIII Chapitre.)

(8) „ Τίς γὰρ ἀνάγκη εἰ τῷ ἀξιώματι καὶ τῇ τάξει τρίτον ὑπάρχει τὸ
 „ πνεῦμα, τρίτον εἶναι αὐτὸ καὶ τῇ φύσει; ἀξιώματι μὲν γὰρ δευτερεύειν τοῦ
 „ υἱοῦ, παρ' αὐτοῦ τὸ εἶναι ἔχον, καὶ παρ' αὐτοῦ λαμβάνον καὶ ἀναγγέλλον
 „ ἡμῖν, καὶ ὅλως ἐκείνης τῆς αἰτίας ἐξημμένον παραδίδωσιν ὁ τῆς εὐσε-
 „ βείας λόγος. „ (Saint Basile chap. III. de Ses réfutations contre Eunomius.)

(9) „ Τοῦ μὲν πατρὸς πέμποντος τὸν υἱόν, τοῦ δὲ υἱοῦ πέμποντος τὸ
 „ ἅγιον πνεῦμα. „

(10) „ Εἰ καὶ ἔστιν ἐν ὑποστάσει τὸ πνεῦμα εἰδικῇ, καὶ δὴ καὶ νοεῖται
 „ καθ' ἑαυτὸ, καθὸ πνεῦμα ἐστὶ καὶ οὐχ υἱὸς, ἀλλ' οὖν ἐστὶν οὐκ ἀλλό-
 „ τριον αὐτοῦ. Πνεῦμα γὰρ ἀληθείας ὀνόμασται, καὶ ἔστι Χριστὸς ἡ ἀλή-
 „ θεια καὶ προχεῖται παρ' αὐτοῦ, καθάπερ ἀμέλει καὶ ἐκ τοῦ πατρὸς. „
 (Saint Cyrille dans son discours à Nestorius) le même Docteur de l'Eglise
 en interprétant, dans son explication du symbole, le mot *découler*, dit en
 propres termes: *il découle*, c'est à dire, *il procède* (προχεῖται, ἥτοι ἐκ-
 πορεύεται.)

cède aussi de Dieu le Père lui-même (11). » Le même St-Cyrille dit encore « lorsque le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, demeure en nous, il nous fait paraître semblables à Dieu (12). »

St-Grégoire de Nysse dit aussi « Le Saint-Esprit vient du Père, et il est attesté qu'il vient aussi du Fils : car il est dit que celui qui n'a pas l'esprit du Christ, ne lui appartient pas (13). »

Le grand Docteur de l'Eglise St-Athanase, en parlant du saint-Esprit dans l'incarnation du Fils de Dieu, dit également « Qu'on ne pense pas qu'il recevait ce que lui n'avait pas : car c'était lui-même qui l'envoyait du ciel comme Dieu, et qui le recevait sur la terre comme homme : il descendait donc de lui sur lui-même, de la divinité sur la nature humaine (14) » et ailleurs « le saint-Esprit vient du Père et du Fils : il n'en a pas été fait, ni créé, ni né : mais il en procède (15). »

Saint-Jean Chrysostôme dit « Jesus-Christ est venu parmi nous, nous donna l'esprit qui procède de lui, et prit notre chair (16). »

(11) „ Καὶ ἐκ Θεοῦ κατὰ φύσιν ὁ υἱός, γεγέννηται γὰρ ἐκ τοῦ Θεοῦ καὶ „ Πατρός, ἴδιον αὐτοῦ τε καὶ ἐν αὐτῷ καὶ ἐξ αὐτοῦ τὸ πνεῦμα ἐστὶ, κα- „ θάπερ ἀμέλει καὶ ἐξ αὐτοῦ νοεῖται τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρός. „ (St. Cyrille dans l'explication qu'il fait du verset du Prophète Joël « je verserai de mon esprit. »

(12) „ Ὅτε τοίνυν τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐν ἡμῖν γινόμενον συμμόρφους „ ἡμᾶς ἀποδεικνύει τοῦ Θεοῦ πρόεισι δὲ ἐκ πατρὸς καὶ υἱοῦ. „ (St. Cy- rille liv. II. des trésors.)

(13) „ Τὸ δὲ ἅγιον Πνεῦμα καὶ ἐκ τοῦ πατρὸς λέγεται καὶ ἐκ τοῦ υἱοῦ „ εἶναι προσμαρτυρεῖται· εἰ γὰρ τις πνεῦμα Χριστοῦ οὐκ ἔχει, φησὶν, οὐ- „ τος οὐκ ἔστιν αὐτοῦ. „ (St. Grégoire de Nysse dans son discours sur la prière du dimanche.)

(14) „ Μὴ ὑπονοεῖτω τις, ὅτι μὴ ἔχων αὐτὸς ἐλάμβανεν. Αὐτὸς γὰρ „ αὐτὸ ἄνωθεν ἔπεμπεν ὡς Θεός, καὶ αὐτὸς κάτωθεν αὐτὸ ὑπεδέχετο ὡς „ ἄνθρωπος· ἐξ αὐτοῦ οὖν κατίει ἐκ τῆς Θεότητος εἰς τὴν ἀνθρωπότητα. „ (St. Athanase dans son discours sur le mystère de l'incarnation.)

(15) „ Τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἀπὸ Πατρὸς καὶ Υἱοῦ οὐ ποιητὸν, οὐ κτι- „ στὸν, οὐ γεννητὸν, ἀλλ' ἐκπορευτὸν. „ (St. Athanase dans l'homologation de la Foi.)

(16) „ Ἦλθε Χριστὸς πρὸς ἡμᾶς, ἔδωκεν ἡμῖν τὸ ἐξ αὐτοῦ πνεῦμα, „ καὶ ἀνελάβετο τὸ ἡμέτερον σῶμα. „ (St. Jean Chrysostôme discours sur l'incarnation de Notre Seigneur.)

Saint-Epiphane aussi dit « *Tous les deux demeurent dans l'homme juste: Jesus-Christ et son Esprit, et si nous croyons que Jesus-Christ est du Père, Dieu de Dieu, nous devons aussi croire que le St-Esprit procède du Christ, ou de tous les deux, puisque Jesus-Christ dit « qui procède du Père » et « celui-ci prendra du mien (17). »*

Il est incontestable que telle fut toujours, non seulement la croyance personnelle de tous les Pères de l'Eglise d'Orient, mais que même toutes les prières, et tous les saints cantiques, qu'on chante encore maintenant chaque jour dans cette Eglise sur le saint-Esprit, disent bien clairement et bien définitivement qu'il procède *du Père et du Fils, ou du Père par le Fils (18)*. Les Legendes même lues solennellement dans les liturgies de cette Eglise, sur la vie des Saints Pères qu'elle révère le plus, expriment hautement cette même doctrine. Or, si on veut être du moins logique et conséquent, ou il faut retrancher des liturgies et de toutes les cérémonies religieuses de l'Eglise d'Orient toutes ces prières et tous ces cantiques; et condamner à l'anathème de l'hérésie les Pères les plus distingués de cette Eglise qui les y ont introduits depuis environ mille ans, ou il faut avouer sincèrement que l'Eglise Orientale d'aujourd'hui a sur la procession du saint-Esprit, la croyance que tous les Pères Orientaux expriment dans leurs écrits, que cette même Eglise d'Orient a toujours professée, et qui est absolument la même que celle que l'Eglise de Rome professe et enseigne: c'est à dire, que le saint-Esprit procède également du Fils comme du Père.

Il serait naturellement impossible d'exposer ici, à cause de leur grand nombre, tous les cantiques et toutes les prières, que l'Eglise Oriental emploie dans ses liturgies pour exprimer la doctrine que le Saint-Esprit procède aussi du Fils. La plupart

(17) „ Ἀμφότερα κατοικεῖ ἐν τῷ ἀνθρώπῳ τῷ δικαίῳ, ὁ Χριστὸς καὶ τὸ πνεῦμα αὐτοῦ· εἰ δὲ Χριστὸς ἐκ τοῦ πατρὸς πιστεύεται Θεὸς ἐκ Θεοῦ, καὶ τὸ πνεῦμα ἐκ τοῦ Χριστοῦ, ἢ παρ' ἀμφοτέρων, ὡς φησὶν ὁ Χριστὸς, ὁ παρὰ τοῦ πατρὸς ἐκπορεύεται, καὶ οὗτος ἐκ τοῦ ἐμοῦ λήψεται. „ (St. Epiphane dans son *Angyrotum ἀγκυρωτόν*.)

(18) Dans le chapitre XI, on verra les témoignages des Pères de l'Eglise d'Orient sur ce que dans la langue Grecque les préposition *de* et *par* (ἐκ et διὰ) ont le même sens en théologie, et s'emploient l'une pour l'autre indifféremment pour expliquer la même chose.

surtout des cantiques chantés dans cette Eglise le dimanche de la Pentecôte, ainsi que ceux de toute la semaine suivante, expriment bien clairement cette croyance. Nous avons cru suffisant d'en citer seulement la traduction de quelques uns, dont le lecteur voit l'original en langue Grecque dans les notes ci-dessous.

« *Le Fils est l'image du Père, et le saint-Esprit est l'image du Fils* (19). »

Le jour de la fête de St-Denys l'Aréopagite, que l'Eglise Orientale célèbre le 3 Octobre, on y lit solennellement son martyre, qui contient dans le commencement l'expression suivante: « *et mon Jésus-Christ monte aux cieux, retournant près du trône paternel, et il envoie à ses disciples comme guide pour la conversion des nations infidèles le saint-Esprit qui procède de lui* (20). »

« *Tu es le fleuve de la divinité, procédant du Père par le Fils* (21). »

« *Vous avez dit, Seigneur Jésus-Christ, à vos disciples: restez à Jérusalem jusqu'à ce que vous ayez obtenu la force divine: car moi je vous enverrai un autre comme moi, le Paraclet, qui est mon esprit et celui de mon Père, par qui vous serez affermis* (22). »

La prière suivante qui se lit à genoux aux vêpres de la Pentecôte exprime le même aveu.

« *Toi Seigneur d'une gloire éternelle, Fils bien aimé du très haut Père, qui nous montras dans ce grand et salutaire jour de la Pentecôte le mystère de la sainte, consubstantielle, indivisible et distincte Trinité, et qui as répandu sur les saints*

(19) „ Εἰκὼν τοῦ πατρὸς ὁ υἱὸς, καὶ τοῦ υἱοῦ τὸ πνεῦμα πέφυκε κ. τ. λ. „ (Cantique chanté aux matines de la fête de la Circoncision.)

(20) „ Καὶ εἰς οὐρανούς ὁ ἐμὸς Χριστὸς ἀναφέρεται καὶ πρὸς τὸν πατρικὸν ἐπάνεισι θρόνον, καὶ τὸ ἐκπορευόμενον αὐτοῦ πνεῦμα ἐπὶ τῇ τῶν ἀπίστων Ἑθνῶν ὁδηγία τοῖς μαθηταῖς καταπέμπει. „ (Martyrologe dans la vie de Saint Denys l'Aréopagite écrite par Symeon le Metaphraste.)

(21) „ Σὺ γὰρ ποταμὸς θεότητος ἐκ πατρὸς δι' υἱοῦ προερχόμενον „ (le jour de la Pentecôte.)

(22) „ Τὴν ἐξ ὕψους δύναμιν τοῖς μαθηταῖς, Χριστέ, ἕως ἂν ἐνδύσῃς σε, ἔφης, καθίσαι ἐν Ἱερουσαλὴμ· ἐγὼ δὲ ὡς ἐμὲ Παράκλητον ἄλλον, πνεῦμα τὸ ἐμὸν τε καὶ πατρὸς ἀποστελῶ, ἐν ᾧ στερῶσθαι ἔσθαι „ (aux matines de la Pentecôte.)

Apôtres, en forme des langues de feu, la descente et la présence de ton saint et vivifiant Esprit (23). »

De même les cantiques suivants :

« L'Esprit qui est le caractéristique du fils engendré du Père (24). »

« O Parole de Dieu, comme tu promis à tes disciples, tu leur envoyas réellement ton divin Esprit, et tu les illuminas (25). »

Les trois cantiques suivants, qui se chantent dans l'Eglise Orientale, aux vêpres du premier mardi qui suit la fête de la Pentecôte, prouvent également que cette Eglise a toujours cru, et croit encore aujourd'hui, que le saint-Esprit procède du Fils comme du Père, et qu'en parlant d'une de ces deux personnes de la Trinité, elle entend y comprendre aussi l'autre : car dans le premier de ces trois cantiques l'Eglise Orientale attribue le saint-Esprit au Fils, sans parler du Père ; dans le second, elle dit que le saint-Esprit appartient au Fils, qu'il fut envoyé du Père, et qu'il est consubstantiel au Fils, dont il annoncera les grandeurs ; et dans le troisième, l'Eglise Orientale chante que c'est le Fils qui l'envoie, sans faire aucune mention du Père. Voici ces trois cantiques, dont on voit l'original en langue Grecque dans la note ci-dessous.

« Aujourd'hui, Seigneur, descendit sur tes Apôtres l'efficacité de ton très-saint-Esprit, et elle les a rendus savants par les connaissances divines etc. »

« Aujourd'hui, Seigneur, fut envoyé du Père en forme de langues de feu, ton Esprit tout-puissant, qui a la même substance que toi : et ayant été communiqué, il prépara tes Apôtres à parler de tes grandeurs etc. »

(23) „ Σὺ δόξης αἰωνίου Κύριε, καὶ πατὴρ Ὑψίστου υἱὲ ἀγαπητῆ, „ ὁ καὶ ἐν ταύτῃ τῇ ἐσχάτῃ καὶ μεγάλῃ καὶ σωτηρίῳ ἡμέρᾳ τῆς Πεντη- „ κοστῆς τὸ μυστήριον τῆς ἀγίας, καὶ ὁμοουσίου, καὶ ἀδιαιρέτου, καὶ „ ἀσυγχύτου Τριάδος ὑποδείξας ἡμῖν, καὶ τὴν ἐπιφοίτησιν καὶ παρουσίαν „ τοῦ ἀγίου καὶ ζωοποιοῦ Σου Πνεύματος ἐν εἵδει πυρίνων γλωσσῶν ἐπὶ „ τοὺς ἀγίους Σου Ἀποστόλους ἐκχέας. „

(24) „ Πνεῦμα, γνώρισμα πατρογεννήτου λόγου „ (canticque chanté le lundi qui suit la fête de la Pentecôte.)

(25) „ Ἐν ἔργῳ τοῖς Μαθηταῖς, ὡς ἐπηγγείλω Λόγε, κατέπεμψας τὸ „ Θεῖον καὶ ἁγίόν Σου Πνεῦμα, καὶ τούτους κατεφώτισας „ (idem.)

« *Aujourd'hui, ó Sauveur, tu versas les dons de ton Esprit Paraclet à la nature humaine, en lui donnant la grâce de prophétiser, comme tu avais déjà dit, ó Parole de Dieu (26).* »

Le cantique suivant, chanté le même jour, exprime encore plus clairement la même idée.

« *O notre Sauveur, par les prophètes tu nous annonças le chemin du salut, et dans les Apôtres brilla la grâce de ton esprit : c'est toi qui es Dieu dès le commencement, c'est toi qui le fut après, et dans tous les siècles c'est toi qui es notre Dieu (27).* »

Le sublime cantique que l'Eglise Orientale chante au saint-Esprit le jeudi qui suit la fête de la Pentecôte, établit enfin définitivement qu'il procède du Père comme du Fils : voici cet admirable cantique.

« *Le saint-Esprit est reconnu Dieu, ayant la même nature et assis sur le même trône que le Père et le Fils, lumière très parfaite dérivant de lumière et procédant du Père éternel et parfait et par le Fils : adressons lui nos invocations : ó Paraclet vivifiant, donne à ton peuple la paix ! (28).* »

Le Chrétien qui ne répéterait pas avec l'Eglise Orientale cette sublime et touchante invocation au saint-Esprit, qui est en même temps la définition la plus complète de sa divinité, et l'exposition de sa procession la plus conforme à la croyance de

(26) „ Σήμερον ἐφοίτησε τοῦ Παναγίου Σου πνεύματος ἡ ἐνέργεια,
 „ Κύριε, ἐν τοῖς Ἀποστόλοις σου, καὶ σοφίζει τούτους τῇ θεογνωσίᾳ, „ κ. τ. λ.
 „ Σήμερον τὸ πνεῦμα Σου τὸ παντοδύναμον, Δέσποτα, ἐκ πατρὸς κα-
 „ ταπέμπεται, τὸ Σὸν ὁμοούσιον ἐν πυρίναις γλώσσαις διανεμηθὲν δὲ τὰ
 „ μεγαλεῖα Σου λαλεῖν τοῦς Ἀποστόλους σου παρεσκεύασεν „ κ. τ. λ.

„ Σήμερον ἐξέχεας τοῦ Παρακλήτου Σου Πνεύματος ὁ Σωτὴρ τὸ χα-
 „ ρίσματα τῇ βροτείᾳ φύσει, διδοὺς προφητεύειν, ὡς ἔφησας Λόγε „ κ. τ. λ.

(27) „ Ἐν τοῖς Προφήταις ἀνήγγειλας ὑμῖν ὁδὸν σωτηρίας, καὶ ἐν
 „ Ἀποστόλοις ἔλαμψε, Σωτὴρ ἡμῶν, ἡ χάρις τοῦ Πνεύματός Σου. Σὺ εἶ
 „ Θεὸς πρῶτος, Σὺ καὶ μετὰ ταῦτα, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας Σὺ εἶ ὁ Θεὸς
 „ ἡμῶν. „

(28) „ Τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον Θεὸς, συμφυὲς καὶ σύνθρονον πατρὶ καὶ
 „ Λόγῳ γνωρίζεται φῶς ὑπερτέλειον, ἐκ φωτὸς ἐκλάμψαν, ἐξ ἀνάρχου τε-
 „ λείου Πατρὸς καὶ δι' Υἱοῦ προερχόμενον αὐτῷ βοήσομεν Ζωοπάροχε Πα-
 „ ράκλητε, τὴν εἰρήνην τῷ κόσμῳ σου δώρησαι. „

tous les Pères de l'Eglise, ne doit pas oser se dire Chrétien : c'est un antechrist ! . . .

3. *Le Purgatoire.*

La troisième prétendue dissidence dogmatique entre les deux Eglises, est relative à la croyance du Purgatoire. Il est bien évidemment constaté par l'histoire, que pendant même le neuvième siècle, lorsque les disputes entre les deux Eglises commencèrent, et jusqu'à l'an 1054, lorsque leur séparation définitive fut achevée, et même long-temps après, la moindre contestation ne s'est jamais soulevée entre les Orientaux et les Occidentaux sur l'admission par l'Eglise de cette croyance commune aux deux rites. Ce fait historique prouve clairement, que la contestation sur le Purgatoire est un de ces nombreux sophismes, qu'on a inventés après la séparation, pour la consolider.

Afin de bien comprendre tout ce qu'il y a d'absurde dans cette contestation, il faut remonter à l'origine de cette croyance religieuse.

L'opinion que les prières, les aumônes et les autres actes de charité, peuvent attirer la clémence et la miséricorde divine, faire expier quelques fautes après la mort, et procurer le soulagement, le repos et la délivrance des âmes souffrantes, est la plus sublime institution de toute religion, la plus grande consolation, que l'homme voit briller devant lui à travers les faiblesses et les misérables tentations, aux quelles il est en proie à tout moment. C'est la preuve éminente de l'amour et de la compassion infinie, que Dieu conserve pour son œuvre de prédilection, pour la créature que lui-même daigna modeler de ses propres mains et à son image et ressemblance ! Aussi cette sublime idée se rencontre-t-elle dans toutes les religions des anciennes nations civilisées. On la découvre très distinctement dans les allégories des mystères des Egyptiens, et on la voit figurer dans les dogmes philosophiques des Indous et des Caldéens. La division même que les anciens Grecs faisaient du séjour des âmes, dont la description représente parfaitement le Paradis, l'Enfer et le Purgatoire, et les soupers d'Hécate, qu'ils exposaient aux carrefours pour l'expiation des âmes des morts, nous démontrent clairement, que cette intelligente nation était bien

pénétrée de la sublime idée du Purgatoire, à travers même les ténèbres du paganisme (1).

L'Écriture sainte enfin nous affirme d'une manière bien positive que cette idée était admise chez les Hébreux : car les Machabées, qui vivaient environ 170 ans avant Jésus-Christ, racontent dans leur second livre que « *Judas ayant rassemblé son armée vint dans la ville d'Odolla; s'étant purifiés le troisième jour, ils passèrent le Sabbat dans le même lieu. Le lendemain Judas vint avec les siens pour emporter les corps de ceux qui avaient été tués, et les mettre avec leurs parents dans les sépulcres de leurs familles. Mais on trouva sous les tuniques des morts des objets qu'on offrait aux idoles qui étaient à Lamnia, ce qui est défendu par la loi des juifs. Alors il fut évident pour tous, que c'était pour ce motif qu'ils avaient péri : ainsi tout bénirent le juste jugement du Seigneur, qui rend manifestes les choses cachées. Et s'étant mis en prière, ils demandèrent à Dieu d'oublier le péché qui avait été commis. Le très vaillant Judas exhortait le peuple à se préserver du péché, en voyant sous ses yeux ce qui était arrivé à ceux qui étaient morts à cause de leur péché. Et ayant fait une collecte de 12,000 drachmes d'argent, il l'envoya à Jérusalem, afin d'offrir un sacrifice pour le péché des morts, ayant une pensée bonne et religieuse sur la résurrection. Car s'il n'eut pas espéré que ceux qui étaient morts ressusciteraient, il lui eut paru superflu et inutile de prier pour les morts; et parce qu'il considérait que ceux qui étaient morts avec piété seraient sûrs de leur grâce. C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés des peines de leurs péchés (2).* »

(1) Un exemple, qui constate d'une manière très frappante l'opinion que les anciens Grecs croyaient au Purgatoire, nous est conservé dans la tragédie d'Euripide intitulée *Hécabe*. L'âme de Polydore fils de Priam, assassiné et jeté à la mer par le roi Polymestor, apparaît à la servante de sa mère Hécabe, lui raconte son assassinat et lui indique l'endroit où git son corps, en lui recommandant de dire à sa mère Hécabe, de prendre soin de lui procurer la sépulture et les autres secours accordés aux morts, afin, dit-il, que son âme puisse se soulager en entrer dans les champs *Hélisés* (qui était le Paradis des Grecs payens).

(2) Machabées liv. II chap. XII verset 38.

L'Evangile dans la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare, et saint Paul dans sa première lettre aux Corinthiens (3), établissent bien clairement ce dogme. Aussi l'Eglise Catholique le consacra encore du temps des Apôtres, en instituant des messes et des prières pour le soulagement, le repos, et la délivrance de ceux qui sont morts dans la Foi. Les écrits des plus anciens Pères établissent et recommandent ces prières, en assurant qu'elles peuvent attirer la miséricorde divine sur les âmes souffrantes. Tous les théologiens Orientaux et Occidentaux ont été du même avis sur cette croyance. Les Eglises tant de Rome que de Constantinople n'ont jamais cessé jusqu'aujourd'hui de lire des messes solennelles et particulières pour le repos, la délivrance et le soulagement des âmes souffrantes; elles n'ont jamais cessé de célébrer des fêtes en commémoration des morts; d'y faire lire des prières spéciales, de recommander des distributions d'aumônes aux pauvres; de conseiller des secours aux établissements de dévotion et de bienfaisance, ainsi que des offrandes aux Eglises, au nom des morts; d'accorder des indulgences, ou des actes de remission des péchés des défunts (4); enfin d'exercer tout ce qui est relatif et conforme à cette croyance universelle. Les mendiants même des rues de Constantinople et de Rome, de tout l'Orient, comme de tout l'Occident, portés par cette croyance, inculquée dans la conscience de tout chrétien, tâchent d'attirer la bienveillante compassion des passants en leurs répétant continuellement « *pour le repos de l'âme de votre père, de votre mère; pour le soulagement des âmes de vos parents; pour les âmes de ceux qui vous ont été chers* (5) » et autres phrases pareilles.

Il est incontestable que telle fut toujours, que telle est encore aujourd'hui, la croyance de l'Eglise Orientale: c'est à

(3) « *Pour lui, il sera sauvé, mais comme ayant passé par le feu* » (αὐτὸς δὲ σωθήσεται, οὕτως δὲ ὡς διὰ πυρός.) St-Paul lettre 1re aux Corinthiens et dans la même lettre « *et le feu éprouvera les actions de chacun* » (καὶ ἐκάστου τὸ ἔργον ὅποιόν ἐστι τὸ πῦρ δοκιμάσει.)

(4) En Grec Μετρίότητες ou Συγχωροχάρτια. Voyez en la description dans la troisième lettre du chrétien d'Orient, sur le Purgatoire. Brochure publiée à Malte en 1852 par l'Auteur de cet ouvrage.

(5) „ Διὰ τὴν ψυχὴν τοῦ πατέρα σου! διὰ τὴν ψυχὴν τῆς μάνας σου!
„ διὰ τὴν ψυχὴν τῶν γονέων σου! ἔλεον καὶ μακάριον μνημόσυτον νὰ ἔχουν
„ αἱ ψυχαὶ τῶν ἀποδαμμένων, ὅπου ἔλειψαν ἀπὸ τὰ χαίρια Σας! κ. τ. λ. „

dire que cette Eglise professe que « *suivant la tradition et les institutions des Apôtres et des saints Pères, on doit prier Dieu pour la remission des péchés, le soulagement et la délivrance des âmes des morts; qu'on peut attirer sa clémence et sa miséricorde sur ces âmes souffrantes par des messes, des prières, des aumônes et autres œuvres pieuses; et que Dieu peut exaucer les prières de l'Eglise et prendre en considération les bonnes œuvres des vivants pour pardonner les péchés des morts, et soulager ou délivrer leurs âmes des souffrances, et les transporter au Paradis.* » Mais quoique cette croyance de l'Eglise Orientale, entièrement conforme à celle de l'Eglise de Rome, soit, comme nous venons de le dire, incontestable, nous avons cru pourtant, qu'il ne serait pas hors de notre question de rapporter ici quelques preuves authentiques de cette évidente vérité. Ces preuves, nous ne saurions les prendre à de meilleures sources, que dans les institutions Apostoliques, dans les traditions et les prescriptions des Pères et Docteurs les plus vénérés chez les Orientaux, dans les prières et les cantiques chantés solennellement jusqu'aujourd'hui dans l'Eglise Orientale, et dans les exercices religieux que son Clergé pratique actuellement, et même dans les Legendes et l'histoire de cette Eglise.

Les Apôtres prescrivent bien clairement les prières et les aumônes pour les morts, en établissant dans le 42 chapitre du VIII livre des constitutions, qu'on appelle communément Apostoliques « *Qu'on fasse des mnémosynes trois jours après la mort du défunt par des psaumes, par des lectures et par des prières, en commémoration de la résurrection de Jésus-Christ le troisième jour; et le neuvième jour en celle des vivants et des morts; et le quarantième jour selon l'ancien type: car c'est ainsi que le peuple pleura Moïse; et dans l'année révolue, afin qu'on prie pour lui, et qu'on donne aux pauvres une partie de ses biens pour sa commémoration (6).* »

(6) „ Ἐπιτελείσθω δὲ τρίτα τῶν κεκοιμημένων ἐν ψαλμοῖς, καὶ ἀνα-
 „ γνώσεσι καὶ προσευχαῖς διὰ τὸν διὰ τριῶν ἡμερῶν ἐγεῖρθέντα, καὶ ἔννατα
 „ εἰς ὑπόμνησιν τῶν περιόντων καὶ τῶν κεκοιμημένων καὶ τεσσαρακοστὰ
 „ κατὰ τὸν παλαιὸν τύπον· Μωσὴν γὰρ οὕτως ὁ λαὸς ἐπένθησε καὶ ἐνιαύ-
 „ σια ὑπὲρ μνείας αὐτοῦ καὶ διδόσθω ἐκ τῶν ὑπαρχόντων αὐτοῦ πένησιν
 „ εἰς ἀνάμνησιν αὐτοῦ. „ (Constitutions Apostoliques livre II. chap. 42.)

Le typique (ou Rituel de l'Eglise Orientale) prescrit la pratique de cette croyance en ces termes « *La tradition des saints Pères est qu'on prie tous les jours pour ceux que le Seigneur prit d'entre nous, depuis le jour de leur mort jusqu'au quarantième, pendant la sainte messe (7).* »

Michel Glycas rapporte aussi cette institution apostolique, dans sa lettre au moine Nilus, en disant « *Il ne faut point douter de l'efficacité des bonnes œuvres faites en faveur des pécheurs morts dans la Foi, avant que nous ayons recours à d'autres preuves, nous devons en être convaincus par les disciples et apôtres du Christ, qui ordonnèrent de faire en général des prières pour les morts, non seulement le troisième, le neuvième et le quarantième jour, mais même à chaque année revolue (8).* »

Le Patriarche de Constantinople Génadius, dans son discours sur le Purgatoire, explique le motif de l'établissement de la liturgie pour les morts, que l'Eglise Orientale chante tous les samedis, et les deux fêtes annuelles qu'elle célèbre pour les morts, par les termes suivants « *L'Eglise de Jésus-Christ prie toujours pour les morts, et particulièrement elle recite des prières pour le repos des âmes tous les samedis, et fait aussi deux célébrations publiques par an également pour le repos des âmes: c'est à dire le samedi du carnaval et celui qui précède la pentecôte. Le motif de ces liturgies est d'y comprendre tous les morts, même ceux, qui, par la pauvreté peut-être de leurs parents, n'ont pas obtenu les soins nécessaires, afin qu'ils puissent aussi participer à ce bienfait (9).* »

(7) „ Παράδοσις ἐστὶ τῶν ἁγίων πατέρων, ὅπως μνημονεύονται οἱ ἐκ-
„ δημοῦντες ἀφ' ἡμῶν πρὸς Κύριον, ἀπ' αὐτῆς τῆς τελευταίας ἡμέρας,
„ καὶ ἡμέραν μετὰ τῆς θείας λειτουργίας ἕως τῆς τεσσαρακοστῆς ἡμέρας. „
(Typique, ou Rituel Grec chap. XXX.)

(8) „ Ὅτι μὲν οὖν οὐ χρεὶ διστάζειν κατὰ τι ἐπὶ ταῖς γινομέναις
„ εὐποιΐαις παρὰ τινων, χάριν μὲν εὐσεβῶν, ἁμαρτωλῶν δὲ, πειθέτωσαν
„ ἡμᾶς πρὸ τῶν ἄλλων οἱ μαθηταὶ τοῦ Χριστοῦ καὶ ἀπόστολοι, τρίτα,
„ ἕννατα, καὶ τεσσαρακοστά, καὶ μὴν καὶ ἐνιαύσια τελεῖσθαι κοινῶς ἐπὶ
„ τοῖς τεθνεῶσι διαταξάμενοι. „

(9) „ Ἡ τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησία εὐχεται ἀεὶ ὑπὲρ τῶν κεκοιμημένων
„ καὶ κατὰ πᾶν σάββατον μόνως περὶ τῶν ψυχῶν μνείαν ποιεῖται καὶ ἔτι
„ δις τοῦ ἐνιαυτοῦ ἄγει πανήγυριν περὶ μνήμης ψυχῶν, ἐν τῷ Σαββάτῳ τῷ

Bartholômeus Coutloumousianos, commentateur de la dernière édition du grand Bréviaire Grec, faite en 1851, explique de la même manière le motif de la fête des morts célébrée par l'Eglise Orientale le samedi du carnaval: car il dit en propres termes « *L'habitude de faire des prières le troisième, le neuvième et le quarantième jour depuis la mort du défunt, ainsi que celle des autres mnémosynes, fut introduite dans l'Eglise de Jésus-Christ par les dispositions apostoliques. Mais comme il y a des chrétiens morts subitement, ou à l'étranger, sur mer, ou sur les montagnes, ou qui, à cause de leur pauvreté, n'ont pas pu obtenir les prières en usage pour les morts, les saint Pères de l'Eglise émus par un sentiment philanthrope, ordonnèrent de chanter aujourd'hui un commun mnémosyne pour tous les morts pieusement depuis le commencement des siècles, afin que ceux qui, pour quelque motif que ce soit, ne purent obtenir des prières particulières, soient compris dans ce commun mnémosyne* (10). »

Saint Grégoire de Nysse dit aussi « *il n'y a rien qui nous soit transmis par les Apôtres de Jésus-Christ sans raison, ou utilité: au contraire l'action de prier pendant la messe pour ceux qui sont morts dans la Foi, est très avantageuse* (11). »

„ πρὸ τῆς ἀποκρίω φημί, καὶ τῷ πρὸ τῆς Πεντηκοστῆς· τοῦτο δὲ γίνεται
 „ ἵνα ὁμοῦ πάντας συμπεριλάβῃ, καὶ τοὺς μὴ τυχόντας ἐπιμελείας παρὰ
 „ τῶν οἰκείων αὐτῶν, ἴσως ὥς μὴ ἔχόντων, ἵνα καὶ αὐτοὶ μετὰ πάντων τύ-
 „ χωσι ταύτης. „

(10) „ Ἐξ αὐτῶν τῶν Ἀποστολικῶν διαταγῶν ἔλαβεν ἡ τοῦ Χριστοῦ
 „ Ἐκκλησία τὴν συνήθειαν τοῦ ἐπιτελεῖν τὰ λεγόμενα τρίτα καὶ ἑννατα,
 „ καὶ τεσσαρακοστὰ, καὶ λοιπὰ μνημόσυνα τῶν κεκοιμημένων. Ἐπειδὴ δὲ
 „ πολλοὶ κατὰ καιροὺς ἀπέθανον ἄωρα, ἢ εἰς ξενιτείαν, ἢ εἰς θάλασσαν,
 „ ἢ εἰς ὄρη καὶ κρημνοὺς, ἴσως δὲ καὶ πένητες ὄντες, οὐκ ἠξιώθησαν τῶν
 „ διατεταγμένων μνημοσύνων· διὰ τοῦτο, φιλανθρωπῶς οἱ θεῖοι Πατέρες κι-
 „ νούμενοι, ἐθέσπισαν σήμερον μνημόσυνον κοινὸν πάντων τῶν ἀπ' αἰῶνος
 „ εὐσεβῶς τελευτησάντων ἀνθρώπων, ἵνα καὶ ὅσοι τῶν μερικῶν μνημοσύνων
 „ οὐκ ἔτυχον, δι' ὁποιονδήποτε συμβεβηκός, συμπεριλαμβάνονται εἰς τὸ
 „ κοινὸν τοῦτο καὶ κεῖνοι. „ (Grand Bréviaire pag. 338.)

(11) „ Οὐδὲν ἀλογίστως, οὐδὲ ἀκερδῶς ὑπὸ τῶν τοῦ Χριστοῦ μαθη-
 „ τῶν παραδίδεται, ἀλλὰ τὸ πρᾶγμα πάντως ἐπωφελές, τὸ μνήμην ποιεῖν
 „ ἐπὶ τῆς θείας μυσταγωγίας τῶν πιστῶς κεκοιμημένων. „ (St. Grégoire
 de Nysse.)

Saint Epiphane dit aussi dans son Panarium « *la prière pour ceux qui sont morts pieusement leur est très avantageuse, quoiqu'elle n'efface pas les péchés mortels* (12). »

St. Jean Chrysostôme dans son discours sur la pénitence recommande également les prières et les aumônes pour les morts, et nous assure qu'elles peuvent attirer sur leurs âmes la miséricorde divine : car il dit : « *Si tu n'as pas eu le temps de mettre en règle tout ce qui regarde ton âme pendant que tu étais encore dans le monde, du moins à la fin de ta vie ordonne à tes parens de te renvoyer tes biens après la mort, et te donner du secours par de bonnes œuvres, par des aumônes et des offrandes sacrées. C'est par ces moyens que tu pourras exaucer le Sauveur : car toutes ces actions lui sont agréables, et ont de l'efficacité* (13). »

Le même st-Jean Chrysostôme dans sa 41 homelie sur la première lettre aux Corinthiens dit encore « *il faut secourir celui qui est mort pécheur, par des prières, par des supplications, par des aumônes et par des offrandes sacrées. Car ce n'est pas sans but que toutes ces choses furent établies; ce n'est pas envain que nous prions pour les morts pendant les saints mystères, et que nous faisons des offrandes pour eux en priant l'agneau qui s'immole, qui prit sur lui le péché du monde, mais puisqu'ils doivent y trouver quelque secours. Ce n'est pas envain que le diacre qui assiste à l'autel crie « pour tous ceux qui sont morts dans Jésus-Christ, et pour ceux qui offrent les prières pour eux » Car nos institutions ne sont pas des jeux du théâtre : Dieu garde ! Au contraire elles s'opèrent par ordre du saint Esprit. Secourons donc les morts et faisons des prières pour eux. Car, si le sacrifice de Job purgea le péché de ses enfans, qui peut douter que les morts peuvent avoir aussi quelque consolation de nos prières pour eux ? Ne cessons donc pas de secourir les morts et*

(12) „ Ὁφελεῖ δὲ καὶ ὑπὲρ τῶν κεκοιμημένων εὐσεβῶν εὐχὴ, εἰ καὶ „ τὰ μεγάλα αἰτιάματα μὴ ἀποκόπτη. „ (St. Epiphane.)

(13) „ Οὐκ ἔφθασας περιὼν ἐν τῷ βίῳ τὰ τῆς ψυχῆς σου πάντα διευ- „ θετῆσαι, καὶ ἐν τῷ τέλει τοῦ βίου ἔντειλαι τοῖς σοῖς μετὰ θάνατον πα- „ ραπέμψαι σοι τὰ σά, καὶ βοήθειαν δοῦναί σοι δι' ἔργων ἀγαθῶν, ἐλεη- „ μοσυνῶν, λέγω, καὶ προσφορῶν, κἀντεῦθεν τὸν λυτρωτὴν καταλλάξαις „ δεκτὰ γὰρ αὐτῷ ταῦτα πάντα καὶ πρόσφορα. „

d'offrir des prières pour eux, car nous avons l'expiatoire universel commun à tous, et il y a possibilité de leur procurer le pardon par tous les moyens: par les prières, par les mystères offerts pour eux, et par l'intervention des martyrs, des homologètes, et des prêtres, que nous invoquons en même temps (14). »

St. Jean le Damascène, dans différents endroits de son discours sur les défunts, exprime la même opinion: car il dit « Ceux qui pendant leur vie étaient inhumains, cruels et complètement insensibles, qui ne se laissaient point fléchir par ceux qui les priaient, mais au contraire les depouillaient de leurs biens, ceux là ne peuvent être aucunement secourus: car Dieu les a exclus de sa miséricorde, comme dit saint-Denys le grand. Ceux au contraire qui étaient d'une bonne disposition, mais qui n'ont pas eu le temps à cause d'une mort subite d'accomplir les préceptes de Dieu par eux-mêmes, ceux-ci auront un grand avantage des vœux, qu'on aura faits pour eux (15). »

(14) „ Εἰ δὲ ἀμαρτωλὸς ἀπῆλθε δεῖ βοηθεῖν, ὡς ἂν οἶόν τε ἦν, εὐχαῖς, καὶ ἱκετηρίαις, καὶ ἐλεημοσύναις, καὶ προσφοραῖς· οὐ γὰρ ἀπλῶς ταῦτα ἐπινενόηται, οὐδὲ εἰκὴ μνήμην ποιούμεθα τῶν ἀπελθόντων ἐπὶ τῶν θείων μυστηρίων, καὶ ὑπὲρ αὐτῶν πρόσσιμεν, δεόμενοι τοῦ ἀμνοῦ τοῦ κειμένου, τοῦ λαβόντος τὴν ἀμαρτίαν τοῦ κόσμου, ἀλλ' ἵνα τις ἐντεῦθεν γένηται παραμυθία. Οὐδὲ μάτην ὁ παρεστὼς τῷ θυσιαστηρίῳ, τῶν φρικτῶν μυστηρίων τελουμένων, βοᾷ “ ὑπὲρ πάντων τῶν ἐν Χριστῷ κεκοιμημένων, καὶ τῶν τὰς μνείας ὑπὲρ αὐτῶν ἐπιτελούντων. „ Οὐ γὰρ ἐστὶ σκηνὴ τὰ ἡμέτερα· μὴ γένοιτο· πνεύματος γὰρ διατάξει ταῦτα γίνεται. Βοηθῶμεν τοίνυν αὐτοῖς καὶ μνείαν ὑπὲρ αὐτῶν ἐπιτελῶμεν. Εἰ γὰρ τοὺς παῖδας τοῦ Ἰωβ ἐκάθηρεν ἡ τοῦ πατρὸς θυσία, τί ἀμφιβάλλεις, εἰ καὶ ἡμῶν ὑπὲρ τῶν ἀπελθόντων προσφερόντων γίνεται τις αὐτοῖς παραμυθία; μὴ δὴ ἀποκάμωμεν τοῖς ἀπελθοῦσι βοηθοῦντες καὶ προσφέροντες ὑπὲρ αὐτῶν εὐχάς. Καὶ γὰρ τὸ κοινὸν τῆς Οἰκουμένης κεῖται καθάρσιον, καὶ δυνατόν πάντοθεν συγγνώμην αὐτοῖς συναγαγεῖν, ἀπὸ τῶν εὐχῶν, ἀπὸ τῶν ὑπὲρ αὐτῶν δώρων, ἀπὸ τῶν μετ' αὐτῶν καλουμένων Μαρτύρων, Ὁμολογητῶν, Ἱερέων. „

(15) „ Ὅσοι μὲν οὖν μετὰ τῆς ἄλλης αὐτῶν ἀπανθρωπίας καὶ ὠμότητος, ἀσυμπαθεῖς τέλεον ἦσαν, μήτε μὴν τοῖς δεομένοις ἐπικαμπτόμενοι, ἀλλὰ καὶ τὰ τούτων ἀφαιρούμενοι μάλιστα, οὗ μενουν οἱ τοιοῦτοι ὠφεληθήσονται· ἀπέκλεισε γὰρ αὐτοὺς ὁ Θεός, ὡς ὁ μέγας φησὶ Διονύσιος. „ Ὅσοι δὲ συνειδήσεως ὑπῆρχον ἀγαθῆς, οὐκ ἔφθασαν δὲ ὅμως διὰ τὸ τοῦ θανάτου ἄωρον τὰ τῶν θείων νόμων ἀποπληρῶσαι δι' ἑαυτῶν, ἐκεῖνοι πάντως διὰ τὰς ὑπὲρ αὐτῶν γινομένας εὐχάς τὰ μάλιστα ὠφεληθήσονται. „

Dans le même discours ce saint dit encore « *Procurons de l'avantage aux morts; donnons leur le secours possible par des aumônes et par des prières: cette action leur est d'un grand avantage, et à profit. Car toutes ces institutions ne furent pas établies et n'ont pas été transmises en vain et par hasard à l'Eglise de Dieu par ses sages disciples: j'entends les prières, que le prêtre fait pendant les saints mystères pour ceux qui sont morts dans la Foi: ils peuvent en obtenir beaucoup d'avantage et de profit* (16).

Dans ce même discours ce Père de l'Eglise ajoute « *C'est la volonté suprême du Dieu miséricordieux que nous nous aidions mutuellement et pendent la vie et après la mort. Car autrement il ne nous aurait pas prescrit de faire des prières pour les morts pendant le sacrifice non sanglant et les mnémosynes dans le troisième, le neuvième et le quarantième jour depuis la mort du défunt, et les autres litanies et les fêtes, que sans la moindre contradiction l'Eglise Catholique et Apostolique, et son peuple choisi de Dieu et pieux conservent immuables et invariables. Toutes ces prières sont agréables à ses yeux: puisque si tout cela n'était que de l'illusion, et ne rapportait aucun avantage, ni profit, il n'y a pas de doute que quelqu'un parmi tant de saints inspirés de Dieu, tant de Patriarches, de Pères et de Docteurs de l'Eglise, aurait pensé à faire cesser cette erreur: mais aucun d'eux n'a jamais tenté d'abolir ces institutions. Au contraire ils les ont confirmées, et elles s'accroissent et s'étendent tous les jours, en recevant augmentation sur augmentation* (17). »

(16) „ Ἐπινοήσωμεν τοῖς ἀπελθοῦσιν ὠφέλειαν· δώσωμεν αὐτοῖς τὴν
 „ προσοῦσαν βοήθειαν, ἐλεημοσύνας λέγω καὶ προσφορὰς καὶ φέρει τού-
 „ τοις πολλὴν τὸ πρᾶγμα τὴν ὄνησιν, καὶ μέγα τὸ κέρδος καὶ τὴν ὠφέλειαν.
 „ Οὐ γὰρ εἰκὴ καὶ ὥς ἔτυχε ταῦτα νενομοθετῆται, καὶ τῇ τοῦ Θεοῦ Ἐκ-
 „ κλησίᾳ ὑπὸ τῶν αὐτοῦ πανσόφων μαθητῶν παραδίδοται, φημὶ δὲ ἐπὶ
 „ τῶν φρικτῶν μυστηρίων εὐχὴν ποιεῖσθαι τὸν ἱερέα ὑπὲρ τῶν ἐν πίστει
 „ κεκοιμημένων· ἴσασιν αὐτοῖς πολὺ τὸ κέρδος ἐκ τούτου καὶ τὴν ὠφέλειαν. „

(17) „ Τοῦτο καὶ θέλει ὁ ἐλεήμων καὶ βούλεται, ἵνα ὑπ' ἀλλήλων οἱ
 „ πάντες εὐεργετούμεθα καὶ ζῶντες καὶ μετὰ θάνατον· οὐ γὰρ ἂν ἡμῖν
 „ ἀφορμὴν ἐδεδώκει, τὸ μνήμην ἐπὶ τῆς ἀναιμάκτου θυσίας ποιεῖσθαι τῶν
 „ προλαβόντων· καὶ πάλιν τρίτα, καὶ ἑννατα, καὶ τεσσαρακοστὰ, καὶ τὰς
 „ ἑτησίας μνήμας καὶ τελετὰς, ἃ τίνα, πάσης ἀντιρρήσεως ἄνευ, ἡ Καθο-
 „ λικὴ αὐτοῦ καὶ Ἀποστολικὴ Ἐκκλησία, καὶ ὁ ταύτης θεοσύλλεκτος καὶ

Un très grand nombre des cantiques, chantés encore aujourd'hui dans l'Eglise Orientale, affirme également cette même croyance : voici quelques uns de ces cantiques.

« O Jésus-Christ, les vaillants martyrs qui habitent les demeures célestes, vous supplient incessamment d'accorder les bienfaits éternels au fidèle que vous avez pris de la terre (18).

« Jésus-Christ, faites reposer les âmes de vos serviteurs avec les saints, là, où il n'y a ni douleur, ni chagrin, ni soupir, mais une vie éternelle (19). »

« O seul Créateur, qui par une profonde sagesse arrangez tout à l'avantage de l'homme, et qui donnez à tous ce qui leur est utile : faites aussi reposer les âmes de vos serviteurs : Car ils ont fondé toute leur espérance en Vous, qui êtes notre auteur, notre Créateur et notre Dieu (20). »

« Rappelez Vous, Seigneur, de Vos serviteurs, et remettez leur tous les péchés qu'ils ont commis : car il n'y a que Vous qui êtes impeccable, et vous pouvez, seul donner le repos aux morts (21). »

„ πανευσεβῆς λαὸς ἀπαρασάλευτα κατέχει καὶ ἀδιάγνωστα. Εἰ μὴ τοῦτο
„ εὐδὲς ἦν ἐν ὀφθαλμοῖς αὐτοῦ. Πάντως γάρ, εἰ χλεῦή τὸ πρᾶγμα ἦν, καὶ
„ ἀκερδὲς καὶ ἀνόνητον, πολλῶν γεγονότων Θεοφόρων Ἀγίων, Πατριαρχῶν,
„ Πατέρων καὶ Διδασκάλων, ἐνέσκηψε τοῦτό τινα τοῦ καταπαῦσαι τὴν πλά-
„ νην. Ἀλλ' οὐδεὶς τούτων ἀνατρέψαι τοῦτό ποτε δεδοκίμακε, μᾶλλον μὲν
„ οὖν κεκύρωκε, καὶ ὁσημέραι τὸ πρᾶγμα ἐπαύξεται, καὶ προστίθεται προ-
„ σθήκη ἐπὶ προσθήκην δεχόμενον. „

(18) „ Ἐν οὐρανίους θαλάμοις διηνεκῶς οἱ γενναῖοι μάρτυρες δυσω-
„ ποῦσί Σε Χριστέ, ὃν ἐκ γῆς μετέστησας πιστὸν οὐρανίων ἀγαθῶν τυχεῖν
„ ἀξιώσον „ (office des morts. Euchologe pag. 407.)

(19) „ Μετὰ τῶν ἁγίων ἀνάπαυσον, Χριστέ, τὰς ψυχὰς τῶν δούλων
„ Σου· ἐνθα οὐκ ἔστι πόνος, οὐ λύπη, οὐ στεναγμός, ἀλλὰ ζωὴ ἀτελεύ-
„ τητος „ (cantique chanté tous les samedis. Grand Brév. pag. 103.)

(20) „ Ὁ βάδει σοφίας φιλανθρωπῶς πάντα οἰκονομῶν, καὶ τὸ συμ-
„ φέρον πᾶσιν ἀπονέμων, μόνε Δημιουργέ, ἀνάπαυσον, Κύριε, καὶ τὰς ψυ-
„ χὰς τῶν δούλων Σου, ἐν Σοὶ γάρ τὴν ἐλπίδα ἀνέθεντο τῷ Ποιητῇ, καὶ
„ Πλάστῃ, καὶ Θεῷ Ἡμῶν „ (cantique chanté le samedi du Carnaval à la
fête des morts. Grand Bréviaire pag. 339.)

(21) „ Μνήσθητι, Κύριε ὡς ἀγαθὸς τῶν δούλων Σου, καὶ ὅσα ἐν
„ βίῳ ἡμαρτον συγχώρησον. Οὐδεὶς γάρ ἀναμάρτητος, εἰμὴ Σὺ ὁ δυνάμε-
„ νος καὶ τοῖς μεταστᾶσι δοῦναι τὴν ἀνάπαυσιν. „ (Cantique chanté tous les
samedis. Grand Bréviaire pag. 379.)

Enfin la plupart des cantiques chantés tous les samedis, pendant les fêtes pour les morts, dans les enterrements et les mnémosynes, finissent par cette strophe « *ó Sauveur, procurez le repos à l'âme de votre serviteur* » (τὴν ψυχὴν τοῦ δούλου Σου, Σῶτερ, ἀνάπαυσον), ou par celle-ci « *Seigneur, faites reposer l'âme de votre serviteur, qui passa de cette vie en l'autre* » (τὸν μεταστάντα δούλόν Σου ἀνάπαυσον).

Les prières, que les prêtres récitent à plusieurs reprises pendant les enterrements, expriment la même croyance: voici une de ces prières:

« *Prions pour le repos de l'âme du défunt serviteur de Dieu (tel) afin que Dieu lui remette tout péché volontaire et involontaire; que le Seigneur range son âme où les justes reposent; demandons pour lui à Jésus-Christ, notre immortel Roi et Dieu, la divine miséricorde, le royaume des cieux, et la remission de ses péchés: prions le Seigneur! Vous Dieu des esprits et de toute chair, Vous, qui avez foulé la mort, anéanti le diable, et donné la vie à votre monde: Vous Seigneur, faites aussi reposer l'âme du défunt votre serviteur (tel) dans un lieu lumineux, lieu verdoyant, lieu de repos, où il n'y a ni douleur, ni chagrin, ni soupir; et comme Dieu bon et miséricordieux, pardonnez lui tout péché qu'il commit, par parole, par action, ou par intention: puisqu'il n'y a pas d'homme qui ait vécu sans avoir jamais péché: car il n'y a que Vous qui êtes hors du péché (22). »*

(22) „Ἐτι δεόμεθα ὑπὲρ ἀναπαύσεως τῆς ψυχῆς τοῦ κεκοιμημένου δούλου τοῦ Θεοῦ (δεῖνος) καὶ ὑπὲρ τοῦ συγχωρηθῆναι αὐτῷ πᾶν πλημμέλημα ἐκούσιόν τε καὶ ἀκούσιον. Ὅπως Κύριος ὁ Θεὸς τάξῃ τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἔνθα οἱ δίκαιοι ἀναπαύονται· τὰ ἐλέη τοῦ Θεοῦ, τὴν βασιλείαν τῶν Οὐρανῶν καὶ ἄφεσιν τῶν αὐτοῦ ἁμαρτιῶν παρὰ Χριστῷ τῷ ἀθανάτῳ βασιλεῖ καὶ Θεῷ ἡμῶν αἰτησώμεθα τοῦ Κυρίου δεηθῶμεν.

„Ὁ Θεὸς τῶν πνευμάτων καὶ πάσης σαρκὸς, ὁ τὸν θάνατον καταπατήσας, τὸν δὲ διάβολον καταργήσας, καὶ ζωὴν τῷ κόσμῳ σου δωρησάμενος· αὐτὸς, Κύριε, ἀνάπαυσον καὶ τὴν ψυχὴν τοῦ κεκοιμημένου δούλου Σου (δεῖνος) ἐν τόπῳ φωτεινῷ, ἐν τόπῳ χλοερῷ, ἐν τόπῳ ἀναψύξεως, ἔνθα ἀπέδρα ὀδύνη, λύπη, καὶ στεναγμός· πᾶν ἁμάρτημα τὸ παρ' αὐτοῦ πραχθέν ἐν λόγῳ, ἢ ἔργῳ, ἢ διανοίᾳ, ὡς ἀγαθὸς καὶ φιλόανθρωπος Θεὸς συγχώρησον ὅτι οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος ὃς ζήσεται καὶ οὐχ ἁμαρτήσει. Σὺ γὰρ μόνος ἐκτὸς ἁμαρτίας ὑπάρχεις,, (prière dans les enterrements. grand Euchologe pag. 393.)

Dans les prières du soir, l'Eglise Orientale prie pour les morts dans les termes suivants: « *ó céleste Roi, admets dans les demeures des justes nos pères et frères morts dans les temps passés* (23). » *Prions Dieu par nos pères et frères morts: souvenez-vous, Seigneur, de nos pères et frères morts dans les temps passés, et faites les reposer là, où réside la lumière de votre face* (24).

Enfin les prières de saint Basile, qu'on lit dans l'Eglise Orientale à genoux le jour de la Pentecôte, sont en grande partie pour le soulagement, le repos, et la délivrance des âmes des morts: voici quelques fragments de ces Prières: « *Exaucez nos prières, Seigneur, et faites reposer les âmes de nos pères et frères morts dans les temps passés, ainsi que celles de tous nos autres parents dans la chair, et de tous ceux qui furent fidèles à la Foi, pour qui nous faisons ces prières* (25). »

« *Vous, Seigneur, qui daignâtes accepter même dans ce jour tout parfait et salubre, des prières expiatoires pour ceux qui sont retenus dans l'Enfer* (26); en nous donnant de grandes espérances que vous enverrez à ceux qui y sont retenus le soulagement des maux dont ils souffrent, écoutez, Seigneur, les humbles prières que nous vous adressons, et faites reposer les âmes de vos serviteurs morts aux temps passés, dans un lieu

(23) „ Ἐπουράνιε Βασιλεῦ, τοὺς προαπελθόντας πατέρας καὶ ἀδελφοὺς ἡμῶν ἐν σκηναῖς δικαίων τάξον „ (prière du soir. Grand Bréviaire pag. 126.)

(24) „ Εὐξόμεθα ὑπὲρ τῶν ἀπολειφθέντων πατέρων καὶ ἀδελφῶν ἡμῶν. Μνήσθητι, Κύριε, τῶν προκοιμηθέντων πατέρων καὶ ἀδελφῶν ἡμῶν, καὶ ἀνάπαυσον αὐτοὺς ὅπου ἐπισκοπεῖ τὸ φῶς τοῦ προσώπου Σου „ (grand Brév. pag. 152.)

(25) „ Ἐπάκουσον ἡμῶν δεομένων Σου, καὶ ἀνάπαυσον τὰς ψυχὰς τῶν δούλων Σου, τῶν προκεκοιμημένων πατέρων καὶ ἀδελφῶν ἡμῶν, καὶ τῶν λοιπῶν συγγενῶν κατὰ σάρκα, καὶ πάντων τῶν οἰκείων τῆς πίστεως, περὶ ὧν καὶ τὴν μνήμην ἐπιτελοῦμεν. „

(26) De ce passage de Saint-Basile, ainsi que de plusieurs autres passages des Pères et de différents cantiques de l'Eglise Orientale, il est bien constaté, que cette Eglise entend par l'expression du terme ᾗδης (Enfer) aussi bien l'endroit des peines éternelles, distingué spécialement par les Occidentaux sous la denomination d'Enfer, que l'endroit, où restent les âmes souffrantes, qui espèrent leur délivrance, et que les Occidentaux désignent par le nom spécial de *Purgatoire*, comme nous expliquerons dans la suite.

lumineux, lieu verdoyant, lieu de repos, où il n'y a ni douleur, ni chagrin, ni soupir; rangez leurs âmes dans les demeures des justes, et accordez leur la paix et le soulagement. Car ce n'est point aux morts de vous glorifier, Seigneur, ni à ceux qui sont dans l'Enfer de se présenter pour vous offrir leur confession: mais c'est à nous que sommes vivants de vous bénir, et de vous supplier en vous offrant des sacrifices expiatoires en faveur de leurs âmes (27). »

« Acceptez donc, Seigneur, nos prières et nos supplications, et faites reposer nos pères, nos mères, nos frères, nos sœurs, et nos enfans et tout autre parent et correligionnaire, et les âmes de tous ceux qui sont morts dans l'espoir de ressusciter pour la vie éternelle; et rangez leurs âmes parmi les justes et leurs noms sur le livre de la vie, dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dans le lieu des vivants, dans le royaume des cieux, dans le Paradis des délices, en les faisant tous entrer par vos Anges lumineux dans les saintes demeures (28). »

Les historiens Byzantins nous apprennent qu'au commencement du cinquième siècle la tombe de l'impératrice Eudoxie, qui

(27) „ Ὁ καὶ ἐν αὐτῇ τῇ παντελείῳ ἑορτῇ καὶ σωτηριῳδῇ, ἱλασμοὺς
 „ ἱκεσίους ὑπὲρ τῶν κατεχομένων ἐν Ἀδῇ καταξιώσας δέχεσθαι, με-
 „ γάλας τε παρέχων ἡμῖν ἐλπίδας ἄνεσιν τοῖς κατεχομένοις τῶν κατεχόν-
 „ των αὐτοὺς ἀνιαρῶν, καὶ παραψυχὴν παρὰ Σοῦ καταπέμπεσθαι, ἐπά-
 „ κουσον ἡμῶν τῶν ταπεινῶν καὶ οἰκτρῶν δεομένων Σου, καὶ ἀνάπαυσον
 „ τὰς ψυχὰς τῶν δούλων Σου τῶν προκεκοιμημένων, ἐν τόπῳ φωτεινῷ, ἐν
 „ τόπῳ χλοερῷ, ἐν τόπῳ ἀναψύξεως, ἐνθα ἀπέδρα πᾶσα ὀδύνη, λύπη
 „ καὶ στεναγμός· καὶ κατὰταξον τὰ πνεύματα αὐτῶν ἐν σκηναῖς δικαίων,
 „ καὶ εἰρήνης καὶ ἀνέσεως ἀξίωσον αὐτοὺς. Ὅτι οὐχ οἱ νεκροὶ αἰνέσουσί
 „ σε, Κύριε, οὐδὲ οἱ ἐν ᾧδῃ ἐξομολόγησιν παρρησιάζονται προσφέρειν σοι,
 „ ἀλλ' ἡμεῖς οἱ ζῶντες εὐλογοῦμέν σε καὶ ἱκετεύομεν, καὶ τὰς ἱλαστη-
 „ ρίους εὐχὰς καὶ θυσίας προσάγομέν σοι ὑπὲρ τῶν ψυχῶν αὐτῶν. „

(28) „ Δέξαι οὖν, Δέσποτα, δεήσεις καὶ ἱκεσίας ἡμετέρας, καὶ ἀνά-
 „ παυσον πάντας τοὺς πατέρας ἐκάστου, καὶ μητέρας, καὶ ἀδελφοὺς, καὶ
 „ ἀδελφάς, καὶ τέκνα, καὶ εἴτι ἄλλο ὁμογενὲς καὶ ὁμόφυλον, καὶ πάσας
 „ τὰς προαναπαυσάμενας ψυχὰς ἐπ' ἐλπίδι ἀναστάσεως ζωῆς αἰωνίου καὶ
 „ κατὰταξον τὰ πνεύματα αὐτῶν καὶ τὰ ὀνόματα ἐν βίβλῳ ζωῆς, ἐν κόλ-
 „ ποις Ἀβραάμ, Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώβ, ἐν χώρᾳ ζώντων, εἰς βασιλείαν οὐρα-
 „ νῶν, ἐν Παραδείσῳ τρυφῆς, διὰ τῶν φωτεινῶν Ἀγγέλων σου εἰσάγων
 „ ἅπαντας εἰς τὰς ἀγίας σου μονάς. „

avait tant tourmenté et à la fin exilé st-Jean Chrysostôme, continuait à trembler miraculeusement pendant trente cinq ans après la mort de cette Princesse, en preuve des peines que son âme souffrait pour son péché; que lorsque son fils, Théodose le jeûne, transporta à Constantinople les reliques de ce saint, il s'agenouilla devant la caisse qui les contenait et pria le saint de pardonner à sa mère Eudoxie son péché, et d'arrêter le tremblement de sa tombe; que le Patriarche de Constantinople Proclus célébrait avec tout son clergé une messe solennelle le même jour de l'arrivée des saintes reliques pour le repos de l'âme de cette princesse; et qu'au moment que le Patriarche prononça ces paroles mémorables « paix au peuple! paix à Eudoxie » (εἰρήνη τῷ λαῷ! εἰρήνη τῇ Εὐδοξίᾳ), la tombe de l'impératrice cessa de remuer, en preuve que son péché lui avait été pardonné et qu'elle avait été délivrée de ses tourments (29).

Les mêmes historiens racontent également que vers le milieu du neuvième siècle l'impératrice Théodora, après avoir rétabli solennellement les images, que son époux Théophile avait persécutées et abattues, elle ordonna par les conseils du clergé des jeûnes et des prières publiques pendant toute la première semaine du carême, pour demander à la miséricorde divine la remission du péché de son époux et le soulagement et le repos de son âme. Cette même histoire est aussi répétée dans les commentaires du grand Bréviaire Grec, au jour de la fête du rétablissement des images, célébrée par l'Eglise Orientale le premier dimanche du carême (30).

(29) „ Πρῶτα μὲν αὐτὸν τὸν τὸ κράτος ἰδύνοντα προσεδέχετο, τοῦτο
 „ μὲν ὡς πατέρα καὶ ἀνάδοχον ἐκ τοῦ θείου γεγονότα λουτροῦ τιμῶντα
 „ καὶ μεγαλύνοντα, τοῦτο δὲ τῆς κατὰ σάρκα μητρὸς παραιτούμενον τὴν
 „ δικαίαν ὀργὴν, καὶ πολυειδεῖς δεήσεις προσάγοντα, λυθῆναι αὐτῇ τῶν
 „ εἰς αὐτὸν ἐπταισμένων τὴν εἴσπραξιν, καὶ στήσαι τὸν τῆς λάρνακος
 „ αὐτῆς κλόνον, ἐπὶ τριάκοντα καὶ πέντε ἔτεσιν ἀνεκδότως ὡς ἐν συσσει-
 „ σμῷ σαλευόμενον, ὃς ὡς συσσείσασα τὴν Ἐκκλησίαν τοσούτοις ἤδη
 „ χρόνοις κατὰ τὴν τοῦ Καὶν ἐκλονήθη καὶ μεταστάσα ὁμοίωσιν· καὶ μὲν
 „ τοι καὶ τυγχάνει τῶν δεήσεων, ὡς ἐκ τοῦ φανεροῦ τὸ ἀφανὲς ἐστὶ συλ-
 „ λογίσασθαι. (Const. Porphyrogénète sur la translation des reliques de
 St. Jean à Constantinople.)

(30) Grand Bréviaire Grec pag. 342.

Le nom même que les chrétiens du rit Oriental donnent jusqu'aujourd'hui à la première semaine du carême, atteste également la croyance de cette Église sur le Purgatoire: car ils appellent cette semaine « *semaine Purgatoire* » (καθαρά εβδομάς) à cause, dit le commentateur du grand Bréviaire Grec, que c'est pendant cette semaine que les chrétiens se purifient par des jeûnes et autres exercices religieux (31). C'est pendant cette semaine qu'ils offrent et qu'ils mangent aussi les collybes, que l'Eglise Orientale, depuis le miracle opéré avec les collybes par saint Théodore le Tyronien (32), introduisit aussi dans tous les mnémosynes et dans toutes les liturgies et fonctions qu'elle fait pour les morts. Car elle les emploie dans les liturgies mortuaires de tous les samedis, dans les deux grandes fêtes qu'elle célèbre chaque année pour les morts, dans tous les mnémosynes particuliers et même aux enterrements. Ces collybes consistent encore aujourd'hui dans du blé bouilli avec de l'eau, comme on les préparait originellement, et quelque fois aussi on les assaisone du sucre, des amandes, des raisins secs et autres substances. On les met dans de plateaux, qu'on place devant les images du grand autel, ou au milieu de l'Eglise, avec des bougies allumées autour. À la fin de la messe ou des vêpres, le prêtre récite devant les collybes des prières pour le soulagement, le repos, et la délivrance des âmes de ceux au nom de qui les collybes sont offertes (33). On

(31) Idem pag. 341.

(32) L'an 362 Julien l'Apostat connaissant cet usage de la purification des chrétiens pendant la semaine purgatoire, conçut le projet impie de les souiller à leur insu pendant cette même semaine. Il ordonna donc secrètement de n'exposer au marché public durant toute la semaine purgatoire, que des mets dans les quels on aurait mêlé du sang des sacrifices payens. Mais le martyr saint Théodore le Tyronien, apparut à Eudoxius, Evêque de Constantinople à cette époque, l'informa du projet impie de l'Empereur, et lui commanda d'en avertir immédiatement tous les Chrétiens, à fin qu'ils s'abstinsent d'en manger. L'Evêque Eudoxius demanda au saint comment il pourrait faire pour nourrir le peuple Chrétien durant toute cette semaine? et alors le saint lui répondit « *faites lui manger des collybes: c'est du blé bouilli avec de l'eau, dont on fait usage à Euchaita, mon pays natal.* » L'Evêque Eudoxius exécuta l'ordre du St-martyr, et le peuple averti s'abstint des mets du marché et se nourrit des collybes pendant toute la semaine purgatoire. (Grand Bréviaire pag. 342.)

(33) Entr'autres il y a aussi une prière spéciale pour les collybes, dont nous indiquons ici quelques phrases: “ τὰ εἰς μνήμην τοῦ κεκοιμημένου „ δούλου σου (δεῖνος) ἐν τῷ ἁγίῳ ναῶ σου προτεθέντα σπέρματα εὐλό-

distribue ensuite les collybes au peuple assistant, qui en les mangeant bénit les défunts, pour qui elles ont été offertes, et prie Dieu pour la remission de leurs péchés et le repos de leurs âmes, en repétant à haute voix « *que Dieu leur pardonne: que Dieu fasse reposer leurs âmes* (34) !

Une autre preuve que l'Eglise Orientale croit à l'existence du Purgatoire, sont les indulgences pour les morts, appelées en Grec « *Μετρίότητες (Moderations)* et, *Συγχωροχάρτια διὰ τοὺς ἀποθαρμμένους* » (actes de pardon pour les morts) que le Patriarche de Constantinople, ainsi que celui de Jérusalem délivrent chaque jour. Dans ces indulgences le Patriarche déclare, *qu'en vertu du pouvoir accordé aux Apôtres, c'est à dire, du pouvoir de lier et de délier tout péché, il remet au mort (au nom duquel l'indulgence est délivrée, et qui est mort quelques fois quinze ou vingt ans auparavant), les péchés qu'il n'a pas eu le temps, ou qu'il a négligé de confesser de son vivant; et il prie Dieu de prendre en considération les prières de l'Eglise, et de soulager l'âme du défunt, de la délivrer des tourments qu'elle endure, de lui accorder son pardon et de l'admettre au Paradis.*

Enfin les Legendes Orientales sont remplies d'apparitions de morts qui demandent à leurs parents, qu'on fasse des prières et qu'on distribue des aumônes pour eux, afin que leurs âmes soient soulagées et délivrées des maux qu'elles souffrent.

De plus il est bien connu que même aujourd'hui l'Eglise Orientale conserve la coutume d'exhumer les morts, dont les corps n'ont pas été dissous (on les appelle communément « *ἀφωρισμένοι* » *damnés.*) Afin d'offrir le sacrifice et de faire des prières pour la remission du péché, qu'on suppose être la cause de ce signe des souffrances de leurs âmes. Les Legendes de l'Eglise nous racontent, et le peuple atteste avoir plusieurs fois vu de ses

„ γησον, καὶ τὸν δι' ὃν ταῦτα προσήχθησαν ἐν κόλποις Ἀβραάμ καὶ ἐν
„ τῇ χώρᾳ τρυφόντων κατασκήνωσον, ἄνεσιν αὐτῷ καὶ τῶν ἐπταισμένων
„ συγχώρησιν παρεχόμενος. „

« *Seigneur, benissez les semences présentées dans votre saint temple
» en commémoration du défunt votre serviteur (tel), et rangez celui pour
» qui elles ont été offertes dans le sein d'Abraham, dans le lieu des
» bienheureux, en lui accordant du soulagement et le pardon de ses
» péchés.* »

(34) „ Ὁ Θεὸς συγχωρήσοι τοὺς! ὁ Θεὸς ἀναπαύσοι τὴν ψυχὴν των!

propres yeux, qu'au moment même que le prêtre ou l'Evêque lisait les prières spéciales, instituées pour cette circonstance, et qu'il prononçait ces paroles: « *oui, Seigneur, faites que son corps soit dissous et redevienne terre, et rangez son âme dans les demeures des justes* (35). » Dieu témoignait sa clémence en faisant tomber en poussière le corps du défunt, en signe de la remission de son péché.

Quelle autre chose peut donc signifier le miracle de st-Jean Chrysostôme, dont nous avons parlé, si non que l'impératrice Eudoxie souffrait dans le Purgatoire, et qu'à la prière du Patriarche devant les reliques du saint, elle en fut immédiatement délivrée, et alors son tombeau cessa de trembler? Car si elle eut été dans l'Enfer, ni les prières du Patriarche, ni l'intervention du saint près de Dieu, n'aurait pu lui être d'aucune utilité: parceque d'après la croyance universelle de l'Eglise « *dans l'Enfer il n'y a point de rédemption* » et l'Evangile même nous dit en propres termes dans la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare, « *qu'il y a un grand abyme entre le Paradis et l'Enfer, afin que ceux qui sont dans l'un de ces deux lieux, ne puissent passer dans l'autre* (36).

Quelle autre chose peut signifier l'acte solennel que l'impératrice Théodora, par les conseils et l'intervention du Clergé, fit pour la remission du péché de son époux, ainsi que les faits racontés par les Légendes Orientales sur les morts apparaissant en songe à leurs parents pour en être secourus et les usages que l'Eglise Orientale pratique sur les corps non dissous? rien autre sans doute, que l'existence d'un lieu intermédiaire, où les âmes, qui n'ont pas suffisamment expié leurs fautes dans ce monde, attendent les secours capables d'attirer sur elles la miséricorde divine, afin qu'elles soient purifiées tout-à fait, délivrées de ce lieu intermédiaire (à qui on peut donner le nom qu'on voudra) et qu'elles passent au Paradis?

(35) „ Ναι, Κύριε, τὸ μὲν σῶμα αὐτοῦ διαλυθῆναι καὶ χοῦν γενέσθαι εὐδόκησον· τὴν δὲ ψυχὴν αὐτοῦ ἐν σκηναῖς δικαίων κατὰταξον. „

(36) „ Καὶ ἐπὶ πᾶσι τούτοις μεταξὺ ἡμῶν καὶ ὑμῶν χάσμα μέγα ἐστήρικται, ὅπως οἱ θέλοντες διαβῆναι ἐντεῦθεν πρὸς ὑμᾶς μὴ δύνωνται, μηδὲ οἱ ἐκεῖθεν πρὸς ἡμᾶς διαπερῶσιν. „ (Evang. St. Luc. chap. XVI. 26.)

Enfin les actes de remission des péchés, ou les médiocrités, que les Patriarches délivrent après la mort des chrétiens, que peuvent-ils signifier, si non l'existence d'un lieu, où les âmes souffrent provisoirement, et dont elles peuvent se délivrer par les prières de l'Eglise, les aumônes et autres actes de charité? C'est justement ce lieu que les Occidentaux appellent *Purgatoire*, et que les Orientaux peuvent appeler de tout autre nom: mais, quelque soit son nom, n'est-il pas clair que ce lieu, ce séjour provisoire des âmes, où elles attendent leur délivrance, n'est ni le Paradis, ni l'Enfer? Car si les âmes des morts pour lesquelles on prie se trouvaient déjà dans le Paradis, il serait éminemment absurde, et même ridicule, de prier Dieu de les y admettre; si au contraire elles sont dans l'Enfer, les prières pour les en retirer sont évidemment inutiles, cela étant de toute impossibilité; puisque, d'après la croyance de l'Eglise Orientale elle-même, *dans l'Enfer il n'y a point de rédemption*. Par conséquent les Patriarches en donnant au peuple des indulgences pour la remission des péchés, le soulagement et le repos des âmes des morts, et pour leur admission au Paradis, sont logiquement forcés d'avouer, ou qu'il existe un Purgatoire, ou un lieu intermédiaire, qu'on appellera comme on voudra, mais où les âmes de ceux pour qui on prie attendent les secours des prières de l'Eglise et des aumônes, pour être délivrées: et dans ce cas, les indulgences qu'ils donnent pour la remission des péchés des morts sont conformes à leur propre croyance; ou, s'ils nient l'existence du Purgatoire, ils sont alors pris en flagrant délit *de voler impudemment au pauvre peuple* (37) l'argent, qu'ils lui demandent pour une grâce, à la quelle eux mêmes osent avouer hautement qu'ils ne croient point!

Enfin il y a le principe incontestable que nous avons déjà cité, et sur lequel les deux Eglises sont restées jusqu'aujourd'hui dans un parfait accord: c'est que, *dans l'Enfer il n'y a point de repentir, et par conséquent point de rédemption* (38). Ce principe pourtant, aussi clair qu'incontestable, serait incompréhensible et tout à fait en opposition avec les actes officiels, les

(37) Qu'on nous pardonne la dureté de ces termes: mais c'est l'expression que mérite une semblable pratique.

(38) „ Έν τῷ Ἄδῃ οὐκ ἔστι μετάνοια. „

traditions, les institutions, et toute l'officiature de l'Eglise Orientale, sans l'admission du Purgatoire. Car vraiment, à quoi bon les prières, les mnémosynes, les messes, les aumônes et les indulgences pour les morts, s'il n'y a pas un lieu, où les âmes de ceux qui ne sont pas tout à fait purifiés, bien qu'ils soient morts dans la Foi du Seigneur, attendent les secours de l'Eglise? Impossible de dire que de pareils secours soient destinés à délivrer de l'Enfer ces pauvres âmes, puisque dans l'Enfer il n'y a ni repentir, ni rédemption.

L'existence du Purgatoire au contraire fait accorder ce principe de l'absence du pardon dans l'Enfer, avec la croyance de l'Eglise sur l'efficacité des prières pour les morts, et elle est en même temps attestée et confirmée par ces deux principes, dont il est la conséquence logique et indispensable.

Mais puisque toute l'Eglise fut d'accord anciennement sur cette croyance universelle, examinons maintenant quels sont les prétextes que les modernes ont avancés pour amener sur ce point une dissidence dogmatique?

Partant des deux principes ci-dessus énoncés, savoir que, les prières de l'Eglise pour les morts peuvent soulager leurs âmes et les délivrer des peines qu'elles souffrent; et que, dans l'Enfer il n'y a ni repentir, ni rédemption, l'Eglise de Rome enseigne que les âmes de ceux qui sont morts dans la Foi, et qui n'auraient pas complètement expié leurs fautes pendant cette vie, ne vont pas immédiatement au Paradis et qu'elles ne sont pas condamnées à l'Enfer, mais qu'elles passent après la mort dans un lieu intermédiaire, auquel l'Eglise de Rome donna le nom de *Purgatoire* (39). Mais la croyance universelle de l'Eglise

(39) Le mot *Purgatoire* (en Grec Καθαρτήριον) derive du verbe *purger*, et veut dire dans le sens propre *nettoyer, laver*; au figuré il signifie *se délivrer, acquitter, détruire ou moderer* etc. etc. comme il est constaté par les phrases suivantes: *purger la ville de voleurs* (l'en délivrer) *purger son bien des dettes* (acquitter ses dettes) *se purger d'un crime* (s'en justifier) *purger les passions* (les détruire, ou les moderer.) Le verbe Grec καθαίρω (*purger*) d'où derive le mot καθαρτήριον (*Purgatoire*) a absolument les mêmes significations: car on dit aussi dans la langue Grecque, κλεπτῶν καθαίρειν τὴν πόλιν, καθαρὸς χρεῶν, καθαίρειν τὸ ἔγκλημα, καθαρὸς παθῶν, λοιμοκαθαρτήριον etc. Dans le style Ecclésiastique surtout, on emploie beaucoup dans la langue Grecque ce verbe et ses derrivés pour signifier la purification de l'âme.

étant que les prières, les aumônes, et les autres actes de charité peuvent attirer la miséricorde et la clémence divine sur les âmes souffrantes, l'Eglise de Rome enseigne en même temps, que les parents des morts, ou d'autres personnes charitables, peuvent par ces moyens abréger pour eux, et même terminer tout à fait la durée du Purgatoire. Tout homme raisonnable et impartial, forcé d'avouer la vérité, dira sans doute, que l'Eglise de Rome a raison : elle est logique, en faisant accorder ses actes avec la croyance qu'elle professe. De même on ne saurait refuser de reconnaître aussi que le Protestantisme lui-même est logique à cet égard, puisque, rejetant l'existence du Purgatoire, il n'admet ni prières, ni sacrifice, ni aumônes pour le repos des morts.

Le Clergé de Constantinople au contraire, d'un côté il avoue qu'il croit comme l'Eglise de Rome que, dans l'Enfer il n'y a ni repentir, ni rédemption, et par conséquent qu'il ne peut y avoir ni remission des péchés, ni soulagement pour les âmes des damnés ; et pratique, comme l'Eglise de Rome, tout ce qui est relatif au Purgatoire. Car l'Eglise Oriental lit aussi des messes spéciales pour la remission des péchés, le soulagement et le repos des âmes souffrantes, ainsi que des prières pour leur transmission au Paradis ; célèbre des fêtes en faveur des âmes des morts ; ordonne des secours et des offrandes pour les Eglises et les monastères, et des aumônes pour les pauvres et accorde des indulgences pour la remission des péchés des defunts : actes bien notoires et bien significatifs. D'un autre côté le Clergé de cette même Eglise persiste à dire, qu'il n'y a pas de Purgatoire ; que c'est une invention de l'Eglise de Rome et que l'Eglise Orientale ne l'a jamais admis !!!

De cet exposé de la croyance des Orientaux et des Occidentaux sur les morts, résulte une conclusion déplorable, mais bien évidente : c'est que dans la réalité toute la dispute roule sur l'admission ou la négation non pas de l'existence, mais du nom seulement du *Purgatoire* !

Essayons d'éclaircir ce point.

Les Occidentaux, comme nous l'avons vu, donnèrent ce nom au lieu, où ils croyent que doivent rester les âmes, qui ne sont pas condamnées à l'Enfer, mais qui ne peuvent pas non plus entrer au Paradis immédiatement par défaut d'une expiation suffisante. Car enfin, ces âmes doivent se trouver quelque part,

où, depuis le jour de leur mort jusqu'à celui de leur pardon, elles pourront attendre les secours que les vivants leur auraient procurés, les quels secours peuvent, d'après la croyance de l'Eglise, attirer la miséricorde et la clémence divine sur elles, les délivrer de leurs souffrances et les faire entrer au Paradis. Les Occidentaux donnèrent le nom de *Purgatoire* à ce lieu, parce que ce terme exprime nettement ce qui s'opère par les prières et les aumônes en faveur des âmes qui ont besoin d'expiation pour entrer au Paradis. Sans doute on pourrait très bien appeler cet endroit « *lieu de repentir, endroit d'expiation, séjour des âmes qui ne sont pas encore tout à fait purifiées*, ou autrement si on veut, sans que l'une ou l'autre dénomination puisse altérer l'idée de cette sublime et universelle croyance de l'Eglise.

Cependant le mot *Purgatoire* (en Grec Καθαρτήριον) est un nom, dont le verbe καθαίρω (purger) ainsi que tous ses dérivés sont d'un usage très commun dans le style de l'Eglise Orientale, dans le sens d'expiation, on de purification des péchés, comme nous l'avons déjà observé. Tous les livres de prières, toute l'officiature de l'Eglise, tous les ouvrages de dévotion en sont remplis. On y rencontre surtout très souvent les phrases suivantes: « *purgez nous de toute tâche* (40); *ayez pitié, Seigneur de votre créature, et purgez la, dans votre miséricorde* (41); » *purgez, Seigneur, la souillure de mon âme, et sauvez moi, puisque vous êtes philanthrope* (42); » *que cette sainte communion me procure la guérison et la purgation de l'âme et du corps* (43); » *pour purgation et sanctification* (44) etc. etc. »

Le terme *Purgatoire* étant donc d'un usage ancien et ordinaire dans tous les livres et dans toute l'officiature de l'Eglise Orientale, il ne saurait naturellement repugner aux chrétiens de

(40) „ Καὶ καθάρισον ἡμᾶς ἀπὸ πάσης κηλίδος „ (prière du soir. Grand Brév. pag. 3.)

(41) „ Οἰκτείρησον τὸ σὸν πλάσμα, Δέσποτα, καὶ καθάρισον τῇ σῇ „ εὐσπλαχνίᾳ „ (cantique pour les mort. Grand Brév. pag. 47.)

(42) „ Καθάρισον, Κύριε, τὸν ῥύπον τῆς ψυχῆς μου καὶ σῶσόν με „ ὡς φιλόανθρωπος „ (dans l'officiature qu'on lit avant la sainte communion. Grand Brév. pag. 441.)

(43) „ Καὶ γενέσθω μοι τὰ ἅγια ταῦτα εἰς ἱάσιν καὶ κάθαρσιν ψυχῆς τε καὶ σώματος „ (idem pag. 443.)

(44) „ Εἰς καθαρισμόν καὶ ἁγιασμόν „ (idem pag. 446.)

ce rite, ou donner prise aux esprits malveillants et faire qu'ils révoquent en doute, ou qu'ils nient un dogme aussi solennellement reconnu par cette Eglise. Il faut bien qu'il y ait quelque autre prétexte plus fort. Par conséquent nous croyons avec une certitude appuyée sur les preuves les plus irrécusables, que ce qui servit principalement de prétexte à ceux qui voulaient consolider le schisme par la multiplication des différences apparentes entre les deux Eglises; ce par quoi ils réussirent à accréditer chez les chrétiens du rite Oriental la négation de cette vérité dogmatique, c'est l'idée confuse et difficile à saisir au premier abord, que le mot ᾍδης (Enfer) paraît avoir dans la langue Grecque, confusion qui provient de la signification donnée à ce terme par les anciens Grecs. Cette signification passa en très grande partie avec la langue Grecque dans les écrits des Pères et les cantiques de l'Eglise Orientale dès les premiers siècles du christianisme. Nous allons expliquer plus amplement ce que nous venons d'avancer.

La mythologie Grecque désignait sous le nom générique de ᾍδης (mot qui dérive de Ἀϊδής, invisible), le roi du monde souterrain et toute l'étendue de son royaume. Aussi le ᾍδης comprenait tant les ἑλύσια πεδία (champs Hélysiées, lieux des délices, ou le Paradis des anciens Grecs), que les différents autres endroits obscurs et désagréables, où étaient retenues les âmes des reprouvés et de ceux qui souffraient de différentes manières.

La langue Grecque, ayant été introduite dans la religion chrétienne dès le temps des Apôtres, et ayant été devenue la langue de l'Eglise, devait naturellement donner au style Ecclésiastique la nuance de la signification primitive de ce terme. Aussi voyons nous que lorsque la vérité Evangelique proclama que l'habitation des justes est aux cieux, et adopta spécialement le mot Παράδεισος (Paradis) pour indiquer la demeure des justes, le mot ᾍδης (Enfer) continua de conserver une grande partie de son ancienne signification, en indiquant dans le style de l'Eglise Orientale toute espèce de demeure des morts, hormis le Paradis.

Effectivement, nous voyons dans les écrits des Pères de l'Eglise Orientale, que c'est dans l'Enfer qu'ils fixent le lieu que l'Evangile appelle spécialement *la Gehénne* (ἡ Γέεννα), ou lieu des reprouvés, pour les quels l'Eglise ne prie point: car, d'après l'expression de saint Denys le grand et de saint Jean Damascène,

« *Dieu les a exclus de sa clémence* (45). » C'est ce lieu que l'Eglise entend lorsqu'elle enseigne, que dans l'Enfer il n'y a point de repentir (46). C'est aussi dans l'Enfer qui se trouve l'endroit où reposaient les âmes d'Adam et d'Eve et des autres Patriarches, Prophètes et Saints de l'ancienne loi, et où notre Seigneur descendit pour les en retirer, comme aussi l'Eglise Orientale le croit et le chante aujourd'hui encore (47). Enfin c'est par le mot *Enfer* qu'on désigne aussi l'endroit, où se trouvent les âmes des pécheurs morts dans la Foi, et qui attendent leur délivrance par les prières de l'Eglise. C'est enfin par cette synonymie qu'on peut faire accorder avec le dogme professé par l'Eglise (que dans l'Enfer il n'y pas de repentir) les expressions de saint Basile dans la prière de la Pentecôte, lorsqu'il dit. « *Vous Seigneur, qui daignâtes accepter même dans ce jour parfait et salubre des prières expiatoires pour ceux qui sont retenus dans l'Enfer, en nous donnant de grandes espérances que vous enverrez à ceux qui y sont retenus du soulagement dans les maux qu'ils souffrent* » et plus bas « *Car ce n'est point, Seigneur, ceux qui sont dans l'Enfer qui se présenteront pour vous offrir leur confession: mais c'est à nous autres vivants à vous bénir et vous supplier, en vous offrant les sacrifices expiatoires en faveur de leurs âmes* » (48). » D'après ce même développement, on peut aussi donner une explication conforme aux dogmes de l'Eglise, à plusieurs autres passages de ses Pères et de ses Docteurs les plus distingués, ainsi qu'à un grand nombre de cantiques et de prières, où le mot Ἀδης signifie, non la de-

(45) „ Ἀπέκλεισε γὰρ κατ' αὐτῶν ὁ Θεός. „

(46) „ Ἐν τῷ Ἀδῇ οὐκ ἔστι μετάνοια. „

(47) „ Ὅτε κατήλθες πρὸς τὸν θάνατον ἢ ζωὴ ἢ ἀθάνατος, τότε „ τὸν Ἀδην ἐνέκρωσας τῇ ἀστραπῇ τῆς θεότητος ὅτε δὲ καὶ τοὺς τεθνεῶ- „ τας ἐκ τῶν καταχθονίων ἀνέστησας, πᾶσαι αἱ δυνάμεις τῶν Ἐπουρανίων „ ἐκραύγαζον, Ζωοδότα Χριστέ ὁ Θεὸς ἡμῶν δόξα σοι ! c'est à dire, « *Lors- que vous descendites dans la mort, vous Seigneur qui êtes la vie im- mortelle, vous avez terrifié l'Enfer par l'éclair de la Divinité; et lorsque de plus vous avez ressuscité les morts et les retirâtes des lieux souterrains, tous les rangs célestes répétaient: gloire à vous, Seigneur Jésus Christ notre Dieu, donateur de la vie* » (cantique de résurrection. Grand Brév. pag. 373.)

(48) Voyez le texte Grec de ces passages de St. Basile à la page 76 du présent ouvrage.

meure des reprouvés, ou la Gehénne, mais l'endroit où se trouvent les âmes de ceux qui sont morts dans la Foi: justement le lieu que l'Eglise de Rome désigne sous la nomination spécifique de *Purgatoire*.

Un autre prétexte, que les malveillants employèrent pour établir chez les chrétiens du rite Oriental la négation du Purgatoire, fut celui de dire, que l'Eglise Romaine enseigne dogmatiquement la purgation des âmes par le feu. Ils se sont tellement attachés à ce faux argument, qu'ils semblent soutenir que le mot *Purgatoire* est inséparable du mot *feu*, dont le mot *purgatoire* n'est que l'adjectif, et ils le traduisent en Grec avec grande affectation Καθαρτήριον πῦρ (feu purgatoire.)

Il est vrai que Saint Augustin est de l'opinion, que dans le Purgatoire il y a le même feu que dans la Gehénne, avec la différence qu'il n'est pas éternel: mais l'Eglise Romaine n'a jamais érigé cette opinion en dogme. Tout ce qu'elle enseigne, c'est que les âmes qui sont au Purgatoire souffrent des tourments, qui ne sont pas éternels et qui peuvent cesser par les secours des prières et des aumônes, mais elle n'a point prétendu fixer le genre de peines que ces âmes souffrent: ce serait vouloir sonder la profondeur de la sagesse divine.

D'ailleurs l'Eglise Orientale elle même exprime dans un grand nombre de cantiques, qu'elle chante encore aujourd'hui, cette même idée de la purgation des âmes par le feu de la Gehénne, selon la pensée de st-Augustin: voici quelques uns de ces cantiques:

« *Délivrez, ô Seigneur philanthrope, des demeures de la Gehénne et du feu obscur, ceux qui sont morts dans la Foi et en votre espoir* (49).

« *Vous qui êtes bon par nature et riche en miséricorde et bonté, délivrez, comme philanthrope, du feu exotique ceux qui ont invoqué votre nom, en les justifiant pour leur foi et en les illustrant par la grâce* (50). »

(49) „ Ῥῦσαι Γεέννης, πυρός τε ζοφεροῦ τοῦ Ἄδου, φιλόανθρωπε, σκηνωμάτων τοὺς δούλους σου, τοὺς πίστει, Δέσποτα, κεκοιμημένους τῇ Σῇ ἐλπίδι „ (le samedi des morts.)

(50) „ Ὁ φύσει ὑπάρχων ἀγαθός, ὁ πλούσιος ἐν ἐλέει καὶ χρηστότητι, ῥῦσαι ἐκ σκότους ἐξωτέρου τοὺς ἐπικεκλημένους τὸ σὸν ὄνομα, ἐκ πίστεως δικαιώσας καὶ χάριτι τούτους λαμπρύνας ὡς φιλόανθρωπος (le samedi des morts aux matines.)

« Délivrez, ô Seigneur, du feu de la Gehénne vos serviteurs qui de nous sont passés dans l'autre vie (51). »

« Sauvez, ô Seigneur Jésus-Christ, sauvez, ayez pitié, et faites reposer les âmes de ceux qui vécurent fidèles de toute manière, et en tout pays et lieu; et délivrez les de la Gehénne et de l'amertume des tourments, afin que nous vous glorifions éternellement (52). »

D'après ces cantiques on voit bien que l'Eglise d'Orient admet également comme une opinion, de même que celle d'Occident, l'existence du feu dans le Purgatoire.

De tout ce que nous venons d'exposer, il résulte une conclusion aussi forte et logique, que simple et évidente : c'est à dire, que l'Eglise Orientale, d'après ses propres institutions, d'après les écrits des Pères les plus vénérés par elle, d'après ses liturgies et toute son officature et d'après les exercices religieux de son propre Clergé, croit à l'existence du Purgatoire, de la même manière que l'Eglise Romaine y croit. Le Clergé par conséquent de Constantinople qui administre actuellement cette Eglise, doit, ou avouer hautement l'existence du Purgatoire, telle que l'Eglise de Rome la professe aussi, et telle que l'Eglise Orientale l'a toujours cru, la croit et la pratique aujourd'hui par l'ordre et avec l'intervention de ce même Clergé, ou il doit : 1. Considérer comme une contradiction manifeste, le principe dogmatique de l'Eglise qu'il dirige : c'est à dire, qu'il faut prier pour le morts, et que Dieu dans sa clémence peut exaucer les prières et les aumônes des vivants pour faire miséricorde aux morts, et les délivrer des tourments : 2. Abroger les institutions Apostoliques et les prescriptions de l'Eglise pour les mnémosynes, les prières, les offrandes et les aumônes en faveur des âmes des morts comme des choses sans fondement. 3. Rejeter comme une erreur la confirmation de cette croyance

(51) „ Ῥῦσαι πυρὸς Γεέννης, Δέσποτα, τοὺς ἐξ ἡμῶν μεταστάντας (idem.)

(52) „ Σῶσον, ὦ Δέσποτα Χριστέ, σῶσον, ἐλέησον καὶ ἀνάπαυσον „ ψυχὰς Λαοῦ σου τοὺς πιστῶς τελέσαντας, τρόπῳ παντὶ τὴν ζωὴν, ἐν „ τόπῳ καὶ ἐν χώρᾳ παντοίᾳ, καὶ ῥῦσαι τῆς Γεέννης καὶ πικρίας βασάνων, ὅπως σε ἀνυμνῶμεν εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας „ (le Jeudi de la VII. semaine aux matines. Paracletique pag. 239.)

par les écrits des Pères les plus distingués de l'Eglise, ou qualifier ces écrits d'apocryphes. 4. Changer complètement comme vicieux le typique (rituel) de l'Eglise Orientale. 5. Exclure des liturgies et de toute l'officiature de cette Eglise le grand nombre des prières et cantiques qui attestent ce dogme, et condamner à l'anathème de l'hérésie les saints Pères qui les ont introduits et consacrés. 6. Ne plus donner au peuple des indulgences, ou des actes de pardon (Συγχωροχάρτια) pour les péchés, le soulagement, le repos, et la délivrance des âmes retenues dans le Purgatoire. 7. Enfin avouer qu'on commettait jusqu'à présent un horrible sacrilège, en exigeant du pauvre peuple le prix d'une grâce, à l'existence de la quelle ce Clergé ne croyait point lui même.

Mais, qu'oppose le Clergé de Constantinople à tous ces raisonnements, si on l'interroge? il répond, *qu'il n'existe pas de Purgatoire!* et si on lui dit plus positivement, mais pourquoi, puisque (votre Eglise l'atteste) vous pratiquez presque plus que les Occidentaux tout ce qui est relatif au Purgatoire, tout ce qui constate évidemment la croyance à son existence, pourquoi ne l'avouez vous pas comme eux, et persistez vous à dire, qu'il n'y a pas de Purgatoire? alors le Clergé de Constantinople expliquera en conclusion le vrai motif qui le porte à cette négation en disant « *que justement c'est pour cette raison que nous disons qu'il n'existe pas de Purgatoire, puisque les Occidentaux disent, qu'il existe!* »

Et le pauvre peuple Chrétien du rit Oriental? *ce peuple innocent!* ce peuple si perfidement égaré, si indignement abruti par ses propres Pasteurs, qui pourtant devraient être ses guides et sa lumière! Ce peuple pétri de raison et de bon sens, et dont on se moque impunément, lorsqu'on abuse ainsi de sa confiance et de sa foi! le peuple Oriental, en un mot! que dit-il? que pense-t-il? comment supporte-il toutes ces absurdités? Ah! que voulez vous que fasse un peuple sans liberté de conscience! un peuple dont tous les intérêts sociaux sont livrés à l'arbitraire de son redoutable clergé! que voulez vous que ce peuple oppose à son clergé tenant d'une main le *phalange* (53), la prison,

(53) Φάλαγξ, instrument de torture Orientale: cet instrument est composé d'un gros morceau de bois, dans le quel on serre avec des cordes

l'exil, la diffamation, les galères, les amendes pécuniaires, en un mot toutes les armes de destruction morale et physique, que son pouvoir temporel lui procura, et de l'autre, les préceptes de l'Antechrist couverts du voile sacré de la religion? à un clergé qui, pareil au plus effroyable Ephialte, s'est insolemment établi sur la faible poitrine de ce peuple en agonie, l'étouffe et ne le laisse pas même respirer? Le peuple donc ne pouvant rien contre le despotisme de son chergé, reste étourdi, consterné, et anéanti. Ne pouvant faire accorder les exercices et les devoirs qu'on lui impose, avec ce qu'on lui prêche, il se dégoûte de ces raisonnements visiblement faux, contradictoires et absurdes, et se livre à un desespoir déchirant, effet naturel de sa conscience timorée par la crainte de négliger les pratiques que la religion de ses pères lui commande, et par les remontrances que sa raison lui présente! dans son juste desespoir il finit par ne plus vouloir croire à rien! il se fait Déiste ou Athée!!! (54).

les pieds du condamné; deux bourreaux tiennent les deux extrémités de l'instrument de manière que les pieds du patient sont en haut, et d'autres en frappent les plantes avec des fouets noués de nerfs de bœuf; les coups sont si déchirants, que très souvent le sang ruissèle, et les chairs restent attachées aux fouets. Le Clergé de Constantinople trouva très conforme à sa prétendue Orthodoxie l'introduction dans l'Eglise de cette exécration et barbare torture. Aussi tous les jours y a-t-il quelque exécution par le phalange dans la cour du Patriarcat. Les Evêques des Provinces ont aussi le phalange, et ils en usent à tout moment comme le Patriarcat. De plus, ces excellents Pasteurs ont introduit cette correction dans les Ecoles publiques des chrétiens du rite Orientale, qui malheureusement se trouvent sous leur paternelle administration, afin que l'instruction de cet infortuné peuple soit dirigée aussi charitablement que sa religion. Il n'est pas rare que les grands Protosynguelos (grands vicaires de Patriarcat) exécutent de leur propres mains cette brutale action: l'Ex-grand-Protosynguelos Dorothée se vantait d'avoir un jour administré de sa propre main 400 coups dans le phalange, et cela sans interruption. Le Gouvernement Ottoman défendit sévèrement depuis vingt ans l'usage du phalange à tous les Gouverneurs, Cours et Tribunaux Ottomans: mais le Clergé de Constantinople en conserve jusqu'aujourd'hui religieusement l'usage, comme une preuve éclatante de sa fameuse Orthodoxie!!!

(54) Ce sont ces raisonnements absurdes, divulgués et soutenus au nom de l'Eglise Orientale par son propre Clergé, qui firent faire d'immenses progrès au système du Déiste Caïry, tant parmi les chrétiens de la Grèce, que parmi ceux de Turquie!

CHAPITRE IX.

LA PRÉSENCE DES SAINTS DEVANT DIEU AUSSITÔT APRÈS LEUR MORT EST ÉGALEMENT RECONNUE PAR L'ÉGLISE D'ORIENT.

Quelques Théologiens Occidentaux considèrent comme une quatrième différence, pareille aux trois précédentes, celle sur la présence des saints devant Dieu avant le dernier jugement. Il est vrai qu'après la séparation de l'Eglise de Constantinople de celle de Rome, ceux qui voulaient consolider le schisme par la multiplication de ces différences ont eu la pensée de mettre en avant l'opinion, que les justes après leur mort restent dans un lieu de repos, sans qu'il leur soit permis de voir la face de Dieu avant le dernier jugement. Mais il est incontestable que l'Eglise Orientale n'a jamais toléré cette opinion, comme on peut s'en convaincre par la définition même que les Pères les plus distingués de cette Eglise donnent de l'état des justes aussitôt après leur mort: st-Jean Chrysostôme en parlant des justes dit « *les justes, soit ici soit au ciel, sont toujours avec le Roi du monde: surtout au ciel ils sont encore plus près de lui: non par l'intervention, ni par la foi, mais face en face* (1). »

St-Grégoire le Théologien dit aussi dans l'oraison funèbre à sa propre sœur Gorgonie « *Je sais bien que ton état actuel est à présent meilleur et plus honorable qu'il ne paraît: c'est le chant de ceux qui sont en fête, le chœur des anges, l'ordre céleste, la contemplation de la gloire, et de plus l'éclat de la très haute Trinité, contemplation plus pure et plus parfaite. Là, elle n'échappe plus à notre intelligence esclave et distraite par les sens: mais elle se fait voir et posséder complètement par l'intelligence entière, et jette ses rayons sur nos âmes avec toute la lumière de la divinité. Tu y jouis de tout ce dont tu avais l'émanation sur la terre, à cause de ton vrai penchant à ces grâces* (2). »

(1) „ Οἱ δὲ δίκαιοι ἂν τε ἐνταῦθα, ἂν τε ἐκεῖ, μετὰ τοῦ βασιλέως „ εἰσὶ καὶ κεῖ μᾶλλον καὶ ἐγγύτερον οὐ διὰ εἰσόδου, οὐ διὰ πίστεως, ἀλλὰ „ πρόσωπον πρὸς πρόσωπον. „ (Saint Jean Chrysostôme. Troisième homilie sur la lettre aux Philippiciens.)

(2) „ Κρείσσω μὲν οὖν, εὖ οἶδα, καὶ μακρῶ τιμιώτερα τὰ παρόντα σοι „ νῦν, ἢ κατὰ τὰ ὀρώμενα ἤχος ἑορταζόντων, ἀγγέλων χορεία, τάξις οὐ-

Saint Grégoire le Thaumaturge dans sa première homilie sur l'annonciation dit également « *aujourd'hui Adam se rétablit et ayant monté au Ciel, il danse avec les anges* (3). »

De plus Théodore, Patriarche de Jérusalem, avait présenté au septième Concile général une opinion sur les reliques des saints et leurs âmes, et cette opinion fut approuvée par tout le Concile: il y dit en propres termes: « *leurs âmes se trouvent entre les mains de Dieu, comme dit l'Ecriture: et puisque Dieu est la vie et la lumière, et que les saints qui sont entre ses mains se trouvent dans la vie et dans la lumière, par conséquent ils sont devant Dieu, puisque leur mort est honorable aux yeux du Seigneur* (4). »

D'ailleurs il est impossible que les Pères de l'Eglise Orientale eussent jamais approuvé l'opinion, que les âmes des justes reposent dans un endroit, en attendant le jour du dernier jugement, pour obtenir la récompense qui leur est due. Ce serait tolérer une opinion, tout à fait en opposition aux principes de la justice divine: la sainte Ecriture nous dit de cette justice « *qu'elle ne laissera pas dormir près de Dieu le salaire de celui qui travaille pour lui, pas même jusqu'au lendemain* (5). »

La croyance de l'Eglise Orientale à tous les miracles, opérés pas l'intervention des saints près de Dieu, constate nécessairement leur présence devant lui.

„ ρανία, δόξης θεωρία, τῆς τε ἄλλης καὶ τῆς ἀνωτάτης Τριάδος ἑλλαμψις,
 „ καθαρωτέρα τε καὶ τελειωτέρα, μηκέτι ὑποφευγούσης τὸν δέσμιον νοῦν καὶ
 „ διαχεόμενον ταῖς αἰσθήσεσιν, ἀλλ' ὅλως ὅλῳ νοῦ θεωρουμένης τε καὶ κρα-
 „ τουμένης καὶ προσαστραπτούσης ταῖς ἡμετέραις ψυχαῖς ὅλῳ τῷ φωτὶ
 „ τῆς Θεότητος· πάντων ἀπολαύεις ὧν ἔτι ὑπὲρ γῆς εἶχες τὰς ἀπορροίας,
 „ διὰ τὸ γνήσιον τῆς πρὸς αὐτὰ νεύσεως. „ (St. Grégoire le Théologien
 dans l'oraison funèbre à sa propre sœur Gorgonie.)

(3) „ Σήμερον ὁ Ἀδὰμ ἀνακεκαίνισται, καὶ χορεύει μετ' ἀγγέλων εἰς
 „ Οὐρανὸν ἀνιπτάμενος. „ (St. Grégoire le Thaumaturge. Première homilie
 sur l'annonciation.)

(4) „ Ἀλλὰ καὶ αἱ ψυχαὶ αὐτῶν ἐν χειρὶ Θεοῦ πεφῆνασιν, ὡς γέγρα-
 „ πται. Ζωὴ γὰρ ὧν ὁ Θεὸς καὶ φῶς, καὶ οἱ ἐν χειρὶ Θεοῦ ὄντες ἅγιοι ἐν
 „ ζωῇ καὶ φωτὶ ὑπάρχουσιν· καὶ διὰ τοῦτο τίμιος ἐναντίον Κυρίου ὁ θά-
 „ νατος τῶν Ὁσίων αὐτοῦ, οὗτοι ζῶντες ἐν παρρησίᾳ τῷ Θεῷ παρεστήκασιν. „
 (Acte Synodal du Septième Concile Général. Act. III pag. 449.)

(5) „ Οὐ κοιμηθήσεται ὁ μισθὸς τοῦ μισθωτοῦ Σου παρὰ σοὶ ἕως
 „ πρῶτ'. „ (Levitique Chap. XIX.)

Enfin les prières recitées et les cantiques chantés chaque jour dans l'Eglise Orientale expriment la même croyance. Dans toutes ces prières et dans tous ces cantiques il est dit que les saints voient la face de Dieu, ou on les prie d'intervenir près de lui pour la remission des péchés des morts, pour le salut des vivants, soit pour obtenir différentes grâces, protections, secours etc. voilà quelques fragments de ces prières et cantiques :

« Ainsi, ayant terminé cette vie dans l'espoir d'une vie éternelle, j'arrive au repos perpétuel, où se fait entendre le chant continuel de ceux qui sont en fête, et l'indéfinissable plaisir de ceux qui regardent la beauté inexprimable de votre face (6). »

« Maintenant ce n'est plus énigmatiquement ni comme dans un miroir que Jésus-Christ vous apparaît : mais il se fait voir à vous face à face, et vous découvre complètement la connaissance de la Divinité (7). »

« Pour cela, ô martyres, vous fûtes admises avec les cinq vierges dans la chambre nuptiale au ciel, et vous restez incessamment devant le Roi des Rois avec les anges (8). »

« O Arsénius, inspiré de Dieu, après avoir vécu dans la chair comme les anges, vous avez aussi obtenu l'honneur qui leur est dû. Car vous assistez avec les anges au trône du Seigneur, et vous priez Dieu pour la remission des péchés de tous (9). »

(6) „ Καὶ οὕτω τοῦ τῆδε τοῦ βίου ἀπάρας ἐπ' ἐλπίδι ζωῆς αἰωνίου, „ εἰς τὴν αἰδίον καταντήσω ἀνάπαυσιν, ἐνθα ὁ τῶν ἐορταζόντων ἦχος ὁ „ ἀκατάπαυστος, καὶ ἡ ἀπέραντος ἡδονὴ τῶν καλορούντων τοῦ Σοῦ προσώ- „ που τὸ κάλλος τὸ ἄρρητον „ (prière avant la Sainte Communion. Grand Bréviaire pag. 453.)

(7) „ Νῦν οὐδαμῶς ἐν αἰνίγματι, οὐδ' ὥς ἐν ἐσόπτρῳ Χριστός σοι ὁπτα- „ νεται· πρὸς πρόσωπον δὲ μᾶλλον ὁρᾶται πρόσωπον, τελείως σοι τὴν γνῶ- „ σιν ἀποκαλύπτων τῆς Θεότητος „ (cantique adressé à St. Pierre le jour de sa fête.)

(8) „ Ὅθεν εἰσχωκίσθητε σὺν ταῖς πέντε παρθένοις, εἰς τὸν ἐπουρά- „ νιον ἀδλοφόροι νυμφῶνα, καὶ σὺν ἀγγέλοις τῷ παμβασιλεῖ ἐν εὐφροσύνῃ „ ἀπαύστως παρίστασθε „ (cantique adressé aux saintes-Martyres Ménodore, Métrodore et Nymphodore, le jour de leur fête le 10 Septembre.)

(9) „ Τὴν τῶν Ἀγγέλων ἐν σώματι πολιτείαν ἐπιδειξάμενος, Ἀρσένιε „ Θεοφόρε, τούτων καὶ τῆς τιμῆς κατηξίωσαι, τῷ τοῦ Δεσπότης θρόνῳ σὺν „ αὐτοῖς παριστάμενος, καὶ πᾶσι πρεσβεύων θείαν ἄφεσιν. „ (Cantique adressé à St. Arsénius le jour de sa fête.)

« Pour cela, vous chantez la mélodie sublime et très-sainte avec les chœurs des anges et des martyrs (10). »

« Enflammé, ô Callinique, par l'amour de Jésus-Christ, vous avez méprisé courageusement le feu pour lui, et maintenant que vous assistez devant lui, ne cessez pas de prier pour nous tous (11). »

« Mais comme une intelligence assistante devant la première intelligence, guidez vers lui, ô saint Père, la nôtre (12). »

« O Jésus-Christ, les vaillants martyrs qui habitent les demeures célestes vous supplient incessamment d'accorder les bienfaits éternels aux fidèles que vous avez rappelé de la terre (13). »

« O saint Jean, Prophète, Precurseur et baptiste de notre Seigneur Jésus-Christ, priez pour nous pécheurs (14). »

« O saints illustres Apôtres, Prophètes et Martyrs, et tous les saints priez pour nous pécheurs (15). »

« O saints Pères inspirés de Dieu, Pasteurs et Docteurs de l'Eglise, priez pour nous pécheurs (16). »

Presque toutes les pages du bréviaire, toutes les pages des recueils des cantiques de toute l'année, contiennent des prières

(10) „ Οθεν σὺν ἁσωμάτων καὶ μαρτύρων χορείαις, ᾄδεις τῇ τρισα-
„ γίῳ καὶ φρικτῇ μελωδίᾳ „ (cantique adressé à Saint Christophe le jour
de sa fête.)

(11) „ Χριστοῦ γὰρ σφοδρῶς τῷ πόθῳ πυρακτούμενος, τοῦ πυρὸς,
„ Καλλίνικε, δι' αὐτοῦ ἀνδρείως κατετόλμησας, ᾧ καὶ νῦν παριστάμενος μὴ
„ παύσῃ πρεσβεύων ὑπὲρ πάντων ἡμῶν „ (cantique adressé à St. Callinique
le jour de sa fête.)

(12) „ Ἀλλ' ὡς νοῦς νοῖ τῷ πρώτῳ παριστάμενος, πρὸς αὐτὸν τὸν νοῦν
„ ἡμῶν, πάτερ, ὁδήγησον „ (cantique adressé à St. Grégoire de Thessalo-
nique le jour de sa fête, célébrée le second dimanche du carême.)

(13) „ Ἐν Οὐρανίοις θαλάμοις διηνεκῶς οἱ γενναῖοι μάρτυρες δυσω-
„ ποῦσί Σε Χριστέ· οὓς ἐκ γῆς μετέστησας πιστοὺς αἰωνίων ἀγαθῶν τυ-
„ χεῖν ἀξίωσον „ (cantique chanté dans les enterrements et les mnémosynes.)

(14) „ Ἄγιε Ἰωάννη Προφῆτα καὶ Πρόδρομε καὶ βαπτιστὰ τοῦ Κυρίου
„ ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, πρέσβευε ὑπὲρ ἡμῶν τῶν ἁμαρτωλῶν „ (hymne
chanté au grand Apodépne, Ἀπόδειπνον.)

(15) „ Ἄγιοι, ἑνδοξοὶ Ἀπόστολοι, Προφῆται καὶ Μάρτυρες καὶ πάν-
„ τες ἅγιοι, πρεσβεύσατε ὑπὲρ ἡμῶν τῶν ἁμαρτωλῶν „ (idem.)

(16) „ Ὅσιοι Θεοφόροι Πατέρες ἡμῶν, Ποιμένες καὶ Διδάσκαλοι τῆς
„ Οἰκουμένης, πρεσβεύσατε ὑπὲρ ἡμῶν τῶν ἁμαρτωλῶν „ (idem.)

aux saints, afin qu'ils interviennent pour nous, ou pour les morts, près du Seigneur; et la plupart de ces prières et de ces cantiques finissent par cette phrase « *jouissant de la présence du Seigneur, intervenez continuellement pour nos âmes* (17) » ou par celle-ci « *c'est pour quoi votre âme se réjouit avec les anges* (18) » ou autres pareilles.

En conclusion de tout ce que nous venons d'exposer, la croyance de ce dogme est restée dans l'Eglise Orientale absolument telle que tous les Pères de cette Eglise l'ont toujours établie et que celle de Rome la professe jusqu'aujourd'hui. D'ailleurs il est tellement vrai que tout le monde en est convaincu, que le Clergé de Constantinople n'en parle jamais. Ceux qui en Orient se sont tant soit peu occupés des questions religieuses avec les chrétiens de ce pays ont eu sans doute l'occasion d'observer par eux mêmes, qu'il y a fort peu d'Orientaux, même parmi le Clergé, qui connaissent qu'on avait autre fois révoqué en doute en Orient la présence des âmes des saints devant Dieu aussitôt après leur mort et avant le jour du dernier jugement.

CHAPITRE X.

DIFFÉRENCES AU SUJET DE L'ADMINISTRATION DE QUELQUES SACREMENTS ET AU SUJET DE QUELQUES USAGES, APPELÉES ÉGALEMENT SANS RAISON DISSIDENCES RELIGIEUSES ENTRE LES DEUX ÉGLISES.

Outre les principales différences entre les deux Eglises, différences dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, et qu'on qualifie de *dissidences dogmatiques*, il en existe encore d'autres secondaires. Ce sont celles qu'on considère comme moins graves, mais qu'on regarde toujours comme dissidences en matière de la Foi, pendant qu'elles ne sont dans le fond que de purs sophismes, ou de simples usages des rites.

L'esprit de discorde et de malveillance est naturellement porté à conserver et à multiplier à l'infini ces différences: à l'heure où nous écrivons les principales d'entr'elles sont les suivantes.

(17) „ Παρρησίαν ἔχοντες πρὸς Κύριον ἐκτενῶς πρεσβεύετε ὑπὲρ τῶν „ ψυχῶν ἡμῶν. „

(18) „ Διὸ καὶ μετὰ Ἀγγέλων συναλλάσσεται τὸ πνεῦμα Σου. „

1. Les Azymes.

Cette contestation sur la quelle, comme nous l'avons vu dans le VIII chapitre, le malheureux Cérulaire appuya le schisme définitif de l'Eglise de Constantinople, consistait à savoir, si le pain que notre Seigneur Jésus-Christ prit sur la table, lorsqu'il fit la cène avec ses disciples, qu'il rompit, qu'il bénit et leur donna en disant « *prenez, mangez: ceci est mon corps* (1) » si ce pain était du pain *azyme*, c'est à dire pétri sans levain, comme celui que les juifs employent lorsqu'ils mangent la Pâque, ou si c'était du pain *inzyme*, c'est à dire pétri avec du levain, comme l'est le pain ordinaire.

Les Occidentaux disent que Jésus-Christ ayant fait la cène avec ses disciples pour manger la Pâque, devait avoir employé du pain *azyme*, selon l'habitude des juifs, qui ne célèbrent la Pâque qu'avec ce pain.

Les Orientaux disent au contraire, que pulsque l'époque de la Pâque n'était pas encore arrivée, lorsque notre Seigneur fit la cène avec ses disciples, le pain qu'on lui avait servi sur la table ne pouvait être que du pain ordinaire, c'est à dire pétri avec du levain, ou *inzyme* (2).

Ces deux sentiments sont plus ou moins probables, mais difficiles à constater maintenant. Cependant, quand même il y

(1) Mathieu chap. XXVI, 27 et 28.

(2) Cependant la Légende Grecque du jeudi Saint dit bien clairement le contraire: voilà ses propres paroles „ Ἐπειδὴ γὰρ τὸ Ἑβραϊκὸν Πάσχα „ κατὰ τὴν παρασκευὴν ἔμελλε θύεσθαι, ἣν δὲ ἄρα προσῆκον τῷ τύπῳ ἔπα- „ κολουθῆσαι καὶ τὴν ἀλήθειαν, ἐν αὐτῷ δηλαδὴ καὶ τὸ καθ' ὑμᾶς Πάσχα „ τιθῆναι Χριστόν, προλαβὼν ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστός, ὡς οἱ θεῖοι „ Πατέρες φάσκουσιν, ἐνεργεῖ αὐτὸ μετὰ τῶν μαθητῶν τῇ ἐσπέρᾳ τῆς πέμ- „ πτης· αὕτη γὰρ ἡ ἐσπέρα καὶ ἡ παρασκευὴ ὅλη μία ἡμέρα παρ' Ἑβραίοις „ λογίζεται· οὕτω γὰρ ἐκεῖνοι μετροῦσι τὸ νυχθήμερον λέγοντες· „ c'est à dire: „ *Puisque la Pâque Hébraïque devait se sacrifier le vendredi, et que* „ *la vérité devait venir après le type: c'est à dire, que Jésus-Christ* „ *soit sacrifié pendant la Pâque, notre Seigneur, comme disent les Pères* „ *de l'Eglise, l'a fait avec ses disciples le jeudi soir: car ce soir du* „ *jeudi et tout le vendredi est considéré par les Hébreux comme un* „ *seul et même jour: puisque c'est ainsi qu'ils comptent le soir et le* „ *jour suivant* » (par St. Cosmas l'hymnographe. Triodion pag. 366.)

aurait moyen de prouver l'un ou l'autre, aucun d'eux n'ajouterait, ni n'ôterait rien au mystère de la transubstantiation, au quel tout les deux sont également étrangers. Aussi l'Écriture sainte ne jugea pas nécessaire de nous dire clairement, si le pain que notre Seigneur prit, bénit et donna à ses disciples était du pain azyme ou inzyne. Les Pères de l'Eglise ne pensèrent non plus jamais à l'examiner.

D'ailleurs l'absurdité de cette contestation est bien évidente, pour la raison que le mystère de la cène ne consiste point dans la manière dont le pain fut pétri, mais bien en ce que le pain se change en corps du Seigneur. Par conséquent, disputer et vouloir constater que le pain était pétri avec ou sans levain, ce serait comme si on voulait disputer et constater que le pain que notre Seigneur prit, bénit et donna à ses disciples était fait de froment venant de l'Égypte, de l'Asie, ou de la mer Noire. Ce serait mettre aussi en question, si le vin que notre Seigneur offrit à ses disciples en leur disant « *buvez en tous : c'est mon sang* » était du vin rouge, ou blanc, quelle espèce de vin était-il et de quel pays il provenait !

2. *Le Baptême.*

Les Orientaux prétendent qu'on ne peut baptiser que par une triple immersion : c'est à dire, en plongeant trois fois dans l'eau celui qu'on baptise jusqu'à ce qu'il en soit entièrement couvert, et en le retirant chaque fois. Les Occidentaux reconnaissent cette manière de baptiser, mais ils admettent également l'usage du baptême par aspersion, c'est à dire, en jetant de l'eau sur celui qu'on baptise, ce que le Clergé de Constantinople ne considère point comme un véritable baptême.

Trois espèces d'arguments pourraient éclaircir cette contestation : 1. Ceux tirés de l'Évangile, des actes des Apôtres et de la tradition primitive sur le baptême ; 2. Ceux tirés des circonstances où on doit administrer le baptême ; et 3. ceux tirés de la signification des cérémonies de ce sacrement.

Les Évangélistes, en nous disant que Jésus-Christ est venu se faire baptiser par saint-Jean, ne nous disent point s'il a été plongé par lui dans l'eau trois fois, et retiré trois fois, ou s'il en fut seulement aspergé. Cependant toutes les images anciennes et modernes, Orientales et Occidentales, qui représentent le ba-

ptême de Jésus-Christ, nous le montrent debout dans l'eau et saint Jean lui versant de l'eau avec la main par dessus la tête. Si donc tant les Orientaux que les Occidentaux voulaient se tenir strictement à l'imitation matérielle du baptême de notre Seigneur Jésus-Christ, ils devraient agir de même : c'est à dire, se faire baptiser comme notre Seigneur le fut par st-Jean : ce qui n'est point certes la manière usitée ni chez les uns ni chez les autres. Mais les Pères de l'Eglise n'ont pas trouvé que ce manque de conformité entraînât la moindre inefficacité de la grâce du baptême.

Nous voyons dans les actes des Apôtres, que st-Philippe ayant rencontré Candace, eunuque noir, dans le desert, le baptisa avec la première eau qu'ils rencontrèrent (1). Egalemeut lorsque saint Pierre baptisa le centenier Corneille avec plusieurs autres (2); et lorsque saint Paul baptisa à Philippes son propre geôlier (3), Crispe le chef de la synagogue (4) à Corinthe, douze disciples de saint Jean Baptiste à Ephèse (5), l'Ecriture dit tout simplement qu'on les baptisa. Mais il paraît qu'elle jugea inutile de nous spécifier, si saint Philippe, st-Pierre, st-Paul et les autres Apôtres administrèrent le baptême à ces néophytes, en les plongeant trois fois dans l'eau à la manière suivie aujourd'hui par les Orientaux, ou, en les aspergeant seulement avec de l'eau à la manière pratiquée par les Occidentaux. Les Apôtres gardent le même silence sur ces minutieux détails dans toutes les occasions, où ils nous racontent qu'ils baptisèrent des milliers de personnes à la fois. Enfin notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il ordonna à ses disciples de parcourir le monde et de convertir toutes les nations, il ne leur prescrivit aucune manière spéciale dans l'administration matérielle du baptême. Il leur commanda seulement « *d'instruire les peuples et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* (6). »

Il y a pourtant une observation très-remarquable à faire sur l'origine des trois immersions confirmées pour la première fois

(1) Chap. VIII. 36, 37 et 38.

(2) Chap. X. 47 et 48.

(3) Chap. XVI. 33.

(4) Chap. XVIII. 8.

(5) Chap. XIX. 5.

(6) Mathieu Chap. XXVIII. 19 et 20.

dans l'Eglise Orientale par le Concile de Troulle. Cet usage se pratiquait déjà long-temps auparavant par les chrétiens , qui avaient spontanément introduit les trois immersions , ou aspersions dans l'administration du baptême , en honneur de la sainte Trinité. L'Eglise tolérait ce pieux usage sans l'imposer , ni condamner non plus la simple immersion ou aspersion. Mais vers la fin du VII siècle , les Eunomiens , qui confondaient le Père , le Fils et le saint-Esprit en une seule personne , évitaient soigneusement les trois immersions , et ne baptisaient qu'en une seule , afin de professer leur fausse doctrine au moment même du baptême. C'est alors que le Concile de Troulle ordonna par son 95 canon , de rebaptiser tous ceux qui avaient été baptisés par une seule immersion , les considérant comme hérétiques pour avoir été baptisés ainsi , non par coutume de rite , ou simple habitude , mais par principe d'un faux dogme. C'est à dire , ce Concile ne prescrivit point les trois immersions comme moyen nécessaire à l'efficacité du baptême , mais il les confirma pour combattre par cette triple répétition l'hérésie des Eunomiens.

On voit donc par ce fait historique , que les mêmes mesures les plus sages , employées par l'Eglise en différentes circonstances , ont également servi aux malveillants comme prétextes des dissensions. Car , quelle frappante similitude entre les motifs et les effets de l'addition du mot *filioque* au symbole , et la confirmation des trois immersions dans l'administration du baptême ! le Concile d'Espagne , pour combattre et empêcher l'hérésie des Ariens , qui appuyaient leur faux dogme de l'inégalité du Fils avec le Père sur l'expression du symbole , *qui procède du Père* , y ajouta comme explication du dogme le mot *filioque*. Le concile de Troulle également pour combattre et empêcher la propagation de l'hérésie des Eunomiens , qui voulaient professer leur doctrine d'une seule personne en Dieu , lorsqu'ils baptisaient par une seule immersion , confirma comme une pratique pieuse les trois immersions. Dans les deux circonstances l'Eglise , comme une tendre Mère , voulut par ses explications de la lettre du symbole , ou par des modifications dans quelques formes extérieures , prémunir ses enfants contre l'erreur : et dans les deux circonstances , l'économie sage de l'Eglise a été mal interprétée ! Enfin ces deux sages mesures , prises par ménagement , servirent à ses ennemis pour la déchirer , et sont à la fin devenues deux des principales raisons de la durée du schisme.

Revenons maintenant à la différence des deux manières d'administrer le baptême. Personne sans doute ne peut dire que l'administration du baptême par trois immersions ne soit très-orthodoxe. Cependant il se présente très souvent des difficultés provenant du temps, des maladies, des lieux, ou de toute autre circonstance, et qui n'ont aucun rapport avec le mystère, si non avec les formes extérieures de son administration, mais qui rendent difficile l'exécution de cette pratique. Car il est naturellement bien facile qu'un prêtre prenne un enfant de quelques jours, ou de quelques mois, l'enfonce et le retire trois fois du baptistère. Mais s'il s'agissait d'un homme de vingt ou trente ans, ce ministère lui deviendrait difficile et par fois impossible. Pour les enfants même en bas âge cette manière d'administrer le baptême par la triple immersion peut avoir très souvent des suites funestes, et quelques fois même mortelles, à cause de la frayeur, du refroidissement, et de différentes autres maladies, que l'immersion subite dans l'eau peut leur occasionner. D'ailleurs il est bien notoire que lorsque les Apôtres baptisaient des milliers de prosélytes à la fois, des villes même entières, ce n'est pas par la triple immersion qu'il leur aurait été possible de faire le baptême. Dans les temps même postérieurs, les Russes, les Bulgares et plusieurs autres peuples ne furent-ils pas baptisés par milliers, les uns par aspersion, et les autres en entrant dans la rivière jusqu'à mi-jambe ?

Par conséquent comme ce sont ces difficultés naturelles et autres semblables inconvénients qui firent modifier chez certains peuples, de telle ou telle manière, les formes extérieures de l'administration du baptême, ces modifications ne peuvent être considérées comme des innovations dogmatiques, tant que le sacrement du baptême est administré d'après la prescription de notre Seigneur Jésus-Christ, l'enseignement des Apôtres, et les institutions de l'Eglise primitive. C'est à dire, tant que le baptême est administré par l'Eglise catholique, avec de l'eau et au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dans le cours de Théologie Dogmatique, que le Clergé de Constantinople approuva et qu'il suit (7), il est avoué que le

(7) Théologie Dogmatique par Moscopoulos Docteur en Théologie et philosophie, imprimée à Cephallenie en 1851 et dédiée à l'Eglise de Constantinople.

baptême par aspersion est un véritable baptême, et qu'on peut l'employer en cas de besoin : « *la matière secondaire du baptême, y est-il dit, est de se baigner : ce qui se fait par trois immersions, excepté dans les circonstances qui ne le permettent pas : en pareil cas le baptême peut se faire également par aspersion* » (8). » De cette définition de l'administration du baptême, il suit que ceux qui ont été baptisés par aspersion lorsque les circonstances le voulaient, sont bien baptisés, d'après l'enseignement même du Clergé Oriental, et n'ont pas besoin d'être rebaptisés. Si donc le clergé de Constantinople est forcé de reconnaître comme bien baptisés ceux-ci, pourquoi ne reconnaîtrait-il pas le baptême donné par aspersion, selon le rite en usage ? ou comment ce Clergé pourrait-il distinguer parmi ceux qui furent baptisés par aspersion, qui sont ceux qui l'ont été par la nécessité des circonstances qu'il admet, et qui sont ceux qui l'ont été par la nécessité de l'usage du rite, la quelle il n'admet pas ? Cette contradiction du Clergé est assez évidente, pour n'avoir pas besoin de plus amples éclaircissements.

Les peuples même payens de l'antiquité qui employaient les ablutions comme symbole de la purification de l'âme, donnaient la même valeur que l'Eglise chrétienne, à la manière de la pratique extérieure de leurs ablutions. Car tous ces peuples, quoique d'accord sur le principe de cette pratique religieuse, n'attachaient pourtant aucune importance à la différence des formes extérieures, que l'usage avait introduites, ou que les circonstances modifiaient dans différents pays. Aussi les Indoux faisaient-ils leurs ablutions soit en entrant dans une rivière jusqu'au milieu du corps, soit en s'y plongeant tout entiers ; les anciens Grecs exerçaient cette pratique en se lavant les mains seulement, ou en se baignant le corps tout entier ; et les Arabes en humectant légèrement de l'eau toutes les articulations et les extrémités du corps, ou en lavant abondamment toutes ces parties.

Il y a encore une observation très-remarquable à faire sur ce sujet : c'est que les Russes, quoiqu'ils aient reçu la religion chrétienne de Constantinople, quoiqu'ils suivent le rite Orien-

(8) „ Προσεχὴς δὲ τοῦ βαπτίσματος ὕλη τὸ λούεσθαι, ὅπερ γίνεται „ διὰ τῶν τριῶν καταδύσεων, ἐξαιρουμένης τῆς ἀνάγκης ταύτης γὰρ παρού- „ σης, ἔξεστι καὶ διὰ ῥαντισμοῦ τὸ βάπτισμα γίνεσθαι „ (idem. Pag. 422.)

tal et qu'ils se baptisent d'après l'usage de ce rite, c'est à dire par trois immersions, ils reconnaissent pourtant le baptême par aspersion des Occidentaux, tandis que le Clergé de Constantinople ne le reconnaît pas, et ne condamne point les Russes pour leur tolérance. La raison de cette circonstance est fort naturelle: c'est que le Clergé Russe n'ayant pris aucune part dans les disputes entre le Clergé de Rome et celui de Constantinople, quoiqu'il soit resté ensuite uni avec les Orientaux, n'a pas eu des raisons d'antipathie et de rancune spéciale contre les Occidentaux. Cette tolérance des Russes relativement aux usages de l'Eglise Romaine, se fait observer également dans différentes autres pratiques religieuses, comme dans l'usage de la gèneuflection, qu'ils admettent pendant la messe, les jeûnes etc.

3. *La prêtrise chez les hommes mariés.*

Les Orientaux accordent la prêtrise aux hommes mariés une seule fois, et les autorisent à continuer à vivre avec leurs femmes légitimes, sans toute fois pouvoir dans aucune circonstance se marier après leur ordination. La discipline de l'Eglise Romaine défend que le prêtre soit marié. Les Orientaux appuient leur raisonnement sur ce que dans l'Eglise primitive le mariage n'était pas un obstacle à l'exercice du sacerdoce. Les Occidentaux au contraire se fondent sur ce que le célibat donne au prêtre une entière liberté, qui lui permet de se vouer exclusivement aux choses spirituelles.

4. *La Barbe.*

Les prêtres Occidentaux rasent ordinairement la barbe: mais les Orientaux prétendent qu'un prêtre ne peut jamais se raser. Les premiers soutiennent que raser ou laisser croître la barbe, est une habitude qui n'a rien à faire avec le sacerdoce. Mais les seconds considèrent l'usage de se raser comme une prévarication grave contre la défense de l'écriture « *et le fer ne touchera pas à sa tête* (9). »

(9) „ Καὶ σίδηρος οὐκ ἀναβήσεται ἐπὶ τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ. „

5. *L'abstinence du Samedi ou du Mercredi.*

Les Orientaux gardent l'abstinence tous les mercredis et les vendredis ; les Occidentaux tous les vendredis et les samedis. Ceux-ci observent aussi, mais moins strictement, même les mercredis. Mais les Orientaux disent, qu'on ne doit faire abstinence qu'un seul samedi : celui de la semaine sainte.

6. *La Genuflexion.*

Cet usage est observé chez les Occidentaux dans les prières solennelles ou particulières. Les Orientaux croient au contraire que c'est un péché, à cause que c'est un usage du rite Occidental. Cependant les Russes, qui sont considérés par les Orientaux comme très-Ortodoxes, ont l'usage de la genuflexion, et le Clergé de Constantinople tout en inspirant de l'horreur aux Chrétiens sous sa juridiction contre la genuflexion, ne condamne point les Russes qui la pratiquent. Ce qui est à remarquer, c'est que ce même Clergé de Constantinople pratique et impose au peuple une fois par an la genuflexion, pour la lecture des longues prières aux vêpres de la Pentecôte, et pendant la confession.

7. *La Ste-Communion chez les enfants.*

Les Orientaux administrent la Ste-Eucharistie aux nouveaux nés aussitôt après le baptême. Mais les Occidentaux attendent que les enfants arrivent à neuf ou dix ans pour se préparer par le catéchisme à ce grand mystère. Dans la première de ces deux pratiques il y a plus de dévotion ; dans la seconde plus de bon sens.

En peu de mots la manie de multiplier à l'infini les différences apparentes entre les deux Eglises est telle, que le Clergé de Constantinople défend au peuple de respecter les saintes images sculptées et les considère comme des idoles, à cause que les Occidentaux les révèrent indifféremment comme celles qui sont peintes. Ce qui est pitoyable dans cette dispute, c'est que le Clergé de Constantinople, pour soutenir sa prétention ridicule,

allégué comme raison le commandement que Moïse donna aux juifs « *tu n'adoreras aucune ressemblance sur la terre* » sans observer que cet argument est justement la principale base des Iconoclastes, que l'Eglise Orientale désapprouve et condamne ! Car l'image peinte n'est-elle pas aussi une ressemblance ?

La différence fut introduite jusqu'à la formation du signe de la Croix. Car les Orientaux le font de droite à gauche, pendant que les Occidentaux le font de gauche à droite.

Les lettres même de l'Alphabet des langues Grecque et Latine ne purent éviter d'être compromises dans ces disputes. Dans quelques îles de l'Archipel comme aussi à Constantinople, à Smyrne et autres pays de l'Orient, se trouvent domiciliés depuis plusieurs siècles quelques milliers de Chrétiens du rite Occidental. Ils crurent devoir abandonner l'usage de la langue Grecque pour différer de leurs frères et compatriotes les chrétiens du rite Oriental. Mais comme ils ne connaissaient pas d'autre langue que la Grecque, ils en abandonnèrent du moins l'écriture, en introduisant dans leurs livres de prières et dans leur correspondance les caractères de la langue Latine, avec les quels ils écrivent encore aujourd'hui la langue Grecque, en appelant ce monstrueux jargon « *langue Chiote.* »

Il fallait aussi que, par suite des principes si scrupuleusement observés et prônés par l'hypocrisie, ou l'ignorance, comme principales bases du Christianisme, que la coiffure ordinaire des prêtres eût une forme particulière et qu'elle fût considérée comme faisant partie des articles de la Foi, et cela sous prétexte de règle ecclésiastique. Aussi tous le monde fut-il très-édifié de la mémorable question qui se souleva à Constantinople il y a une quinzaine d'années, sur la forme et la couleur du bonnet ordinaire de Monseigneur Maximus, Evêque des Melchites ! Question, qui occupa très sérieusement pendant quatre années consécutives les représentants des Puissances Chrétiennes près de la Sublime Porte ! Ce n'est qu'après une scrupuleuse élaboration qu'on est enfin parvenu à décider, aux grandes acclamations de l'Orthodoxie, que le bonnet ordinaire de Monseigneur Maximus devait avoir huit coins et ne pas être ni tout à fait noir, ni tout à fait cramoisi !!!

Les observations Astronomiques furent également condamnées à servir de prétexte à l'accroissement de ces divergences entre les deux Eglises. Car les Orientaux, et surtout les Grecs

et les Russes qui sont les plus civilisés parmi eux, tout en reconnaissant l'exactitude du nouveau calendrier, insistent pourtant jusqu'aujourd'hui à ne pas vouloir l'admettre, pour la seule raison que les Occidentaux l'ont employé les premiers.

La position des édifices des Eglises fournit aussi un prétexte de différence. Les Orientaux les font bâtir ayant le sanctuaire tourné du côté de l'Orient, pendant que les Occidentaux ne font aucune attention à cette position locale des Eglises.

Enfin nous avons vu de nos jours un triste exemple de cette manie de la multiplication des différences apparentes entre les deux Eglises, de la part de ceux qui fondèrent tous leurs intérêts matériels sur la consolidation de ce malheureux schisme. Cette circonstance est la circulaire sur l'usage de couvrir les morts pendant la cérémonie funèbre, que l'Ex-Patriarche Anthimus publia et fit lire dans toutes les Eglises de Constantinople au commencement de l'an 1849, circulaire absurde et insultante, et hautement désapprouvée par tous les Chrétiens de ce rite (10). Dans cette circulaire le Patriarche défendait à tout Ecclésiastique du rit Oriental d'assister au convoi funèbre de tout Chrétien, dont la figure ne serait pas découverte « *à cause, disait-il, que c'est contre les institutions et les canons de l'Eglise Orientale de couvrir la figure des morts; et puisque les Occidentaux la couvrent, les Orientaux pour en différer ne doivent point la couvrir !!!* » (11). »

La bienséance nous défend de faire aucun commentaire sur cette circulaire. Nous laissons au bon sens de tout lecteur de faire les réflexions pénibles qu'elle provoque. Nous nous bornons seulement à déplorer l'ignorance crasse et l'indolence coupable de ce Clergé, qui prétend diriger l'infortunée Eglise Orientale!

(10) Le public n'a pas sans doute oublié les scènes scandaleuses et grossièrement insultantes, qui se sont passées en 1848 à Constantinople, à cause de l'habitude inoffensive que les Chiotes, domiciliés dans cette capitale, avaient prise: c'est à dire de couvrir les morts pendant le convoi et la cérémonie funèbre. Qui peut oublier ce qui s'est passé à l'occasion de la mort de la mère de Mr. Thomas Rally et de celle de Mr. Emmanuel Scylitzy, deux personnes très considérées dans le pays et appartenant aux premières familles de l'île de Chios?

(11) Le Patriarche d'Alexandrie Hiérotheus ne voulut prendre en aucune considération cette circulaire et continua d'assister même personnellement aux convois funèbres couverts tout à fait.

Car, tandis que ce Clergé parle sans intelligence des canons de l'Eglise et des institutions Apostoliques, il ne se donne pas même la peine de lire le livre le plus commun de l'Eglise, ce que tout Evêque et tout prêtre doit avoir continuellement entre ses mains et savoir par cœur: c'est à dire l'*Euchologium*, ou livre des prières à l'usage des prêtres (Εὐχολόγιον)! Si ce haut Clergé du Synode Patriarcal s'était donné la peine de l'ouvrir seulement une fois dans sa vie, il aurait rencontré en gros caractères rouges, aux pages 420 et 435 de ce livre, les deux prescriptions suivantes de l'Eglise Orientale sur la toilette des morts « *Lorsque quelque moine meurt, après l'avoir habillé, on lui met le capuchon, s'il est des ordres majeurs; puis on lui met par dessus la tête le pan de l'habit, le faisant descendre jusqu'à la barbe, afin qu'on ne voit pas la figure du cadavre* (12). »

« *Lorsque quelque prêtre meurt, on le revet de ses habits ordinaires, on lui donne les ornements Sacerdotaux; et, ayant couvert son visage avec le grand voile, on met sur lui le Saint Evangile* (13). »

De ces deux témoignages authentiques on doit nécessairement conclure, ou que le Clergé de Constantinople est tellement ignorant et insouciant des principales obligations que son état lui impose, qu'il ne prend jamais entre ses mains même le livre de ses propres prières; ou qu'il méprise tellement le pauvre peuple Oriental, qu'il le traite comme une horde de Bedouins imbeciles, à qui il est permis de débiter toutes les sottises imaginables!!!

(12) „ Ἐπειδὴν τις τῶν Μοναχῶν πρὸς Κύριον ἐκδημήσῃ, μετὰ τὸ
 „ ἐνδύσασθαι περιβάλλει αὐτῷ τὸ κουκούλιον, εἰ μεγαλόσχημος ἐστὶ, πε-
 „ ριδεῖς τὴν περικεφαλαίαν ἄνωθεν τῆς κεφαλῆς, καὶ καταβιβάσας αὐτὴν
 „ μέχρι τοῦ πώγωνος, ὥστε μὴ ὁρᾶσθαι τὸ πρόσωπον τοῦ λειψάνου. „
 (Euchologe des prêtres de l'Eglise de Conct. pag. 420.)

(13) „ Ἐπειδὴν τις τῶν ἱερέων ἐκδημήσῃ πρὸς Κύριον, ἐνδύουσιν αὐ-
 „ τὸν τὰ ἐξ ἔθους ἱμάτια, καὶ τὴν ἱερατικὴν στολὴν ἅπασαν καὶ σκεπά-
 „ σαντες τὸ πρόσωπον αὐτοῦ μετὰ τοῦ ἀέρος, τιθέασιν τὸ ἅγιον Εὐαγγέλιον
 „ ἐπάνω αὐτοῦ „ (idem pag. 435.)

CHAPITRE XI.

RÉFUTATION DES ARGUMENTS DU CLERGÉ DE CONSTANTINOPLE CONTRE QUELQUES DOGMES DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE ET CONTRE CERTAINS USAGES DU RITE OCCIDENTAL.

On sait que les principales différences apparentes entre les deux Eglises portent sur la suprématie du Pape, la procession du saint-Esprit du Père et du Fils, l'existence du Purgatoire, le baptême par aspersion et l'usage des azymes.

Quoique les arguments, que le Clergé de Constantinople emploie pour combattre ces dogmes et usages de l'Eglise Catholique, soient tellement faux ou absurdes, qu'ils se réfutent d'eux-mêmes à l'aide du bon sens seulement; quoique l'analyse, que dans les chapitres précédents nous avons fait de ces dogmes et de ces pratiques religieuses, fasse tomber tout l'échafaudage des sophismes, des absurdités, des intrigues et des calomnies, que des passions ignobles et des intérêts purement personnels accumulèrent contre l'unité de l'Eglise et ses éternelles vérités, pour consolider ainsi par un schisme perpétuel un despotisme anti-chrétien et anti-social sur cet infortuné peuple Oriental; nous allons pourtant les refuter encore ici sommairement et un à un par des arguments tirés du propre enseignement de notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, des institutions des Apôtres et de l'Eglise primitive, des canons des Conciles, des écrits des saints Pères et Docteurs de l'Eglise Orientale, des exercices pratiqués jusqu'aujourd'hui par cette Eglise, ainsi que des règles du bon sens.

1. *Arguments contre la Suprématie du Pape.*

Nous avons démontré dans le cours de cet ouvrage, que le Clergé de Constantinople, dès les premiers jours de la translation du trône Impérial de Rome à Byzance, avait rêvé à la primauté Ecclésiastique. Toutes les intrigues qu'il remuait dans la cour, tous les canons sophistiques qu'il soustrayait de toute manière aux Conciles même les plus légaux, ne visaient qu'à ce but. Tous les décrets, que les Empereurs Byzantins donnaient sur l'Eglise, tâchaient d'aider et de faciliter cette usurpation sacrilège, que ceux-ci croyaient favorable à leurs inté-

rêts politiques. Mais malgré tous ces efforts jamais jusqu'à l'époque du schisme définitif de l'Eglise Orientale, ce Clergé n'osa pas se déclarer ouvertement, et révoquer en doute la suprématie du Pape sur toute l'Eglise. Photius accusa le Pape Nicolas d'innovation, sous prétexte d'avoir toléré l'addition du mot *Filioque* au symbole, que Photius et ses prédécesseurs toléraient aussi depuis environ 400 ans, et dont Photius lui-même ne faisait aucun cas jusqu'à la veille de cette accusation (1). Cérulaire calomnia l'Eglise de Rome comme hérétique, mais il n'osa se baser que sur des arguments usés et surtout sur l'absurde prétexte de l'usage des azymes, question, dont on n'avait jamais parlé jusqu'alors. Enfin la séparation définitive des deux Eglises fut achevée en 1054 et dura jusqu'à l'an 1439, mais la suprématie du Pape sur toute l'Eglise était tellement incontestable, que pendant long-temps le Clergé de Constantinople, quoi qu'il n'y obéît plus, et qu'il s'en fût ouvertement déclaré indépendant, n'osa pourtant pas alléguer d'arguments pour l'usurper. Plus tard, voyant l'impossibilité de s'en saisir, le Clergé de Constantinople tâcha de la détruire du moins, et s'occupa à prouver qu'elle n'était pas de droit divin. Mais après la chute de l'Empire Byzantin, favorisé par les circonstances politiques et par la crasse ignorance et la dégradation sociale des chrétiens d'Orient, ce même Clergé, se décida à changer de tactique, et à trancher positivement la question; il voulait en finir. Le pouvoir temporel que le Gouvernement Ottoman lui avait concédé à cette époque sur tous ses corréligionnaires le rendit tellement insolent, qu'aucune considération ne put plus retenir la fougue de son ambition. À défaut de quelque ancien canon synodal de la mauvaise interprétation du quel un Conciliabule aurait tiré tant bien que mal cette conclusion; à défaut d'un Empereur, qui par un décret ridiculement appelé légitime, lui aurait reconnu cette suprématie, le Clergé de Constantinople s'en empara de vive force, en vertu de l'arbitraire que les circonstances politiques de l'époque lui permettaient d'exercer. Il déclara donc nettement, et sans même aucune espèce de formalité, aux chrétiens placés sous sa juridiction et qu'il traitait comme ses ilotes, que le Patriarche de Constantinople, de second qu'il était dans la hié-

(1) Voyer ses propres lettres au Pape Nicolas 1er.

rarchie Ecclesiastique, passait *canoniquement* à la première place et se constituait chef suprême de toute l'Eglise. Croyant s'adresser toujours à de vils esclaves, forcés de se prosterner devant toutes les volontés de leurs despotes, de louer leurs plus mauvaises actions, et d'admirer leurs raisonnements les plus absurdes, le Clergé de Constantinople ne rougit pas même d'exposer ces sophismes impertinents, sur les quels il avait l'air d'appuyer ses actes les plus arbitraires, à la censure de l'opinion publique. Son aveuglement lui faisait supposer que l'opinion publique n'existait par tout qu'imaginaiement, et qu'elle n'existerait jamais nulle part, comme elle n'existait alors et jusqu'avant peu autour de lui!

Voilà pourquoi ce Clergé s'est entr'autres permis de souiller le recueil des canons de l'Eglise, ou *Pédalium* (Πηδάλιον) par des notes insolentes, grossièrement insultantes et visiblement déraisonnables.

Parmi ces notes se trouve aussi celle par la quelle le Clergé de Constantinople a l'air de prouver comment la suprématie du Pape sur toute l'Eglise passa de droit de l'Evêque de Rome à celui de Constantinople: voici cette note mot à mot. « *Le nom de Patriarche commença à se dire du temps de Théodose-le-Jeune, qui nomma l'Evêque de Rome premier Patriarche. Le nom de Patriarche distingue les Evêques, qui ont le premier honneur dans l'Eglise et la première dignité à cause de la suprématie de leurs trônes, mais cette dignité n'est pas personnelle, comme celle des Evêques: elle appartient à leurs sièges par succession. Les Patriarches étaient cinq: celui de Rome, celui de Constantinople, celui d'Alexandrie, celui d'Antioche et celui de Jérusalem: ils se sont appelés d'après l'acrostiche des noms de leurs sièges en langue Grecque « Οἰκουμένης Κεφαί » (têtes de l'Univers): puisque le K, signifie Constantinople, le A, Alexandrie, le P, Rome, le A, Antioche et le I, Jérusalem: mais à cause, que le premier Patriarche s'est révolté, celui de Constantinople resta le premier. Ensuite on ajouta un cinquième Patriarche, celui de la grande Moscovie: mais aussi ce Patriarche n'existe plus (2). »*

(2) „ Τὸ γὰρ ὄνομα Πατριάρχης πρῶτον ἤρξατο λέγεσθαι ἐν τοῖς „ χρόνοις Θεοδοσίου τοῦ Μικροῦ. Ο Θεοδοσίος οὗτος πρῶτον ὠνόμασε τὸν „ Ῥώμης Πατριάρχην . . . Σημαίνει κυρίως τοὺς Ἐπισκόπους ἔχοντας τὴν

Il serait superflu après tout ce que nous avons exposé dans le VIII chapitre du présent ouvrage sur la suprématie du Pape, de nous étendre ici davantage. Aussi ne ferons nous que quelques observations sur la fausse et ridicule opposition, que l'on fait sur ce point dogmatique. 1. Le Concile de Nicée, qui est le plus ancien Concile général de l'Eglise, atteste que l'Eglise de Rome a toujours eu la suprématie (3). Celui de Calcédoine confirme que la surveillance de toute l'Eglise fut confiée par notre Seigneur lui-même à l'Evêque de Rome (4). St. Jean Chry-

„ πρώτην τιμὴν ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ ἀπὸ τῆς ὑπεροχῆς τῶν οἰκείων θρόνων, καὶ
 „ τὸ πρῶτον ἀξίωμα, οὐ προσωπικὸν ὃν ὡς τὸ ἐκείνων, ἀλλ' ἀνήκον τοῖς
 „ ἐκείνων θρόνοις κατὰ διαδοχὴν οἳ τινες πέντε ἦσαν, ὁ Ῥώμης· ὁ Κωνσταν-
 „ τινουπόλεως· ὁ Ἀλεξανδρείας· ὁ Ἀντιοχείας· καὶ ὁ Ἱεροσολύμων· οἱ ὅποιοι
 „ καὶ ὠνομάσθησαν κατὰ ἀκροστιχίδα Οἰκουμένης Κάραι· τὸ μὲν γὰρ Κ,
 „ δηλοῖ, Κωνσταντινουπόλεως· τὸ δὲ Α, Ἀλεξανδρείας· τὸ δὲ Ρ, Ῥώμης·
 „ τὸ Α, Ἀντιοχείας· καὶ τὸ Ι, Ἱεροσολύμων. Ἐπειδὴ δὲ ὁ πρῶτος ἀφηνία-
 „ σεν, ἔμεινε πρῶτος ὁ Κωνσταντινουπόλεως. Προσετέθη δὲ ὕστερον καὶ
 „ πέμπτος ὁ τῆς Μεγάλης Μοσχοβίας. Ἀλλὰ καὶ οὗτος οὐκ ἔστι νῦν. „
 (Pédalium, ou recueil de tous les canons Ecclésiastiques pag. 72, dans les
 notes). Quant à la sublime allégorie de *têtes de l'univers*, elle ne se trouve
 pas même dans l'acrostiche précité (puisque cet acrostiche des cinq sièges
 d'après l'ordre selon le quel on les cite, ferait PKAAI, ce qui ne signifie
 rien!) elle se trouve dans l'assemblément et le placement à volonté des let-
 tres initiales des noms des cinq sièges en question. Ainsi cette composition
 du mot Κάραι, n'a pas même le mérite d'un jeu de mots! car le mot Κάραι
 ne signifie que têtes, et le mot Οἰκουμένης (de l'univers) n'a pas la moïn-
 dre raison d'être sousentendu. Quant à nous, nous croyons qu'après que
 la lettre Ρ, manqua fatalement deux fois à cette prétendue spirituelle acro-
 stiche, les quatre lettres qui restent ne peuvent composer que le mot ΑΙΚΑ,
 qui dans la même langue signifie *Hélas!* le mot, ou si on veut l'acrostiche,
 qui convient le plus maintenant à ces quatre Patriarches!

(3) Canon VI du Concile de Nicée.

(4) Voilà ce que ce Concile dit au Pape saint Léon, en lui écrivant
 contre la conduite de Dioscore « *qui, après tout cela, osa étendre sa manie
 même contre celui qui est investi par le Sauveur de la garde de son vi-
 gnoble, nous entendons contre votre Sainteté, dont il médita de se sépa-
 rer: de vous, qui vous occupez de l'union de l'Eglise!* » “ Καὶ πρὸς τοῦ-
 „ τοῖς ἅπασιν ἔτι καὶ κατ' αὐτοῦ τοῦ τῆς ἀμπέλου τὴν φυλακὴν παρὰ τοῦ
 „ Σωτῆρος ἐπιτετραμμένου, τὴν μανίαν ἐξέτεινε· λέγομεν δὲ τῆς Σῆς Ὁσιό-
 „ τητος, καὶ ἀκοινωνησίαν κατὰ τοῦ τὸ σῶμα τῆς Ἐκκλησίας ἐνοῦν σπου-
 „ δάσαντος ἐμελέτησεν. „ (Acte XVI du Concile de Calcédoine.)

sostôme dit aussi « *pourquoi Jésus-Christ versa-t-il son sang, si non pour reconquérir ces ouailles qu'il confia à Pierre et à ses successeurs* (5) ? » Par conséquent l'Evêque de Rome n'avait pas besoin que l'Empereur Théodose le Jeune lui conferât une suprématie, qu'il tenait du Sauveur lui-même, et que les Conciles généraux lui avaient reconnue.

2. Le Clergé de Constantinople avoue dans son raisonnement, *que la dignité de la suprématie n'est pas personnelle, mais qu'elle appartient au siège*. Or, puisque d'après la croyance de toute l'Eglise, notre Seigneur consolida son Eglise sur Pierre, et le constitua son Président et son administrateur (6), il est bien évident, que ceux qui lui succèdent sur le siège de Rome, ayant ce droit de Dieu lui-même, n'ont pas besoin que personne le leur accorde.

3. Comment le Clergé de Constantinople donne-t-il cinq chefs à l'Eglise de l'univers, lorsque Photius lui-même dit « *puisque la surveillance suprême de l'Eglise devait être confiée au grand Pierre* (7) ? »

4. Comment, lorsque les Conciles et les Pères ne reconnaissent dans l'ordre hiérarchique de l'Eglise qu'un seul chef, sur qui Jésus-Christ l'a fondé, le Clergé de Constantinople a-t-il pu faire de cette Eglise un monstre à cinq têtes ? car entre autres St. Grégoire de Nazianze dit bien clairement « *Voulez vous que je vous présente un ordre digne de mémoire et de notre sujet ? voyez les disciples de Jésus-Christ ; ils excellent tous, et sont tous dignes de choix : mais Pierre est appelé la pierre de la Foi, et l'Eglise lui est confiée et les autres souffrent la préférence* (8). »

(5) „ Διατί τὸ αἷμα ὁ Χριστὸς ἐξέχεεν ; ἢ ἵνα τὰ πρόβατα κτήσῃται ταῦτα, ἃ τῷ Πέτρῳ καὶ τοῖς μετ' αὐτοῦ ἐνεχείρισεν. „ (St. Jean Chrysostôme liv. II sur la prêtrise.)

(6) „ Καὶ ὡς πρόεδρον καὶ πάσης τῆς Ἐκκλησίας δεξάμενον τὰ πηδάλια „ c'est à dire « *comme Président et qui devait avoir entre ses mains le gouvernement de toute l'Eglise*. » (Jean le Damascène discours sur la transfiguration du Sauveur.)

(7) „ Ἐπειδὴ περ ἔμελλεν ὁ μέγας Πέτρος πάσης τῆς Οἰκουμένης τὴν προστασίαν καταπιστεῦσθαι. „ (Photius. Amphil. chap. 96.)

(8) „ Βούλει καὶ ἄλλην παραστήσω σοι τάξιν, καὶ ταύτην ἀξίαν τῆς εἰς τὸ παρὸν μνήμης καὶ νουθεσίας ; ὁρᾷς τῶν Χριστοῦ μαθητῶν πάντων

5. Enfin qui est celui qui jugea le chef suprême de l'Eglise et le condamna à perdre le droit impérissable, que Dieu lui même lui conféra? quelle tradition Apostolique, quelle institution de l'Eglise, quel canon des Conciles accorde-t-il à un Evêque inférieur, et même à plusieurs, la compétence de juger, de condamner, et de déclarer apostat et déçu le chef suprême de l'Eglise? et à quel Clergé appartenaient-ils, ces juges suprêmes du chef de l'Eglise? à un Clergé, dont un grand nombre de Patriarches et d'Evêques furent des Iconoclastes, des Ariens et des Nestoriens, et troublèrent continuellement l'Eglise du Christ par leurs hérésies et leurs intrigues! vérité que toutes les feuilles de l'histoire Byzantine attestent, et que tous les Pères de l'Eglise Orientale déplorent dans leurs écrits!

2. *Arguments contre la procession du saint-Esprit
du Père et du Fils.*

Nous avons vu dans le chapitre VI que la discussion sur ce dogme roulait pendant bien long-temps sur l'addition du mot *filioque* au symbole. Aussi le seul argument, que quelques Orientaux soulevaient de temps en temps contre les Occidentaux, ou pour mieux dire, le seul sophisme, que les perturbateurs de la paix de l'Eglise employaient, était jusqu'à un certain temps, que l'Eglise de Rome ne devait pas tolérer cette addition, à cause que les Conciles avaient prononcé des anathèmes contre quiconque aurait ajouté ou retranché quelque chose du symbole établi par le Concile de Nicée.

La fausseté de cet argument est bien évidente. Le premier Concile de Constantinople, quoiqu'il ajoutât, retranchât et modifiât non seulement des mots, mais des phrases et des idées entières du symbole de Nicée, il approuva pourtant les mêmes anathèmes contre quiconque oserait changer quelque chose du symbole de Nicée. Long-temps même avant que les Conciles de Nicée, d'Ephèse et de Constantinople eussent prononcé ces ana-

„ ὄντων ὑψηλῶν, καὶ τῆς ἐκλογῆς ἀξίων, ὃ μὲν πέτρα καλεῖται καὶ τοὺς
„ θεμελίους τῆς Ἐκκλησίας πιστεύεται, καὶ φέρουσιν οἱ λοιποὶ τὴν προ-
„ τίμησιν. „ (St. Grégoire de Nazianze. Discours sur l'ordre dans les con-
férences.)

thèmes contre quiconque oserait ajouter ou retrancher quelque chose du symbole de la Foi établi par eux, Saint Paul avait fait la même défense en disant « *qui vous annoncerait autre chose que ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème* (9). » Cependant le Concile de Nicée, aussi bien que celui de Constantinople ajoutèrent au symbole de la Foi des expressions et des idées, qui, considérées dans leur forme, ne se trouvent ni dans l'Evangile, ni dans les écrits des Apôtres. Car, où dans l'Evangile, ou dans les actes des Apôtres, trouvez-vous le mot *ὁμοούσιον*? où l'expression des deux énergies? où la qualification de la Sainte Vierge comme *Θεοτόκος* (Mère de Dieu) et non *Χριστοτόκος*? (Mère du Christ), et tant d'autres phrases et des termes, dont les uns se trouvent insérés dans le symbole de Nicée, et les autres dans celui de Constantinople, ou ils sont considérés jusqu'aujourd'hui par l'Eglise comme des dogmes de la Foi. Or, ou il faut supposer que ces Conciles, en faisant toutes ces additions et modifications dans le symbole de la Foi, contrairement aux défenses de St. Paul, sont tombés sous leurs propres anathèmes et celui de l'Apôtre des nations: ce qui serait une absurdité et un grossier blasphème; ou il faut admettre que ces Conciles, en introduisant dans le symbole de pareilles additions et modifications, ne faisaient qu'analyser, ou expliquer, conformément au sens de la Foi, les expressions difficiles de ces dogmes. Saint Grégoire de Nazianze, dans sa lettre à Clédonius, tranche cette question de la manière la plus concluante: voilà ce qu'il en dit « *nous n'avons jamais admis, ni ne saurions admettre quelque chose, qui soit différent de la Foi établie au Concile de Nicée par les Saints Pères, qui y ont été réunis pour abattre l'hérésie des Ariens. Nous sommes et nous serons, avec l'aide de Dieu, de cette même Foi, en éclaircissant par des additions, ou des explications l'expression de ce qui y fut dit incomplètement sur le Saint-Esprit* (10). »

(9) „ Εἴ τις εὐαγγελίζεται ἄλλο παρ' ὃ παρελάβετε, ἀνάθεμα ἔστω. „

(10) „ Ἡμεῖς τῆς κατὰ Νίκαιαν πίστεως τῶν ἁγίων Πατέρων τῶν ἐκεῖσε „ συνελθόντων ἐπὶ καθαιρέσει τῆς Ἀρειανῆς αἵρέσεως, οὐδὲν οὔτε προε- „ τιμήσαμεν ποτε, οὔτε προτιμᾶν δυνάμεθα· ἀλλ' ἐκείνης ἐσμέν τῆς πί- „ στεως σὺν Θεῷ, καὶ ἐσόμεθα, προσδιαρροῦντες τὸ ἑλλειπῶς εἰρημένον „ περὶ τοῦ Ἀγίου Πνεύματος. „

Quoique le sens de cette déclaration de St-Grégoire de Nazianze soit assez clair, pour ne pas avoir besoin de commentaires, nous rapporterons pourtant, comme une preuve de plus, l'explication que donne sur ce passage un Docteur de l'Eglise Orientale, Élie, Archevêque de Candie : voilà ses propres paroles : « *car il y avait de la défectuosité dans la partie matérielle des mots, mais dans la partie intellectuelle, c'est à dire, dans le sens, il n'y en avait point. C'est pour quoi Saint-Grégoire dit, qu'il faut corriger non ce qui avait été omis, mais ce qui dans la partie matérielle des mots avait été exprimé elliptiquement : c'est à dire, il promet de l'expliquer et de le façonner* (11). »

Lorsqu'on poussa la discussion sur le fond du dogme, c'est à dire, lorsqu'on s'est mis à examiner, si le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils, ou du Père exclusivement, alors le Clergé de Constantinople et ses partisans, pour soutenir leur innovation, savoir, que le Saint-Esprit ne procédait que du Père seulement, avancèrent l'argument, que le mot *filiogue* ne se trouvait ni dans l'Evangile, ni dans le symbole des Conciles de Nicée et de Constantinople. Mais comme cet argument était réfuté, soit par les endroits de l'Evangile, où il est clairement énoncé que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, soit par les explications et les déclarations que tous les Pères de l'Eglise, sur tout ceux d'Orient, donnent de ce dogme, comme nous l'avons longuement exposé dans les VI et VIII chapitres de cet ouvrage, les sophistes ont alors eu recours à une autre espèce d'argument. Ils ont allégué que la plupart des écrits des Pères Orientaux, ainsi que la plupart des cantiques, que cette Eglise chante jusqu'aujourd'hui, et où il est dit que le Saint-Esprit procède du Fils, ne disent pas que le Saint-Esprit procède *du Fils* (ἐκ τοῦ Υἱοῦ), mais ils disent qu'il procède *par le Fils* (διὰ τοῦ Υἱοῦ), et ils ont ainsi prétendu établir une différence entre ces deux expressions.

Nous allons réfuter complètement ce dernier sophisme, par une analyse logique et par les écrits des Pères de l'Eglise Orientale.

(11) „ Τῷ μὲν γὰρ σώματι τῶν λέξεων παρελέλειπτο, τῇ δὲ ψυχῇ, „ λέγω δὴ τὰ τῶν νοημάτων, οὐδαμῶς· διὸ καὶ ὁ Ἅγιος οὐ τὸ παραλελειμ- „ μένον, ἀλλὰ τὸ ἐλλειπῶς εἰρημένον τοῦ σώματος, λέγει διαρῥοῦν ἥτοι „ ἑξακριβοῦν, καὶ διαμορφοῦν ἐπηγγίλατο. „

Ce qui donna motif aux Pères de l'Eglise Orientale de faire usage dans leurs écrits plutôt de l'expression « *διὰ τοῦ Υἱοῦ* » *par le Fils*, est le sens principal de la préposition *ἐκ* (de). Cette préposition est employée dans la langue Grecque pour signifier proprement, la cause primitive, tandis que la préposition *διὰ* (par) signifie la cause organique. Car, quoique dans la langue Grecque on peut dire « *ἐκ τοῦ δένδρου καὶ τοῦ κλάδου ὁ καρπός* » (le fruit vient de l'arbre et de la branche), et « *ἐκ τοῦ Ἡλίου καὶ τῆς ἀκτίνος τὸ φῶς* » (la lumière vient du soleil et du rayon), cependant dans le strict idiome de cette langue, on doit dire « *ἐκ τοῦ δένδρου διὰ τοῦ κλάδου ὁ καρπός* » (le fruit vient de l'arbre par la branche), et « *ἐκ τοῦ Ἡλίου διὰ τῆς ἀκτίνος τὸ φῶς* » (la lumière vient du soleil par le rayon) etc. Aussi la plupart des Pères, qui voulaient écrire dans l'idiome le plus correct de cette langue, employaient de préférence la préposition *ἐκ* (de) pour exprimer la procession du Saint-Esprit du Père, comme cause primitive; et pour exprimer la même procession du Fils, ils employaient la préposition *διὰ* (par). Autrement ce serait une absurdité, et des plus inqualifiables, que de supposer, que les Pères de l'Eglise Orientale en disant, que le Saint-Esprit procède *du Père par le Fils*, entendaient que le Fils servait au Père comme un tuyau ou un canal, enfin comme un instrument de communication, pour faire procéder son Esprit! Les Pères voulaient donner à comprendre par ces deux expressions, dont le sens est le même, que le Saint-Esprit procède du Père comme d'une cause primitive, et également du Fils, puisqu'il est consubstantiel au Père, qu'il a communs avec lui tous les caractéristiques, excepté seulement la paternité, et puisqu'ils sont l'un dans l'autre, et que le Père et le Fils sont de la même nature: Ils disaient donc que le saint-Esprit procède *ἐκ τοῦ πατρὸς* (du Père), et pour attribuer la même procession au Fils, quelques uns, comme nous avons vu dans les chapitres précédents, disaient également *ἐκ τοῦ Υἱοῦ* (du Fils). Mais d'autres plus scrupuleusement appliqués à éviter la confusion de l'ordre des personnes de la Trinité, ou pour ne pas donner motif de supposer qu'ils attribuaient la procession au Fils comme à une cause primitive, selon l'hérésie des Eunomiens, ou pour ne pas être soupçonnés d'admettre deux principes de procession, préféraient plutôt l'expression *διὰ τοῦ Υἱοῦ* (par le Fils). Cette nuance paraissait aux Pères Orientaux d'autant plus permise, que dans la

Sainte Écriture ces deux prépositions ἐκ et διὰ se rencontrent très souvent employées indifféremment l'une pour l'autre et signifiant la même chose.

Voilà quelques preuves de l'identité de la signification de ces deux prépositions en style Théologique.

L'Écriture fait dire à Joseph lorsque, dans la prison, il parle des songes « οὐχὶ διὰ Θεοῦ ἡ διασάφησις αὐτῶν ἐστὶ; » (*leur explication ne vient-elle pas par Dieu?*) au lieu de dire ἐκ Θεοῦ (*de Dieu*).

St-Jean le Damascène dans ses cantiques dit « Θεὸν ἐγέννησας, Μητέρα ἀγνή, σεσαρκωμένον ἐκ σοῦ » (*ó Mère pure, tu mis au monde Dieu, qui prit la chair de toi*); et pour exprimer la même chose, le même Père de l'Eglise dit dans un autre cantique « διὰ σοῦ, Μητέρα παρθένη, φῶς ἀνέτειλε πάση τῇ Οἰκουμένῃ » (*par toi, ó Mère Vierge, apparut la lumière à tout l'univers*) et ailleurs le même Saint dit « ἐκ σοῦ τῆς ἀγνῆς προῆλθεν ἀφράστως σαρκωθεὶς » (*il est sorti de toi, la pure, dont il prit la chair d'une manière inexprimable*) et dans un autre cantique pour exprimer la même idée, il dit « διὰ σοῦ, Παρθένη, Θεὸς ἀνθρώποις ὁμιλήσεν » (*par toi, ó Vierge, Dieu communiqua avec les hommes*). Saint Paul lui-même dans sa lettre aux Romains, parlant des Juifs et des payens, et voulant exprimer que les Juifs comme les payens seront sauvés par la Foi, emploie dans la même phrase et dans le même sens ces deux prépositions ἐκ et διὰ: car il dit « ἐπεὶπερ εἰς ὁ Θεὸς, ὃς δικαιοῦσιν περιτομὴν ἐκ πίστεως καὶ ἀκροβυστίαν διὰ τῆς πίστεως » (*car il n'y a qu'un Dieu qui sauvera les circoncis de la Foi, et les incirconcis par la Foi*) et parlant sur le même sujet dans sa lettre aux Galates, le même Apôtre dit « προῖδοῦσα δὲ ἡ Γραφὴ ὅτι ἐκ πίστεως δικαιοὶ τὰ ἔθνη ὁ Θεός » (*l'Écriture ayant prévu que Dieu sauve les nations de la Foi*) au lieu de dire *par la Foi*. Ainsi, dans l'une de ces deux phrases l'Apôtre emploie la préposition ἐκ (*de*), et dans l'autre la préposition διὰ (*par*), pour exprimer la même chose.

Saint Maxime l'homologète nous dit aussi, dans ses discours à Anomius, que ces deux prépositions ont absolument la même signification « δι' οὗ ταῦτόν ἐστὶ τὸ ἐξ οὗ » (*la phrase, par qui, signifie la même chose que celle, de qui.*)

Saint-Basile, dans le cinquième chapitre de ses lettres à Amphilochius dit en propres termes « *En Théologie, non seule-*

ment les prépositions se mettent les unes pour les autres, mais souvent les objets même qu'elles représentent changent de place, lorsque l'une prend la signification de l'autre : par exemple l'Écriture fait dire à Adam « ἐκτεσάμην ἄνθρωπον διὰ Θεοῦ » j'ai acquis un homme par Dieu : au lieu de dire « ἐκτεσάμην ἄνθρωπον ἐκ Θεοῦ » j'ai acquis un homme de Dieu, et ailleurs « ὅσα ἐνετείλατο Μωϋσῆς τῷ Ἰσραὴλ διὰ προστάγματος Κυρίου » tout ce que Moïse avait ordonné à Israël par ordre de Dieu : au lieu de dire « ἐκ προστάγματος Κυρίου. » Joseph encore en parlant à ceux qui étaient avec lui en prison leur dit « οὐχὶ διὰ τοῦ Θεοῦ ἡ διασάφησις αὐτῶν ἐστὶ ; leur explication ne vient-elle pas par dieu ? au lieu de dire « ἐκ Θεοῦ » de dieu. De même on emploie indifféremment la préposition ἐκ (de) au lieu de διὰ (par), comme St. Paul lorsqu'il dit « γενόμενον ἐκ γυναικὸς » au lieu de « διὰ γυναικὸς » pendant qu'ailleurs il nous fait distinguer clairement ces deux phrases en disant : on dit « ἐξ ἀνδρὸς γεγενῆσθαι » né de l'homme, et « διὰ γυναικὸς γεγενῆσθαι » né par la femme :) où il dit entr'autres « comme la femme vient de l'homme, ainsi vient l'homme par la femme. » Or ce n'est point par contradiction que l'Apôtre s'exprime ainsi, mais pour montrer que les prépositions très-souvent sont employées les unes pour les autres (12). »

St. Cyrille dit également « le Saint-Esprit appartient à dieu le Père, et sans doute au Fils : essentiellement il dérive de tous

(12) „ Οὐ μόνον δὲ, ἐπὶ τῆς Θεολογίας, αἱ χρήσεις τῶν φωνῶν ἐπαλλάττονται, ἀλλ' ἤδη καὶ τὰ ὑπ' ἀλλήλων σημαινόμενα πολλάκις ἀντιμε-
 „ δίστανται, ὅταν ἑτέρα τὴν τῆς ἑτέρας σημασίαν ἀντιλαμβάνει· οἷον ἐκτη-
 „ σάμην ἄνθρωπον διὰ τοῦ Θεοῦ, φησὶν ὁ Ἀδάμ, ἴσον λέγων τῷ, ἐκ τοῦ
 „ Θεοῦ· καὶ ἑτέρωδι, ὅσα ἐνετείλατο Μωϋσῆς τῷ Ἰσραὴλ διὰ προστάγμα-
 „ τος Κυρίου· καὶ πάλιν οὐχὶ διὰ τοῦ Θεοῦ ἡ διασάφησις αὐτῶν ἐστίν; ὁ
 „ Ἰωσήφ τοῖς ἐν δεσμοτηρίῳ διαλεγόμενος· σαφῶς γὰρ καὶ αὐτὸς ἀντὶ τοῦ,
 „ ἐκ Θεοῦ, εἰπεῖν, διὰ τοῦ Θεοῦ εἴρηκεν· καὶ ἀνάπαλιν τῇ ἐξ οὗ προδέσει,
 „ ἀντὶ τῆς δι' οὗ κέχρηται· ὡς ὅταν λέγει ὁ Παῦλος, γενόμενον ἐκ γυναικός·
 „ τοῦτο γὰρ ἡμῖν ἑτέρωδι σαφῶς διεστείλατο, τῇ γυναικὶ μὲν προσήκειν,
 „ λέγων, τὸ ἐκ τοῦ ἀνδρὸς γεγενῆσθαι, ἀνδρὶ δὲ τὸ διὰ γυναικός· ἐν οἷς
 „ φησὶν, ὥσπερ καὶ γυνὴ ἐξ ἀνδρός, οὕτως ἀνὴρ διὰ γυναικός· . . . οὐχ
 „ ἑαυτῷ που μαχόμενος, ἀλλὰ δεικνὺς ὅτι ῥαδίως ἀλλήλαις ἀντεπιχωριά-
 „ ζουσιν αἱ φωναί. „ (St. Basile à Amphilocheius chap. V.)

les deux, ou du Père par le Fils (13) » et plus bas « toutes les choses se font et se terminent par les deux également (14). » Le même St. Père en donne la même raison que les autres dans les termes suivants « *car, dit-il, quelques fois la Sainte Écriture ne met pas de différence entre les mots, lorsqu'ils ne nuisent pas au sujet (15).* C'est à dire St. Cyrille en parlant du Père et du Fils, dans l'une de ces deux phrases emploie l'expression ἐξ ἀμφοῖν (*de tous les deux*) et dans l'autre δι' ἀμφοῖν (*par tous les deux*), et dit que c'est la même chose dans le style de l'Écriture.

3. Arguments contre l'existence du Purgatoire.

Après le développement que nous avons donné de ce dogme de la Foi au chapitre VIII il serait tout à fait superflu de rien ajouter ici. Le lecteur comprend facilement, que le seul argument que le Clergé de Constantinople emploie est celui que nous avons rapporté dans ce chapitre: c'est à dire, qu'il n'existe pas de Purgatoire, puisque les Occidentaux disent qu'il existe. De plus on comprend également que la raison pour laquelle ce Clergé continue à conserver soigneusement, même après cette négation positive, la célébration des messes, l'usage des prières et des aumônes, et la concession d'indulgences au peuple pour le repos et le soulagement des âmes des défunts; et tout ce qui est relatif au Purgatoire, la raison est que tout cela lui rapporte beaucoup d'argent. Heureusement pour ce Clergé, Mr. le Conseiller d'État actuel de Russie Alexandre de Stourza, lui a fourni depuis quelques années encore un argument, à la vérité plus décent, mais pas plus logique. Car Mr. de Stourza, dans son ouvrage sur l'Eglise Orthodoxe, prétend *que nous prions Dieu pour les morts, seulement pour le plaisir de prier!* (16).

(13) „ Τὸ πνεῦμα . . . εἴπερ ἐστὶ τοῦ Θεοῦ καὶ πατρὸς, καὶ μὴν καὶ τοῦ υἱοῦ τὸ οὐσιωδῶς ἐξ ἀμφοῖν, ἢ ὡς ἐκ πατρὸς δι' υἱοῦ προχέομενον. „ (St. Cyrille à Palladius.)

(14) „ Πάντα δι' ἀμφοῖν ἐν ἴσῳ ἐνεργεῖσθαι καὶ κατορθοῦσθαι „ (idem.)

(15) „ Ἀδιαφορεῖν ἔσθ' ὅτε περὶ τὰς λέξεις τὴν θείαν Γραφὴν, μηδὲν ἀδικοῦσας τὸ ὑποκείμενον „ (idem.)

(16) Pag. 69.

4. Arguments contre le baptême par aspersion.

Les fameuses Notes, dont le Clergé de Constantinople a rempli toutes les pages du recueil des canons des Apôtres et des Conciles, ou Pédalium, prouvent que le baptême par aspersion en usage chez les Occidentaux, n'est pas un véritable baptême; et ses arguments sont ceux qui suivent: « *Les Latins ne sont pas baptisés, disent-ils, puisqu'ils n'observent pas dans le baptême les trois immersions, qui dès les anciens temps furent transmises par les Apôtres à l'Eglise Orthodoxe. Au contraire, ayant innové dans le baptême Apostolique, les Latins commencèrent d'abord par employer une sorte d'infusion, en versant un peu d'eau sur la tête de l'enfant, ce qu'ils continuent de faire encore dans quelques pays. Mais la plupart d'entr'eux pour baptiser ne font que jeter trois fois quelques gouttes d'eau sur la figure de l'enfant avec un faisceau de poils de porc. Dans d'autres pays, comme quelqu'un venant de là nous l'assura, ils baptisent en tramping un peu du coton dans de l'eau, et en humectant le front de l'enfant: et on sait combien d'eau peut tirer le coton! par conséquent les Latins ne sont pas baptisés, puisqu'ils ne font pas le baptême par trois immersions alternatives suivant la tradition Apostolique (17).* »

Ces traditions sont contenues, au dire des Notes susmentionnées, dans les canons des Apôtres 46, 47, 50 et 68.

(17) „ Οἱ Λατῖνοι εἶναι ἀβάπτιστοι, διότι δὲν φυλάττουσι τὰς τρεῖς
 „ καταδύσεις εἰς τὸν βαπτίζομενον, καθὼς ἄνωθεν ἡ Ὁρθόδοξος Ἐκκλησία
 „ παρὰ τῶν ἁγίων Ἀποστόλων παρέλαβεν. Οἱ προγενέστεροι Λατῖνοι, και-
 „ νοτομήσαντες πρῶτοι τὸ Ἀποστολικὸν βάπτισμα, ἐπίχυσιν ἐμεταχειρί-
 „ ζοντο, ἤγουν ὀλίγον τι ὕδωρ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς τοῦ παιδὸς χύνοντες, τὸ
 „ ὁποῖον εἰσέτι καὶ νῦν εἰς κάποιους τόπους ἐνεργεῖται. Οἱ δὲ περισσότεροι
 „ μὲ δέσμην ἀπὸ τρίχας χοίρου, τρεῖς φοραῖς ρίπτουσιν ὀλίγας ῥανίδας νε-
 „ ροῦ εἰς τοῦ βρέφους τὸ μέτωπον εἰς ἄλλους δὲ τόπους, καθὼς ἡμῖν ἀνήγ-
 „ γειλεν ἐκεῖθεν τις πρὸς ἡμᾶς ἐπιστρέψας, ὀλίγον τι βαμβάκι (καθένας
 „ δὲ ἰξεύρει πόσον νερὸν ἐμπορεῖ νὰ σηκώσῃ τὸ βαμβάκι!) ὀλίγον τι
 „ βαμβάκι, λέγει, βουτήσαντες εἰς τὸ ὕδωρ, χρίουσι μὲ ἐκεῖνο τὸ παιδίον
 „ καὶ τὸ βαπτίζουσι· λοιπὸν ἀβάπτιστοι οἱ Λατῖνοι, διότι δὲν κάνουνσι τὰς
 „ τρεῖς καταδύσεις, καὶ ἀναδύσεις, κατὰ τὴν Ἀποστολικὴν παράδοσιν. „
 (Pédalium. Pag. 31 dans les Notes.)

Or, laissant de côté la bouffonnerie dégoûtante sur les poils du porc et la question de savoir combien d'eau peut tirer le coton, voyons comment les canons susmentionnés des Apôtres s'expriment sur le baptême par trois immersions alternatives, et s'ils l'établissent comme seul véritable baptême?

Le 46 canon des Apôtres, cité par le Clergé de Constantinople comme preuve Apostolique en faveur du baptême par trois immersions alternatives et contre celui par aspersion, dit « nous ordonnons qu'il soit dégradé le prêtre, ou l'Evêque, qui aurait accepté le baptême ou le sacrifice des hérétiques: car quel rapport y a-t-il entre Jésus-Christ et Satan, ou quelle participation entre le fidèle et l'infidèle (18)? et pas un mot de plus.

Le canon 47 des Apôtres, cité également pour constater la même chose, dit en propres termes « Nous ordonnons qu'il soit dégradé l'Evêque, ou le prêtre, qui aurait baptisé celui qui a déjà le véritable baptême, ou qui n'aurait pas baptisé celui qui fut profané par les impies: car un tel Evêque, ou un tel prêtre, se moque de la croix et de la mort du Seigneur, comme ne faisant aucune distinction entre les véritables et les faux prêtres (19) » et rien de plus.

Le 50 canon des Apôtres, cité également pour soutenir la même prétention, dit « Nous ordonnons qu'il soit dégradé l'Evêque, ou le prêtre qui ne donnerait pas le baptême au nom des trois personnes dans un seul et même sacrement, mais qui donnerait le baptême simplement en honneur de la mort du Seigneur. Car notre Seigneur n'a pas dit: baptisez au nom de ma mort, mais il dit: allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit (20) » et pas un mot de plus.

(18) „ Ἐπίσκοπον, ἢ πρεσβύτερον αἰρετικῶν δεξαμένους βάπτισμα, ἢ θυσίαν, καθαιρεῖσθαι προστάσσομεν· τίς γάρ συμφώνησις Χριστῷ πρὸς βελίαν; ἢ τίς μερίς πιστῶ μετὰ ἀπίστου; „ (canon 46 des Apôtres. Pédalion. Pag. 29.)

(19) „ Ἐπίσκοπος, ἢ πρεσβύτερος τὸν κατὰ ἀλήθειαν ἔχοντα βάπτισμα, εἰάν ἄνωθεν βαπτίσῃ, ἢ τὸν μεμολυσμένον παρὰ τῶν ἀσεβῶν εἰάν μὴ βαπτίσῃ, καθαιρεῖσθω ὡς γελῶν τὸν σταυρὸν καὶ τὸν τοῦ Κυρίου θάνατον, καὶ μὴ διακρίνων ἱερέας ψυδοῖρέων „ (canon 47 idem.)

(20) „ Εἴ τις Ἐπίσκοπος, ἢ πρεσβύτερος μὴ τρία βαπτίσματα μιᾶς μυσέως ἐπιτελέσῃ, ἀλλὰ ἐν βάπτισμα, τὸ εἰς τὸν θάνατον τοῦ Κυρίου

Le 68 canon des Apôtres, cité également par ce Clergé comme preuve Apostolique, en faveur du baptême par trois immersions alternatives et contre le baptême par aspersion, dit « *Nous ordonnons que l'Evêque, le prêtre, ou le diacre, qui aurait reçu une seconde ordination de quelqu'un, soit dégradé, ainsi que celui qui l'aurait ordonné: excepté si on prouve, qu'il avait reçu la première ordination d'un hérétique: car ceux qui ont été baptisés, ou ordonnés par ceux-ci, ne sont ni fidèles, ni clercs* (21) » et rien de plus.

Que toute personne qui sait seulement lire, nous dise maintenant, si dans ces quatre canons des Apôtres, que le Clergé de Constantinople cite à l'appui de sa prétention, il y a seulement un mot qui indique, soit que le baptême par trois immersions alternatives est exclusivement le seul véritable baptême, soit que le baptême par aspersion n'est pas valide !

Après ces quatre canons Apostoliques le Clergé de Constantinople étale dans ses Notes, et toujours à l'appui de sa prétention contre le baptême par aspersion, les institutions du Concile local de Cartage, tenu dans cette ville en 255, et présidé par St-Cyprien. Mais ce Concile n'en dit pas davantage que les quatre canons susmentionnés: ce Concile rédigea un long canon, dont le sens est « *qu'on ne peut se faire baptiser hors de l'Eglise Catholique, Apostolique, et que par conséquent les hérétiques étant hors de l'Eglise, ils ne peuvent pas donner la grâce du baptême* (22). » Mais ce long canon ne dit pas non plus la moindre chose sur la manière dont l'Eglise Catholique doit administrer le baptême, c'est à dire, si c'est par immersion simple ou triple, ou par aspersion. Ce qui est même très remarquable dans ce canon, c'est que, contrairement à l'opinion

„ διδόμενον, καθαιρείσθω. Οὐ γὰρ εἶπεν ὁ Κύριος, εἰς τὸν θάνατόν μου βαπτίσαι, ἀλλὰ πορευθέντες μαθητεύσατε πάντα τὰ ἔθνη, βαπτίζοντες αὐτοὺς εἰς τὸ ὄνομα τοῦ Πατρὸς, καὶ τοῦ υἱοῦ, καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος „ (canon 50 idem.)

(21) „ Εἴ τις Ἐπίσκοπος, ἢ πρεσβύτερος, ἢ διάκονος, δευτέραν χειροτονίαν δέξεται παρὰ τινος, καθαιρείσθω καὶ αὐτὸς καὶ ὁ χειροτονήσας. Εἴ μὴ γε ἄρα συσταίῃ, ὅτι παρὰ Αἱρετικῶν ἔχει τὴν χειροτονίαν. Τοὺς γὰρ παρὰ τῶν τοιούτων βαπτισθέντας, ἢ χειροτονηθέντας, οὔτε πιστοὺς, οὔτε κληρικοὺς εἶναι δυνατόν „ (canon 68 idem.)

(22) Actes du Concile local de Cartage. Pédalium pag. 212.

que ce Clergé veut soutenir en le citant, ce Concile prend pour base de ses prescriptions dans ce même canon, le verset d'Ezéchiél, qui dit « *je vous aspergerai avec de l'eau pure, et je vous purifierai; je rajeunirai votre cœur et je vous donnerai un esprit nouveau* (23) : » c'est à dire que le Concile local de Cartage, en citant ce verset du prophète Ezéchiél, qui emploie le mot *asperger* (ἐξαντίζω) pour signifier le baptême, prouve : ou que le baptême ne doit se faire que par aspersion, ou tout au moins, que le but des institutions du Concile n'est point d'établir une différence entre l'immersion et l'aspersion. Mais non que son but soit de recommander plutôt l'un usage que l'autre dans la manière d'administrer le baptême. Il veut établir la palingénésie qui s'opère par la grâce du baptême, et dire que ce sacrement ne doit être administré qu'au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Dans tout ce canon il n'y a pas un mot sur les formes de l'administration du baptême, et encore moins sur l'usage du baptême par immersion, ou par aspersion.

Après la citation des institutions du Concile local de Cartage, les Notes en question citent de plus, comme un autre témoignage authentique de l'invalidité du baptême par aspersion, le Concile de Troulle. Le Clergé de Constantinople prétend que ce Concile établit par son 95 canon, qu'on ne peut se faire baptiser que par trois immersions alternatives. Cependant le Concile de Troulle n'établit dans ce canon, qu'une seule chose : il détermine les hérétiques dont le baptême est reconnu et admis par l'Eglise Catholique, et ceux dont le baptême n'est pas admis. Le Concile de Troulle fait dans ce canon ses observations sur le baptême de différents hérétiques ; il admet et reconnaît pour véritable, le baptême de ceux qui l'administrent conformément à la prescription de notre Seigneur Jésus-Christ, aux institutions des Apôtres, et à la croyance de l'Eglise ; il rejette au contraire le baptême de ceux, qui ne l'administrent pas suivant les principes de l'Evangile et de l'Eglise Catholique, en ordonnant de les considérer comme payens et de les rebaptiser. Le Concile de Troulle avait cru nécessaire d'établir cette différence dans le

(23) „ Καὶ ἐξαντίσω ὑμᾶς καθαρῷ ὕδατι καὶ καθαρῷ ὑμᾶς· καὶ δώσω ὑμῖν καρδίαν καινὴν, καὶ πνεῦμα καινὸν δώσω ὑμῖν. „ (Ezech. chap. XXVI. 25.)
ce verset est cité dans le canon ci-dessus du Concile de Calcedoine.

baptême des hérétiques, à cause que plusieurs d'entre eux se faisaient baptiser d'après des principes contraires à la croyance de l'Eglise catholique, comme les Eunomiens, qui pour confesser au moment du baptême leur dogme que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient qu'une seule personne, et pour être baptisés d'après ce dogme, évitaient soigneusement les trois immersions ou aspersions, que les autres Chrétiens avaient pris l'usage de pratiquer dans le baptême en honneur du mystère de la sainte Trinité. Mais ce Concile ne dit rien contre le baptême par aspersion, rien en faveur de celui par immersion. Voici ce canon en entier. « *Nous acceptons les hérétiques qui passent à l'Orthodoxie et du côté du salut, selon la manière et avec la formalité suivante: savoir, les Ariens, les Macédoniens et les Nauvatiens qui prennent le nom de Purs, ainsi que les Aristeriens et les Tessaraquedecadites, c'est à dire les Tetradites et les Apolinaristes, tous ceux-ci nous les acceptons après qu'ils auront donné des libelles et qu'ils auront anathématisé toute hérésie contraire à la Sainte, Catholique et Apostolique Eglise de Christ, en les marquant, c'est à dire, en les oignant avec la sainte onction au front, aux yeux, au nez, à la bouche et aux oreilles; et lorsque nous les oignons nous disons: la marque de la grâce du Saint-Esprit. Quant aux Paulionistes qui retournent à l'Eglise Catholique, il a été établi qu'ils soient indispensablement rebaptisés. De plus les Eunomiens, qui se font baptiser par une immersion, et les Montanistes, qui s'appellent ici Phrygiens, et les Sabelliens, qui confondent le Fils avec le Père, et ont plusieurs autres erreurs, et ceux de toutes les autres hérésies, car il y en a ici plusieurs, et surtout ceux qui viennent des pays des Gaulois, tous ceux parmi eux qui voudraient s'unir avec l'Eglise Orthodoxe, nous les acceptons comme payens. Le premier jour nous les faisons chrétiens, le second cathécumènes, et le troisième nous les exorcisons en leur soufflant trois fois au visage et aux oreilles; ensuite nous les instruisons en les faisant rester quelque temps à l'Eglise et entendre les saintes Écritures, et alors nous les baptisons. Mais les Manichéens, et les Valentinieniens, et les Marchionistes et ceux d'autres semblables hérésies doivent faire des libelles et anathématiser leur hérésie, les Nestoriens, Nestorius, Euthychius, Dioscore, Sevirus et les autres chefs de ces hérésies, ainsi que ceux qui les partagent et toutes les hérésies susmentionnées, et ils peuvent alors être admis à la sainte Com-*

munion (24). » Ainsi le Concile de Troulle considère comme inefficace le baptême des Eunomiens, des Paulionistes et autres pareils hérétiques, et ordonne de les rebaptiser, puisqu'ils se faisaient baptiser par une seule immersion, non pour suivre quelque usage de rite, mais par principe d'un faux dogme, ou qu'ils commettaient une erreur substantielle dans le mystère de la très-sainte Trinité. Au contraire il reconnaît comme valide le baptême des hérétiques, qui sont baptisés suivant les institution de l'Eglise. De manière que ce canon du Concile de Troulle cité par le Clergé de Constantinople, loin d'appuyer la prétention de ce Clergé, la détruit complètement.

(24) „ Τοὺς προστιθεμένους τῇ Ὁρθοδοξίᾳ, καὶ τῇ μερίδι τῶν σωζο-
 „ μένων ἀπὸ αἵρετικῶν, δεχόμεθα κατὰ τὴν ὑποτεταγμένην ἀκολουθίαν τε
 „ καὶ συνήθειαν. Ἀρειανούς μὲν καὶ Μακεδονιανούς καὶ Ναυατιανούς, τοὺς
 „ λέγοντας ἑαυτοὺς Καθαροὺς, καὶ Ἀριστεροὺς, καὶ τοὺς Τεσσαρεσκαιδε-
 „ κατίτας, ἡγουν Τετραδίτας καὶ Ἀπολιναριστὰς δεχόμεθα, διδόντας λι-
 „ βέλλους, καὶ ἀναδεματίζοντας πᾶσαν αἵρεσιν μὴ φρονοῦσαν, ὡς φρονεῖ
 „ ἡ ἀγία τοῦ Θεοῦ Καθολικὴ καὶ Ἀποστολικὴ Ἐκκλησία, σφραγιζομένους,
 „ ἥ τοι χριστομένους πρῶτον τῷ ἀγίῳ μύρῳ τὸ μέτωπον, καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς
 „ καὶ τὰς ῥίνας, καὶ τὸ στόμα, καὶ τὰ ὦτα καὶ σφραγίζοντες αὐτοὺς λέ-
 „ γομεν. Σφραγίς δωρεᾶς πνεύματος ἀγίου· περὶ δὲ τῶν Παυλιανιστῶν, εἴτα
 „ προσφυγόντων τῇ Καθολικῇ Ἐκκλησίᾳ, ὅρος ἐκτέθειται, ἀναβαπτίζεσθαι
 „ αὐτοὺς ἐξάπαντος. Εὐνομιανούς μὲν τοι τοὺς εἰς μίαν κατάδυσιν βαπτι-
 „ ζομένους, καὶ Μοντανιστὰς τοὺς ἐνταῦθα λεγομένους Φρύγας, καὶ Σαβ-
 „ βελιανούς τοὺς υἱοπατορίαν δοξάζοντας, καὶ ἕτερά τινα χαλεπὰ ποιοῦντας,
 „ καὶ πάσας τὰς ἄλλας αἵρέσεις, ἐπειδὴ πολλαὶ εἰσὶν ἐνταῦθα, μάλιστα
 „ οἱ ἀπὸ τῆς Γαλατῶν χώρας ἐρχόμενοι, πάντας τοὺς ἀπ' αὐτῶν θέλοντας
 „ προστίθεσθαι τῇ Ὁρθοδοξίᾳ, ὡς Ἕλληνας δεχόμεθα καὶ τὴν πρώτην
 „ ἡμέραν ποιοῦμεν αὐτοὺς χριστιανούς, τὴν δὲ δευτέραν κατηχομένους,
 „ εἴτα τὴν τρίτην ἐξορκίζομεν αὐτοὺς μετὰ τοῦ ἐμφυσᾶν τρίτον εἰς τὸ πρό-
 „ σωπον, καὶ εἰς τὰ ὦτα καὶ οὕτω κατηχοῦμεν αὐτοὺς, καὶ ποιοῦμεν χρο-
 „ νίζειν ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ καὶ ἀκροᾶσθαι τῶν Γραφῶν, καὶ τότε αὐτοὺς
 „ βαπτίζομεν. Καὶ τοὺς Μανιχαίους δὲ καὶ τοὺς Οὐαλεντινιανούς καὶ Μαρ-
 „ κιονιστὰς καὶ τοὺς ἐκ τῶν ὁμοίων αἵρέσεων, χρὴ ποιεῖν λιβέλλους, καὶ
 „ ἀναδεματίζειν τὴν αἵρεσιν αὐτῶν τοὺς Νεστοριανούς, καὶ Νεστόριον, καὶ
 „ Εὐτυχέα, καὶ Διόσκουρον, καὶ Σεβῆρον, καὶ τοὺς λοιποὺς ἐξάρχους τῶν
 „ τοιούτων αἵρέσεων, καὶ τοὺς φρονοῦντας τὰ αὐτῶν καὶ πάσας τὰς προ-
 „ αναφερομένας αἵρέσεις· καὶ οὕτω μεταλαμβάνειν τῆς ἀγίας κοινωνίας „
 (canon 95 du Concile de Troulle. *Pédalium*. Pag. 174.)

Enfin les Notes en question rapportent des passages de St-Denys, de St-Basile, de St-Grégoire et de St-Jean Chrysostôme sur la signification du baptême par trois immersions. Cependant dans ces passages les Pères de l'Eglise expliquent seulement l'allégorie des trois immersions, comme signifiant la mort et la résurrection de Jésus-Christ, mais, pas plus que l'Écriture et les Apôtres, ces Pères n'établissent que le baptême par trois immersions alternatives soit le seul efficace.

En conclusion : à la simple lecture de tous ces canons Apostoliques, de toutes ces institutions Synodales et de tous ces passages des Pères de l'Eglise, que le Clergé de Constantinople allègue comme preuves de sa prétention, on voit bien clairement que ces preuves citées disent tout le contraire de ce que ce Clergé bavarde.

5. *Arguments contre l'usage des Azymes.*

La coutume d'employer du pain fermenté dans le saint sacrement doit son origine à l'extrême dévotion de quelques chrétiens d'Orient, qui auraient cru devoir éviter les azymes, comme un judaïsme. On ne saurait pas fixer précisément l'époque de l'introduction de cette coutume dans l'Eglise Orientale, mais nous avons une preuve irrécusable, qu'elle ne saurait être antérieure au quatrième siècle. Saint-Grégoire (25) ayant été nommé vers la fin du troisième siècle Evêque de l'Arménie par Léontius, Archevêque de Césarée en Cappadoce, ayant réglé cette Eglise complètement d'après les coutumes du rite Oriental, y introduisit aussi l'usage des azymes, que les Arméniens conservent jusqu'aujourd'hui. Ce Saint ne pouvait donc prendre et introduire en Arménie cette coutume de l'Eglise Occidentale, avec la quelle il n'était pas en relations directes et dont il n'avait pris aucune coutume. Au contraire il est bien évident, qu'il la prit de l'Eglise Orientale, d'où il a aussi pris et introduit en Arménie la liturgie, les offices, les prières, les cantiques, tous les usages et toutes les pratiques religieuses, comme on voit jusqu'aujourd'hui

(25) L'Eglise Orientale l'appelle *Evêque-martyr* et célèbre sa fête le 30 Septembre. Les Arméniens lui donnent aussi l'épithète d'*Illuminateur*, à cause que c'est lui qui régla et consolida chez eux la religion Chrétienne.

dans l'Eglise Arménienne. Enfin Saint-Grégoire lui-même avait reçu le christianisme par un Evêque Oriental, Léontius, Métropolitain de Césarée, a été élevé et instruit par lui dans le rite de l'Eglise Orientale, y passa toute sa vie, y mourut en 325 et fut canonisé par cette Eglise comme saint et martyr. L'Eglise ne confirma, ni ne défendit jamais formellement ce remplacement du pain azyme par le pain inzyne: elle le tolérait seulement comme une coutume inoffensive au dogme. Ce n'est qu'au Concile de Florence, où pour la première fois l'Eglise consacra l'usage du pain inzyne dans le saint sacrement, pour les populations chrétiennes, chez qui cette coutume était déjà introduite.

Voilà quelle doit avoir été l'origine de cette insignifiante controverse. Le Clergé même de Constantinople avait depuis bien long-temps observé, que les Chrétiens du rite Oriental commençaient à en soupçonner l'absurdité. Il fallait par conséquent pour ne pas perdre le prétexte d'une aussi frappante différence entre les deux Eglises, l'appuyer de quelques arguments positifs, qui auraient fermé le chemin à toute réplique, et qu'on ne saurait révoquer en doute, sans être taxé de désobéissance flagrante aux ordres de l'Eglise. Le Clergé de Constantinople mit donc en mouvement toute son intelligence, et il trouva à la fin deux arguments, qu'il inserra, comme preuves irréfragables, dans ses fameuses Notes! Les voici ces deux incontestables preuves. « *La proposition que les Latins avancent: c'est à dire que notre Seigneur fit la cène avec du pain azyme, fut trouvée très mensongère: 1. depuis que l'on découvrit le même pain inzyne que Jésus-Christ donna à ses Apôtres. Car Nicolas d'Hydrountos raconte, dans son ouvrage contre les azymes, que lorsque les Latins prirent Constantinople, ils trouvèrent dans la Trésorerie Impériale les saints-bois, la couronne d'épines, les sandales de Jésus-Christ et un clou. De plus ils trouvèrent dans une boîte d'or, garnie de perles et d'autres pierres précieuses, du pain, de celui que Jésus-Christ donna aux Apôtres. Cette boîte portait cette inscription « Ici est le pain sacré que Jésus-Christ distribua à ses disciples au moment de la cène sacrée, en leur disant, prenez, mangez: c'est mon corps » et comme c'était du pain inzyne, les Occidentaux qui le trouvèrent, c'est à dire, l'Evêque d'Albestanie et le substitut de Béthléem, voulurent le cacher. Mais, par bienveillance divine, ils n'ont pas pu réussir! La véracité de cette histoire est aussi attestée par George,*

Evêque de Corfou, qui vivait en 1246 — 2. la proposition des Latins fut prouvée mensongère, depuis que, d'abord Jean Patriarche de Jérusalem et ensuite le savant Eustratius Argenti, écrivirent contre les azymes et prouvèrent par des arguments incontestables, tirés de l'Écriture, que notre Seigneur n'avait pas mangé la Pâque, lorsqu'il fut livré à ses ennemis, et par conséquent qu'il n'avait pas fait la cène avec du pain azyme (26). »

Nous nous abstenons de faire la moindre réfutation du premier de ces deux arguments : c'est à dire de cette miraculeuse découverte du pain inzyne, gardé tant de siècles sous le plus grand secret dans la trésorerie Impériale de Constantinople, sans que les Empereurs en aient jamais rien dit à personne, sans que Cérulaire lui-même dans sa prétention contre les azymes ait montré cette preuve incontestable. Cet argument donc étant de sa propre nature de ceux qu'on ne saurait remuer décemment, nous aurions même désiré pouvoir le passer sous silence, pour nous éviter l'humiliation pénible, que, comme chrétien appartenant au rite Oriental, nous ressentons de la publication d'une pareille absurdité ! Cependant pour que le Clergé de Constantinople ne nous accuse pas d'avoir omis le plus fort et le

(26) „ Ψευδέστατον δὲ ἀπεδείχθη τὸ παρὰ τῶν Λατίνων προτεινόμενον, „ ὅτι ὁ Κύριος ἐτέλεσε τὸν μυστικὸν δεῖπνον δι' ἄζύμου ἄρτου, α'. Ἀφοῦ „ εὐρέθη ἑνζυμος ἄρτος, αὐτὸς ὁ ὑπὸ τοῦ Κυρίου παραδοθείς. Διηγεῖται „ γὰρ Νικόλαος ὁ Ὑδροῦντος ἐν τῷ κατὰ ἄζύμων, ὅτι ὅταν οἱ Φράγγοι ἔλα- „ βον τὴν Κωνσταντινούπολιν, εὗρον εἰς τὸ Βασιλικὸν σκευοφυλάκιον τὰ τί- „ μια ξύλα, τὸν ἀκάνθινον στέφανον, τὰ σανδάλια τοῦ Σωτῆρος, καὶ ἕνα „ καρφί· εὗρον δὲ καὶ ἐν τινι σκεύει χρυσῷ λιθομάργαριτοκολλήτῳ, ἄρτον „ ἀπὸ τὸν ὁποῖον ἔδωκεν ὁ Κύριος τοῖς Ἀποστόλοις· διὸ καὶ ἐπιγραφὴν „ τοιαύτην εἶχεν· “ ἐνθάδε κεῖται ὁ Θεῖος ἄρτος, ὃν ὁ Χριστὸς τοῖς μαθη- „ ταῖς ἐν τῇ ᾠρᾳ τοῦ δεῖπνου διένειμεν εἰπὼν· λάβετε, φάγετε, τοῦτό ἐστι „ τὸ σῶμά μου. „ Ἐπειδὴ δὲ ἦτον ἑνζυμος ἡβουλήθησαν νὰ τὸν κρύψουν „ οἱ εὐρόντες αὐτὸν Δυτικοί, ὁ Ἀλβεστανίας Ἐπίσκοπος, καὶ ὁ Βηθλεέμ „ ὑποψήφιος, ἀλλ' οὐκ ἠδυνήθησαν Θεοῦ εὐδοκίᾳ. (Μαρτυρεῖ δὲ ἀληθῆ τὴν „ ἱστορίαν ταύτην καὶ Γεώργιος ὁ Κερκύρας, ἀκμάσας κατὰ τὸ ἔτος αἰρμς.) „ καὶ β' ἀπεδείχθη ἀφοῦ πρῶτον ὁ Ἰωάννης Ἱεροσολύμων, καὶ παρ' αὐτοῦ „ ὕστερον τὴν ἀφορμὴν λαβὼν ὁ πολυμαθὴς Εὐστράτιος ὁ Ἀργέντης, κατὰ „ ἄζύμων συνέγραψε, καὶ λόγοις Γραφικοῖς καὶ ἀναντιρρήτοις ἀπέδειξεν, ὅτι „ ὁ Κύριος οὐκ ἔφαγε νομικὸν Πάσχα, ἐν ᾧ παρεδόθη χρόνῳ, καὶ ἀκολού- „ θως οὐδὲ δι' ἄζύμων τὸν μυστικὸν δεῖπνον ἐτέλεσεν. „ (Pédalium. Page 54 dans les Notes.)

meilleur de ses arguments, nous le rapportons, mais sans aucune remarque. Nous espérons néanmoins que nos lecteurs impartiaux n'attribueront point à cette glorieuse Eglise Orientale, les impertinentes absurdités, que ses ennemis osent fabriquer pour consolider sa séparation de celle de Rome, et par conséquent leur impie despotisme sur cette infortunée Eglise et le peuple de ce rite.

Quant au second argument, cité par les Notes susmentionnées, savoir, que Jésus-Christ n'a pas mangé la Pâque avant d'être livré à ses ennemis, d'après le témoignage incontestable du savant Eustratius Argenti, malheureusement pour la véracité et l'impartialité des Notes du Clergé de Constantinople, et la valeur du témoignage de Mr. Argenti, notre Seigneur Jésus-Christ et les Evangélistes nous disent bien clairement tout le contraire. Aussi nous citons simplement les propres paroles de notre Seigneur et de ses Apôtres, ainsi que le témoignage écrit des Evangélistes, laissant à notre lecteur la liberté de choisir entre la déclaration authentique de ceux-ci, et les Notes du Clergé de Constantinople, basées sur le témoignage de Mr. Argenti. Voilà comment les Evangélistes racontent ce fait « *Or il était venu le jour des azymes, dans le quel il fallait sacrifier la Pâque; Jésus donc envoya Pierre et Jean en leur disant: allez nous préparer la Pâque, afin que nous la mangions: ceux-ci lui dirent: où voulez-vous que nous la préparions? et Jésus leur dit: lorsque vous entrerez dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau: suivez le dans la maison où il entrera, et dites au maître de la maison: le Maître vous envoie dire » où est le lieu où je mangerai la Pâque avec mes disciples? et il vous montrera une chambre meublée à l'étage supérieur, là vous préparerez la Pâque. Les disciples étant allés, trouvèrent les choses comme Jésus leur avait dit, et ils préparèrent la Pâque. Et quand l'heure fut arrivée, il se mit à table et les douze Apôtres avec lui, et il leur dit: j'avais fort désiré de manger cette Pâque avec vous avant ma passion: car je vous dis que je n'en mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit célébrée dans le royaume des cieux. Ayant alors pris le pain et l'ayant béni, il le brisa et leur donna en disant: c'est mon corps qui est donné pour vous etc. etc. (27).*

(27) St. Luc. chap. XXII 7-19.

Conformément aux Evangelistes, l'Eglise Orientale chante jusqu'aujourd'hui que notre Seigneur mangea la Pâque de l'ancienne loi. Le jeudi saint, par exemple, elle chante un cantique qui dit « *celui qui écrivit sur le mont Sinaï les tables de la loi, voulant accomplir la loi, mangea la Pâque vieille et figurative, et en même temps il s'est offert comme Pâque et mystérieux sacrifice* (28). »

Un autre cantique du même jour dit: « *la chambre haute où Jésus-Christ fit la Pâque, devint une demeure céleste* (29). »

Un autre dit « *La cène fut double: car elle comprenait la Pâque de l'ancienne loi, et la Pâque nouvelle, qui est le corps et le sang du Seigneur* (30). »

Mais les plus sublimes de ces cantiques sont les deux suivants: le premier nous explique, que Jésus-Christ ordonna à ses disciples de préparer la Pâque dans une chambre haute, pour signifier l'intelligence, et avec du pain azyme pour signifier la vérité de ce grand mystère: ce qui est d'ailleurs très conforme à la défense que lui-même leur fait « *de s'abstenir du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie* (31) » voici ce cantique « *Allez, dit Jésus-Christ à ses disciples, préparez la Pâque en faveur de ceux que j'initie, dans une chambre haute, qui représente l'intelligence, avec du pain azyme qui représente la vérité, et glorifiez la fermeté de la grâce* (32). »

Le second cantique nous explique que la Pâque représente Jésus-Christ lui même, et que c'est pour cela qu'il se donnait

(28) „ Τὴν νομικὴν ἐκπληρώσας πρόσταξιν ὁ πλάκας τὰς νομικὰς γράψας ἐν Σινᾷ, ἔφαγε μὲν τὸ Πάσχα τὸ πάλαι καὶ σκιῶδες, γέγονε δὲ Πάσχα καὶ μυστικὴ ζωοδυσία „ (chant. 8.)

(29) „ Σκηνὴ ἐπουράνιος ἐδείχθη τὸ ἀνώγειον, ἔνθα τὸ Πάσχα Χριστὸς ἐπετέλεσεν „ (idem.)

(30) „ Διπλοῦς ὁ Δεῖπνος, Πάσχα γὰρ Νόμου φέρει, καὶ Πάσχα καὶ νόν, αἷμα, σῶμα Δεσπότου „ (hymne au jeudi Saint par st-Cosmas l'hymnographe.)

(31) „ Προσέχετε ἀπὸ τῆς ζύμης τῶν Φαρισαίων, ἥτις ἐστὶν ὑπόκρισις. „ (Mathieu chap. XVI 6.)

(32) „ Ἀπιτε, τοῖς Μαθηταῖς ὁ Λόγος ἔφη, τὸ Πάσχα ἐν ὑπερώῳ τόπῳ, ᾧ νοῦς ἐνίδρυται, οἷς μυσταγωγῶ σκευάσατε, ἀζύμῳ ἀληθείας λόγῳ τὸ στερεόν δὲ τῆς χάριτος μεγαλύνετε „ (cantique de jeudi Saint ode IX par St-Cosmas l'hymnographe.)

à manger à ses disciples, en leur donnant à manger la Pâque « et vous proposiez à ceux pour qui vous alliez mourir, la Pâque qui ne représentait que vous même, en leur disant : mangez mon corps et vous serez affermis (33). »

D'après donc les propres paroles du Sauveur et de ses Apôtres, le témoignage des Evangélistes et tous les cantiques de l'Eglise Orientale, Jésus-Christ mangea-t-il la Pâque, ou non ? le Clergé de Constantinople répondra encore que *non !* mais comment ?.. il n'y a pas de comment ! Jésus-Christ n'a pas mangé la Pâque : car la Pâque consistait dans les azymes, et alors les Occidentaux auraient raison de les employer sans être taxés d'hérésie : tandis que les intérêts matériels du Clergé de Constantinople exigent que le peuple Oriental croit, que les Occidentaux sont des hérétiques, qu'il doit détester.

CHAPITRE XII.

PREUVES QUE LES COUTUMES DES DIFFÉRENTS RITES NE FURENT JAMAIS CONSIDÉRÉES PAR L'ÉGLISE COMME DIFFÉRENCES DOGMATIQUES. EFFORTS CONTINUELS DES PAPES POUR SOUTENIR LE RITE ORIENTAL.

Dès le temps des Apôtres l'Eglise permit et consacra toutes les coutumes particulières des différents peuples chrétiens dans quelques pratiques religieuses, dans l'officiature, ou dans l'administration des sacrements, lorsque ces coutumes n'étaient pas contraires aux dogmes de la Foi. Ces coutumes provenaient des usages locaux, ou des mœurs des différentes nations qui embrassaient le Christianisme, de la diversité des climats, des circonstances des temps, ou même de l'exaltation de quelque pieux sentiment, qu'une longue habitude consacrait chez quelque peuple. On appelle ces coutumes dans la langue Grecque *ἔθνη* et dans la langue Latine *ritus*.

Ces coutumes, quoiqu'elles présentassent une apparence de différence religieuse entre les peuples chrétiens, furent toujours approuvées et soutenues par l'Eglise elle-même, dès les temps les plus reculés.

(33) „ Καὶ τὸ Πάσχα οἷς ἔμελλες θανεῖν αὐτὸς ὢν σεαυτὸν προετί-
 „ θης, φάγετε, βοῶν τὸ σῶμά μου, καὶ πίστει στερεωθήσεσθε „ (idem.)

Tous les Conciles généraux, tous les Pères de l'Eglise ont parlé de ces coutumes, et les ont toujours considérées comme des usages, qui sans nuire à la Foi, relèvent la splendeur de l'Eglise par une variété, qui atteste l'origine des différentes nations qu'elle a réunies dans le cercle du salut.

Les différentes coutumes des rites furent toujours respectées même lors que les passions humaines et les intérêts individuels commencèrent à troubler l'harmonie de l'Eglise primitive par des hérésies impies ou des discussions absurdes. Sans recourir à d'autres preuves, il nous suffit, pour constater ce que nous avançons ici, de citer un passage de Photius, extrait de la seconde lettre que cet homme remarquable adressa vers la fin de l'an 861 au Pape Nicolas 1er, pour lui demander sa confirmation sur le Siège Patriarcal de Constantinople. Dans cette lettre, Photius expose et prouve avec son éloquence ordinaire, que les différences des rites sont inoffensives, et admises par la croyance de l'Eglise Universelle, lorsqu'elles ne sont pas contraires aux dogmes de la Foi. On voit par la réponse du Pape Nicolas à cette lettre, que cette opinion était tellement conforme à la croyance de l'Eglise de Rome, que ce Pape, aussi illustre que sévère et exact, tout en rejetant définitivement les autres propositions de Photius, approuve ce qu'il dit sur la diversité des rites, par les paroles suivantes « *quant aux diverses coutumes que vous alléguerez selon la diversité des Eglises, nous ne nous y opposons pas, pourvu qu'elles ne soient pas contraires aux canons* (1). » Voici le passage de la lettre de Photius (2) : « *Car observer ce qui est transmis par la tra-*

(1) Epist. 6. Labb. Tom. VIII pag. 282.

(2) „ Τὸ μὲν γὰρ τὰ δοθέντα συντηρεῖν γνώμης ἐστὶ σταθερᾶς, καὶ
 „ τὴν καινοποιὸν ἀποπεμπούσης προαίρεσιν· τὸ δ' ἂ μὴ παρῆλθε, χρεῖας
 „ μὴ καλούσης νομοθετεῖν, ἢ φυλάττειν ἐπιχειρεῖν, νεωτεροποιοῦ διανοίας
 „ καὶ ῥεμβομένης ἐστὶ περισσεύματα. Μέτρῳ γὰρ ἕκαστος οἰκείῳ καὶ κα-
 „ νόνι συνέχεται τε καὶ κατευθύνεται· πολλοὶ κανόνες ἄλλοις μὲν παραδέ-
 „ δονται, ἑτέροις δὲ οὐδὲ γινώριμοι. Ὁ παραλαβὼν καὶ ἀδετῶν, δίκης ἄξιος·
 „ ὁ δὲ μὴδ' ἐγνωκώς, μὴδὲ παραδεξάμενος, πῶς ὑπεύθυνος; πολλαὶ δὲ καὶ
 „ νομοθεσίαι, οἷς μὲν ἐτέθησαν ἐφυλάχθησαν, καὶ Θεοῦ θεράποντας τοὺς
 „ φύλακας ἐπεδείξαντο· οἱ δὲ μὴ παρῆλθοτες, καὶ διὰ τοῦτο μὴδὲ τὸν
 „ νοῦν πρὸς αὐτὰ ἐπιστρέψαντες, οὐδὲν ἔλαττον θεοφιλεῖς ἐγνωρίσθησαν·
 „ καὶ κατὰ χεῖρας τὰ παραδείγματα· ἵνα δὲ τὰ ἄλλα εἰσῶ, ὁ μὲν Ἀβραάμ

dition, et repousser toute nouveauté, c'est faire preuve de raison et de bon sens. Il n'appartient qu'à un esprit qui aime la nouveauté, et qui s'égare, d'introduire ce qui n'a pas été reçu,

„ ἔμπερίτομος, τὴν περιτομὴν ἐξ ἐντολῆς Θείας εἰς νομοθεσίαν δεξάμενος·
 „ ἀπερίτμητος δὲ ὁ Μελχισεδέκ, ὃς εἰς ἀφοσίωσιν τοῦ υἱοῦ τοῦ Θεοῦ, καὶ
 „ τὴν ἀρχὴν τῆς γεννέσεως καὶ τὸ τέλος ἔσχεν ἄγνωστον. Ἀλλὰ τὴν τοῦ
 „ Ἀβραάμ τῆς περιτομῆς φυλακὴν ἀποδεχόμενος ὁ Θεός, οὐδαμοῦ φαίνεται
 „ τῷ Μελχισεδέκ παραβάσεως ἐπιφέρων ὀνειδισμόν, ἀλλὰ καὶ οὐκ οὐδὲ τις αὐτὸν
 „ παρανομίας γράψοιτο γραφὴν, αὐτὸν μᾶλλον ἢ ἐκεῖνον (ὅτι τοῦτο τολμᾷ)
 „ ἐξελεγχήσεται γεγραφώς. Καὶ τοι γε τοῖς ἐξ Ἀβραάμ γεγεννημένοις, καὶ
 „ τουτονὶ τὸν νόμον ἐγκολπωσαμένοις, θάνατος ἦν ἡ ζημία τῷ παραβάντι,
 „ οὐκ ἐξ ἀνθρώπων μόνον ἐπαγόμενος, ἀλλὰ καὶ παρ' αὐτῶν Ἀγγέλων σφο-
 „ δρῶς ἀπειλούμενος. Ἀλλ' ἐν γε τούτῳ Ἀβραάμ τε καὶ Μελχισεδέκ δια-
 „ φερόμενοι, τὴν εἰς τὸν κοινὸν Δεσπότην εὐγνωμοσύνην τε καὶ λατρείαν
 „ παραπλησίως ἀλλήλοις διέσωζον, ἐξ ὧν οὐδετέρου παρὰ πατέρου μῶμος
 „ προσήπτετο. Ἀλλ' ἡ γε ἐν τοῖς καιριωτάτοις σφοδρά τε καὶ ἀκαινοτόμη-
 „ τος κοινωνία τοῖς ἐν τοῖς λοιποῖς οὐκ εἶα σκοπεῖν τε καὶ πολυπραγμο-
 „ νεῖν ἑτερότητα. Ἄ γάρ ἐστιν ὄντως κοινὰ πᾶσιν, ἅπαντα φυλάττειν ἐπά-
 „ ναγκες, καὶ πρό γε τῶν ἄλλων τὰ περὶ πίστεως, ἐνθα καὶ τὸ παρεγκλίνειν
 „ μικρὸν, ἁμαρτεῖν ἐστὶν ἁμαρτίαν τὴν πρὸς θάνατον. Ἔστι καὶ ἰδιαζόντως
 „ τισὶ παρεπόμενα, ὧν ἡ παράβασις, οἷς μὲν ἐδόθη κατέχεσθαι, ἐπιζήμιος·
 „ οἷς δ' οὐ παρείληπται, καὶ τὸ μὴ συντηρεῖν ἀκατάκριτον. Καὶ τὰ μὲν
 „ Οἰκουμενικαῖς καὶ Κοιναῖς τυπωθέντα ψήφοις πᾶσι προσήκει φυλάττε-
 „ σθαι· ἃ δὲ τις τῶν Πατέρων ἰδίως ἐξέθετο, ἡ τοπικὴ διωρίσατο Σύνοδος,
 „ τῶν μὴ φυλαττόντων τὴν γνώμην οὐ παρίστησι δεισιδαίμονα, οὐ μὲν τοῖς
 „ γε μὴ παραδεξαμένοις τὸ παρορᾶν ἐπικίνδυνον. Οὕτω ξυρᾶσθαι μὲν ἄλ-
 „ λους πάτριον, ἑτέροις δὲ καὶ Συνοδικοῖς ὅροις ἀπόβλητον. Εὐφρόνως δὲ τὸν
 „ λόγον εἰπεῖν ἔδει, καὶ εἵπομεν. „

„ Εἰ δὲ καὶ τὸν ἐν Σίδῃ κανόνα προσέθεμεν, βαρεῖς ἂν καὶ λίαν φορ-
 „ τικοὶ κατεφάνημεν. Οὕτω πλὴν τοῦ ἐνός τὰ ἄλλα σάββατα συντηρεῖν ἡμῖν
 „ ἐπιλήψιμον, ἑτέροις δὲ καὶ τοῦ ἐνός πλείω νηστεύεται· καὶ φεύγειν τὴν
 „ μέμψιν ἢ παράδοσις οἶεται τῷ ἔδει κατακρατεῖν τοῦ κανόνος ἐκνικήσασα.
 „ Καὶ νομίμῳ γάμῳ γυναικὶ συναφθέντα οὐκ ἐστὶν εὐρεῖν ἐν Ῥώμῃ πρε-
 „ σβύτερον, ἡμεῖς δὲ καὶ τοὺς μονογαμίᾳ τὸν βίον ῥυθμίζοντας εἰς πρε-
 „ σβυτέρου φέρειν βαθμὸν ἐδιδάχθημεν, καὶ τοὺς γε διακρινομένους ἐξ
 „ αὐτῶν λαβεῖν τοῦ Κυριακοῦ σώματος τὴν μετάληψιν, πανταχόθεν ἀπο-
 „ κλείομεν, ἐξ ἴσου τοὺς τε πορνείαν νομοθετοῦντας καὶ τοὺς γάμῳ νόμον
 „ ἀναιροῦντας λογιζόμενοι. Πάλιν ἂν τις παρ' ἡμῖν τὴν τοῦ πρεσβυτέρου πα-
 „ ρελθὼν χειροτονίαν, τὴν τοῦ Ἐπισκόπου τῷ διακόνῳ περιδείῃ, ὥς εἰς τὰ
 „ καίρια ἐξημαρτηκῶς κατακρίνεται. Τισὶ δὲ παραπλήσιον ἀπὸ πρεσβυτέρου

et d'en faire une loi, lorsqu'aucune nécessité ne l'y oblige: puisque chacun est tenu et dirigé par sa propre loi. Il y a plusieurs canons que les uns ont reçu, et dont les autres n'ont pas oui parler. Si celui qui les reçoit ne les observe pas, il est répréhensible. Mais celui qui ne les a pas connus, ou qui ne les a pas reçus, comment peut-il être accusé? Il y a bien des lois imposées à certaines personnes, qui, les ayant observées, sont devenus par là, agréables à Dieu: mais ceux qui ne les avaient pas reçues, et qui, pour cette raison, n'y avaient pas fait attention, n'ont pas été moins agréables à Dieu: nous en avons des exemples sous main: Abraham, pour ne pas

„ προάγειν Ἐπίσκοπον, καὶ ἀπὸ Διακόνου τὴν μέσσην τάξιν ὑπεραλλόμενον,
 „ εἰς τὸ τῆς Ἐπισκοπῆς ἀναρπάζειν ἀξίωμα· καὶ τοι γὰρ ἡλίκον καὶ ὅσον
 „ τὸ μέσον ἐν τούτοις; Ἄλλαι μὲν γὰρ καθ' ἑκάστην τάξιν καὶ βαθμὸν
 „ εὐχαί, ἄλλαι δὲ τελεταί, καὶ ὑπουργίαι πάλιν ἕτεραι, ἄλλαι δὲ καιρῶν
 „ παραφυλακαί, καὶ δοκιμασίαι τρόπων ἕτεραι. Ἄλλ' ὅπερ τις νομοθεσία
 „ οὐ παρεδέξατο, τοῦ μὴ συντηρεῖν ἀπολογία τὸ μὴ δὲ παρρησιάζεσθαι προ-
 „ βαλλόμενος, οὐκ ἂν εὐθύνας ἀπαιτηθήσεται· εἰ δὲ τις παρ' ἡμῖν τοῦτο
 „ δεδρακώς ἐξελέληκετο, οὐδεὶς ἂν αὐτῷ συγγνώμης οὐδὲ ῥανίδα ἐπέσταξε·
 „ τῶν γὰρ ἐλαττόνων νόμων ἡ παράβασις ἀτιμώρητος, πρὸς τὴν τῶν μει-
 „ ζόνων ἐπιτίβει καταφρόνησιν. Ἄλλοις ἅπαξ μονάσασιν ἡ κρεωφαγία οὐ
 „ τι γὰρ βδελυσσομένοις, ἀλλ' ἀσκουμένοις, μέχρι τέλους ἀπρόσιτος, ἑτέροις
 „ δὲ ἐπὶ πολὺ παρατηρήσιμος. Ἐγὼ δὲ καὶ παρὰ ἀνδρῶν πρὸ πολλοῦ τι-
 „ μώντων τὴν ἀλήθειαν ἠκούσα, ὡς τὸν τῆς Ἀλεξανδρέων Ἐκκλησίας ἐφορᾶν
 „ μέλλοντα, καὶ λόγον ὑποσχεῖν ἐκβιάζονται, ἀπὸ τίνος ἐπιχωρίον περιπε-
 „ τείας τούτου κράτησαντος, μὴ ἂν ποτε τῆς κρεωφαγίας ἀφίστασθαι· καὶ
 „ σχῆμα μὲν τοῦ μονάσαντος οὐκ ἂν τις παρ' ἡμῖν εἰς Κληρικοῦ μετασχη-
 „ ματίσειεν, ἔνιοι δὲ ἐπειδὴν πρὸς Ἐπισκοπῆς ὕψος τὸν μοναστὴν ὕψου
 „ ἐθελήσωσιν, τοῦτον περὶτροχα κείροντες, τὸ πρότερον μεταμείβουσι σχῆμα·
 „ οὕτως ἐν οἷς οὐκ ἔστι πίστις τὸ ἀδεοῦμενον, οὐδὲ κοινοῦ τε καὶ Καθο-
 „ λικοῦ ψηφίσματος ἐκπτώσις· ἄλλων παρ' ἄλλοις ἐθῶν τε καὶ νομίμων
 „ φυλαττομένων, οὔτε τοὺς φύλακας ἀδικεῖν, οὔτε τοὺς μὴ παραδεξαμένους
 „ παρανομεῖν, ὁρῶς ἂν τις κρίνειν εἰδὼς διορίσαιοτο. Καὶ τοι γὰρ τὸ νομι-
 „ σθὲν ὑμῖν εἰς ἐπίκλημα πρὸς ἔνια τῶν κατηριθμημένων οὐδ' ἐν συγκρίσει
 „ τὸ ἀνεύθυνον ἀποφέρεται, ἀλλὰ τὰ μὲν εἰς τὴν τῶν ἐκθέσμων καὶ βδε-
 „ λυκτῶν ἀπελαύνειν χώραν, αὐτὸ δὲ τῆς τῶν ἐπαινετῶν καὶ καλλίστων με-
 „ ρίδος ἐξήρτηται. Καὶ τὸ μὲν καὶ πεπεῖσθαι, καὶ διαπράττεσθαι, μέχρι
 „ νῦν πεπαρρησιασμένη καὶ φωνῇ, καὶ γνώμῃ, καὶ προσώπῳ κηρύσσεται. „
 (Lettre de Photius au Pape Nicolas 1er pour lui demander sa confirmation
 au siège de Patriarche de Constantinople.)

en citer d'autres, était circoncis, ayant reçu de Dieu la loi de la circoncision; Melchisédech, qui, par l'obscurité de son origine et de sa fin, devait figurer le fils de Dieu, était incirconcis. Cependant Dieu, en approuvant dans Abraham l'observation du précepte, n'a jamais reproché à Melchisédech de l'avoir violé. Celui qui oserait les accuser l'un de prévarication et l'autre d'innovation, serait répréhensible. La loi de la circoncision a été imposée à la postérité d'Abraham, sous peine de mort, par l'intermédiaire non seulement des hommes, mais encore des anges. Abraham et Melchisédech, différant en ce point marchaient ensuite dans la même voie, et rendaient à Dieu un culte commun, sans que l'un fît des reproches à l'autre. L'union qu'ils ont formée entre eux ne leur permettait pas de faire attention à cette différence. Il y a des règles qui sont communes, et qu'il n'est permis à personne de violer: telles sont les règles de la Foi: s'en écarter tant soit peu, c'est se rendre coupable d'un péché mortel. Mais il y a des règles qui sont propres à un pays, et dont la violation rend coupables ceux à qui elles sont imposées. Ceux qui ne les ont pas reçues, ne sont point criminels, pour ne les avoir point observées. Les canons établis dans les Conciles Oecuméniques, qui ont obtenu les suffrages des Evêques, doivent être observés de tous. Mais si quelque Père établit une règle pour son Diocèse, ou si un Synode local fait une loi, il n'y a point de superstition à l'observer; pourtant ceux qui ne l'ont pas reçue, peuvent la négliger sans danger. Ainsi les uns coupent la barbe selon la règle de leur pays; il est défendu aux autres, par un décret Synodal, de la couper. Il était nécessaire de dire tout cela en termes convenables; nous l'avons fait. »

« Si nous avions proposé le canon du Synode de Sida, nous aurions paru facheux et importuns. Ainsi nous ne jeûnons qu'un seul Samedi, si nous jeûnions les autres, nous paraîtrions condamnables: d'autres jeûnent davantage. Une tradition appuyée sur les canons de l'Eglise, ne peut être blâmée. A Rome on ne trouve point de prêtre légitimement marié; pour nous, nous avons appris à élever à la prêtrise ceux qui se sont contentés d'un seul mariage; et si quelqu'un refusait de recevoir le corps du Seigneur de la main d'un tel prêtre, nous lui interdirions l'entrée de l'Eglise, et nous le rangerions parmi ceux qui approuvent la fornication et qui condamnent le mariage.

Nous regarderions comme un crime d'ordonner Evêque un diacre, qui n'eût point passé par l'ordre de la prêtrise, d'autres élèvent indifféremment à l'Episcopat un prêtre ou un diacre, sans donner à celui-ci l'ordre de la prêtrise: et cependant quelle différence entre l'un et l'autre! Ainsi il y a différence dans les prières pour chaque ordre et chaque degré; différence dans les cérémonies, dans les usages, dans les ministères, dans les observances des temps, et dans les épreuves morales. Si quelqu'un n'a pas reçu un de ces usages comme loi, il trouvera toujours pour excuse de ne l'avoir pas reçu, et ne pourra être condamné comme l'ayant enfreint. Si quelqu'un ne l'observait pas chez nous, il n'y aurait point d'indulgence pour lui; on ne lui donnerait pas une goutte d'eau pour le soulager. Puisque la négligence apportée à l'observation d'un des moindres usages, conduit au mépris des grandes lois de la religion. Il y a des moines à qui on prescrit une abstinence perpétuelle de viande, d'autres ne l'observent que dans certains temps. J'ai entendu dire à des hommes d'Alexandrie, dignes de foi, qu'on fait promettre au Prélat qui doit gouverner cette Eglise, de ne jamais faire abstinence, l'usage étant tel dans ces contrées. Chez nous les moines ne changent jamais leur costume pour prendre celui d'un Clerc; ailleurs quand on élève un Clerc à l'Episcopat, on lui laisse une couronne de cheveux, et il change son costume. Ainsi comme les usages sont différents selon les divers pays, personne, s'il veut juger avec équité, ne s'avisera de blâmer ceux qui les observent, ou ceux qui ne les observent pas, quand ils ne les ont pas reçus, pourvu qu'on ne touche pas à la Foi, ou aux ordonnances des Conciles généraux. C'est de quoi convient tout homme qui juge avec équité. »

« D'après cette distinction, il arrive que ce que nous regardons comme digne de blâme, est regardé chez vous, comme digne d'éloges; et que ce que vous repoussez comme criminel et abominable, est prôné chez nous, comme une action très belle qui mérite nos éloges, qu'on s'est toujours empressé de faire, et à la quelle nous exhortons de tout notre pouvoir par la parole et le geste. »

On voit par cet exposé, ainsi que par la réponse du Pape Nicolas 1er, que nous avons cité plus haut, que dès les temps les plus reculés, les coutumes des différents rites ne furent jamais considérées comme différences dogmatiques, tant que ces coutu-

mes n'étaient point contraires à la croyance de l'Eglise Catholique.

Voilà pourquoi l'acte mémorable, par le quel le Concile général de Florence publia en 1439 la réunion solennelle des deux Eglises, établit dans toutes ses institutions, *l'immuable conservation des coutumes de chacune d'elles*.

Il est vrai que depuis quelque temps des circonstances provenant de l'état anormal, dans le quel se trouvaient les Chrétiens d'Orient, firent confondre le système immuable de l'Eglise avec les différentes manières d'agir de quelques Missionnaires Catholiques en ces pays, et firent attribuer à l'Eglise de Rome le but de vouloir attirer les Orientaux au rite Latin. Le Clergé de Constantinople, profitant du pouvoir temporel que le Gouvernement Ottoman lui avait concédé, dès la chute de l'Empire Byzantin, sur tous les Chrétiens du rite Oriental, sujets de la sublime Porte, suspendit frauduleusement la continuation de l'union des Eglises, accomplie par l'acte du Concile de Florence, et entraîna insensiblement ces pauvres Chrétiens à un nouveau schisme inqualifiable et imposé par la force. Alors l'Eglise de Rome, aussitôt que les circonstances purent le lui permettre, expédia, comme elle devait le faire, des Missionnaires, dont le mandat était de prêcher et de tâcher de rétablir en Orient l'union des Eglises, conformément à l'acte du Concile de Florence, frauduleusement suspendue. Mais les Missionnaires délégués en Orient par le Saint-Siège pour ramener ces peuples à l'unité de l'Eglise, et surtout ceux qui, animés par un zèle pour la Foi, se chargeaient d'eux-mêmes d'une tâche charitable aussi importante, n'ont pas tous suivi la ligne de conduite que l'Eglise avait tracée, et dont elle-même n'a pas un moment dévié. Au lieu donc de prêcher à ces Chrétiens d'Orient la réunion de l'Eglise, sans attaquer les coutumes des rites, que l'Eglise Catholique respecta toujours, plusieurs de ces Missionnaires, emportés par un zèle sans connaissance, crurent devoir tâcher de convertir ces Chrétiens au rite Latin. C'est justement la conduite de ces Missionnaires, si louables d'ailleurs pour leur zèle, qui augmenta les antipathies des Chrétiens Orientaux contre l'Eglise de Rome, puisque ces Missionnaires, sans le comprendre et sans le vouloir, soufflaient le feu de la discorde et de la haine des masses contre le saint-Siège, et servaient plutôt les intérêts du Clergé de Constantinople, que ceux de l'Eglise. Car ce Clergé ayant fondé la con-

solidation de son schisme uniquement sur cette haine des chrétiens Orientaux contre l'Eglise de Rome, applaudissait à cette méprise des Missionnaires ! Il profitait admirablement de cette manière vicieuse de travailler au rétablissement de l'union, et faisait comprendre au peuple, que Rome veut détruire le rite Oriental. Cependant, quoiqu'elle en ait subi toutes les conséquences, l'Eglise Romaine ne peut pas être accusée, ni considérée comme responsable d'un système, qu'elle n'a jamais toléré, mais qu'au contraire, elle a toujours authentiquement désapprouvé et condamné dans tous ses actes officiels. Jamais le saint-Siège, ni la Propagande de la Foi, qui en est le seul organe officiel, n'ont donné à qui que ce soit, la mission de convertir au rite Latin les Chrétiens d'Orient. La sollicitude de l'Eglise de Rome pour faire déraciner, des Eglises Orientales, toute erreur sur la Foi, est très-ancienne : mais elle ne songea jamais à affaiblir, et encore moins à détruire, les coutumes des différents peuples, lorsque ces coutumes n'attaquent pas la Foi. Au contraire, nous voyons que, même avant la réunion des Eglises faite au Concile de Florence, c'est à dire en 1261, Innocent IV publia une bulle sur la stricte observance du rite Oriental dans l'île de Chypre.

Après la réunion de Florence et l'apostasie partielle du Clergé de Constantinople, le saint-Siège suivit invariablement la même ligne de conduite jusqu'à nos jours. On voit au seizième siècle Pie IV régler, par un bref en date de 16 fevrier 1564, la conduite Ecclésiastique des prêtres du rite Oriental, établis en Italie et en Sicile, et appartenant à des Diocèses Latins, conformément aux prescriptions de l'Eglise Orientale. Vers la fin du même siècle, c'est à dire le 31 Août 1595, le Pape Clément VIII publia une institution sur la conservation du rite Oriental, pour servir de règlement aux Grecs et aux Albanais domiciliés en Italie et dans les îles adjacentes.

Le Pape Grégoire XIII pénétré des plus sublimes sentiments pour la conservation du rite Oriental, et celle de la langue Grecque, fonda à Rome en 1577 le Collège Grec, vaste et bel édifice aux pieds du mont Pincio, qu'il dota d'un revenu annuel de 2400 écus Romains, d'une assez riche Bibliothèque et de Professeurs de la langue Grecque et du rite Oriental. A côté du Collège il fit bâtir l'Eglise de Saint-Athanase, tout à fait à la manière de ce rite, selon le quel l'office divin est célébré

jusqu'aujourd'hui en langue Grecque. Il y institua aussi un Evêque de ce rite et tout le chapitre nécessaire. Cette belle institution à la quelle tous les successeurs du Pape Grégoire prodiguèrent leurs soins paternels, se conserve jusqu'aujourd'hui, comme un des principaux monuments des grands efforts des Papes pour la conservation du rite Oriental.

Benoît XIV, ce grand et zélé Protecteurs des rites, s'occupa également de la consolidation et de la stricte observance du rite Oriental, en publiant successivement différentes bulles, constitutions, Encycliques et brefs. Par sa célèbre constitution pour la conservation du rite Oriental, qui fut publiée en 1742, il établit des règles certaines et durables sur toutes les coutumes de ce rite. Le 24 Décembre de l'année suivante, il publia sa belle Encyclique aux Evêques Grecs-Melchites d'Antioche, par la quelle il leur recommande la stricte observance des usages du rite Oriental, en leur défendant d'y rien innover. En 1746 il confirma par une bulle, et publia les instructions pour ces mêmes chrétiens, sur la stricte observance des rites, des jeûnes, des abstinences, des liturgies, sur l'administration des sacrements et sur d'autres usages de l'Eglise Orientale, en défendant d'y mêler des Latinismes, d'après les résolutions prises dans les Congrégations particulières, tenues à cet effet devant Sa Sainteté. Dix ans après ces publications ce vénérable Pontife approuva, par un bref en date 25 fevrier 1757, les règles du Séminaire Grec-Albanais à Palerme, érigé par Charles III, dans le but de conserver le rite Oriental chez les chrétiens des colonies Grecques et Albanaises en Italie.

Mais ce qui fait la gloire immortelle de ce grand Pape, ce qui sera toujours le plus beau monument de la vraie piété et du zèle véritablement chrétien des dignes successeurs du Coryphée des Apôtres, c'est la sublime Encyclique, que ce glorieux Pontife Benoît XIV publia, le 26 Juillet 1755 et adressa à tous les Missionnaires Catholiques, envoyés en Orient. Par cette Encyclique le Pape Benoît XIV désapprouve et condamne hautement la conduite de ceux parmi les Missionnaires, qui tâchaient d'attirer les Orientaux au rite Occidental. Il empêcha toute pareille mission et défendit sévèrement, à l'exemple de tous ses prédécesseurs, de pouvoir passer d'un rite à l'autre, sans une nécessité urgente et absolue, nécessité dont il avait remis l'appréciation au jugement du saint-Siège exclusivement. Dans cette

fameuse Encyclique, ce glorieux Pape fait un exposé historique de l'immuable discipline de l'Eglise de Rome, et énumère les bulles, les brefs, les constitutions, les Encycliques, les défenses et autres dispositions en faveur des rites, publiées successivement par presque tous les Papes, depuis le schisme de Céru-laire jusqu'à son époque. En peu de mots, cette Encyclique est un abrégé très-intéressant de la conduite de l'Eglise de Rome, qui tâcha toujours de conserver intact le rite Oriental, et défendit en tout temps le mélange des coutumes des rites, ou de passer de l'un à l'autre. Clément XII également fonda en 1735 un Collège Oriental, et établit un Evêque de ce rite en Calabre (3).

Plus tard le Pape Pie VI établit, en 1796, un Evêque du rite Oriental à Piana pour la colonie Albanaise, et il lui assigna pour siège l'Eglise de St-Démètre, à la quelle Léon XII ajouta, en 1827, une Collégiale, ou chapitre Ecclésiastique, composée des prêtres du rite Oriental ayant un Protopope à leur tête.

L'an 1838 encore, on proposa de faire quelques modifications extérieures dans l'administration du sacrement de l'Eucharistie, modifications qui n'étaient pas tout à fait d'accord avec les coutumes anciennement en usage dans l'Eglise Orientale. mais la Congrégation des rites par son décret du 31 Août 1839, répondit en propres termes « *nihil innovetur.* »

Enfin le glorieux Pape actuel Pie IX, dès la seconde année de son Pontificat, adressa aux Orientaux la fameuse Encyclique, en date du 6 Janvier 1848, en les exhortant à revenir à l'Unité chrétienne, premier caractéristique de l'Eglise, que notre Seigneur Jésus-Christ fonda et confia à la surveillance du Coryphée des Apôtres et de ses Successeurs. Les preuves les plus authentiques de l'attachement et de l'obéissance, que l'Eglise primitive d'Orient ne cessa jamais de conserver à celle de Rome, qu'elle considéra toujours comme Mère, Chef de toutes les autres et centre de l'unité chrétienne, y sont exposées avec la précision la plus positive et l'évidence historique la plus incontestable ! Le Saint-Père y répète, comme tous ses illustres prédécesseurs,

(3) Pour cet établissement et plusieurs autres pareils, voyez l'Ouvrage de Radolà, intitulé « *del rito Greco in Italia.* »

que les coutumes particulières du rite Oriental seront toujours respectées par l'Eglise universelle, comme elles l'ont été jusqu'aujourd'hui. Jamais chef de l'Eglise ne mit tant de force dans les arguments, tant de sublimité dans les pensées, tant de piété dans le but, tant d'indulgence paternelle dans les propositions, enfin tant de modération, de charité, et d'esprit conciliant dans les expressions! On dirait de cette Encyclique, comme de la lettre de St-Léon au Concile de Calcédoine, que, *c'est le Saint-Esprit qui parla par la bouche de Pie IX!*

Il est vrai que, les conseils sublimes et si paternels de cette Encyclique à jamais mémorable et les inspirations du Souverain Pontife, au lieu de toucher les cœurs appesantis de ceux qui sont à la tête de cette Eglise en désolation, n'ont fait que réveiller et rendre plus forte leur aversion contre l'union de l'Eglise! Ils répondirent par un libelle injurieux, plein d'absurdités et de sophismes! et quant à l'unité chrétienne, qui est le principal et unique objet de l'Encyclique du Saint-Père, ils n'ont pas rougi de répondre, que les trois autres Patriarches, de concert avec celui de Constantinople, gardent scrupuleusement l'unité de l'Eglise chrétienne. *Car, disent-ils dans le libelle susmentionné, les trois autres Patriarches, dans les questions difficiles, demandent les Conseils fraternels de celui de Constantinople, à cause que cette ville est le séjour Impérial, et que ce Patriarche a la primauté Synodale. Si la coopération fraternelle de celui-ci peut régler la question, à la bonne heure. Mais s'ils ne tombent pas d'accord entre eux dans les affaires extraordinaires ou difficiles à régler, alors ils rapportent l'affaire (comme en dernier ressort de juridiction) à la décision du Gouvernement Ottoman, d'après les lois (ou les règles) existantes (4). »*

(4) Voilà leurs propres paroles „ Οἱ Πατριάρχαι τῆς Ἀλεξανδρείας, „ τῆς Ἀντιοχείας, τῶν Ἱεροσολύμων εἰς τὰ παραδόξως συμπεσόντα καὶ δυσ- „ διευθέτητα γράφουσιν εἰς τὸν Κωνσταντινουπόλεως, διὰ τὸ εἶναι ἔδραν „ Αὐτοκρατορικὴν, ἔτι δὲ καὶ διὰ τὸ Συνοδικὸν Πρῶτον καὶ εἰ μὲν ἡ „ ἀδελφικὴ σύμπραξις διορθώσῃ τὸ διορθωτέον, εὖ ἔχει· εἰ δὲ μὴ, ἀναγ- „ γέλλεται τὸ πρᾶγμα καὶ εἰς τὴν Διοίκησιν κατὰ τὰ Καθεστῶτα. „ (Encyclique du Patriarche Anthimus pag. 60.) C'est à dire, que c'est le Gouvernement Ottoman (qui ne peut juger aucune affaire sur d'autres principes que ceux du Coran) c'est cette autorité qui doit juger et décider, en dernier ressort, les questions religieuses, et expliquer, définir et dissoudre tous

Mais qui peut savoir, si, dans ses desseins cachés et impénétrables, la Divine Providence n'a pas fixé à notre époque le terme de la désolation de cette l'Eglise? que par conséquent Dieu permet que le cœur de ce Clergé apostat reste glacé à l'appel paternel du chef de l'Eglise, comme autre fois celui de Pharaon s'endurcit à l'évidence des miracles de Moïse, pour que le Seigneur manifeste, comme alors, d'une manière plus efficace et plus solennelle la grandeur de sa Puissance . . . ? Aussi le Saint-Père, loin de se décourager de cette opiniâtreté désespérée du Clergé de Constantinople, se sentant au contraire mystérieusement appelé à l'accomplissement de cette haute mission, déclara-t-il publiquement encore l'année 1853, qu'il ne désespère point de cette tâche sacrée, que ses illustres prédécesseurs poursuivirent avec tant d'ardeur et de persévérance. Au contraire, il dit hautement qu'il est bien convaincu, que la main toute puissante du Père céleste, du Dieu de clémence et de miséricorde, assistera ses pieuses et infatigables sollicitudes ! L'allocution admirable, que Sa Sainteté prononça dans le Consistoire tenu le 19 Decembre 1853, est une preuve éclatante de ses hautes pensées et de ses saintes espérances ! cette allocution est en même temps un témoignage irrécusable de l'opinion invariable que l'Eglise de Rome a toujours eu sur les coutumes du rite Oriental, et du système qu'elle suivit en tout temps pour la conservation intacte de ce rite. Voici comment le Saint-Père s'exprime dans cette allocution :

les doutes et toutes les discussions des Patriarches d'Orient, lorsque ceux-ci ne peuvent pas s'accorder entre eux dans l'exercice de leurs fonctions ! En effet nous avons eu un exemple bien frappant de cette espèce de juridiction : avant 50 ans environ, le Clergé du rite Oriental et celui des Arméniens séparés disputaient à Constantinople, en accusant les uns les autres comme ayant corrompu les usages de la religion chrétienne. Les premiers accusaient les seconds de ne pas mettre de l'eau dans le vin, qu'on emploie dans le saint sacrement, et les Arméniens accusaient ceux du rite Oriental, puisqu'ils en mettaient : la dispute grossit, et enfin d'après *les règles existantes* (cités dans la dite Encyclique) on porta l'affaire par devant le Reiz-effendy de cette époque. Le Ministre Musulman, après avoir entendu les griefs des deux parties, prononça la sentence suivante « *le vin est une liqueur impure, maudite et défendue par le Coran : il ne faut pas donc en faire usage de tout : pourquoi n'y employez vous pas de l'eau toute pure ?* »

» Vénérables Frères ,

» Placés au faite du Siège Apostolique comme dans la ci-
 » tadelle et sur le rempart de la Foi Catholique, les Pontifes
 » Romains nos prédécesseurs, exerçant le pouvoir qui leur est
 » donné d'en haut de gouverner l'Eglise Universelle, ont tourné
 » leur sollicitude vers l'Eglise d'Orient, et ils n'ont jamais rien
 » négligé de ce qui pouvait contribuer à la protéger et à la
 » soutenir. Combien ils ont mis de soins habiles et prudents;
 » combien ils ont travaillé pour amener à se réunir volontai-
 » rement et de bonne foi à l'Eglise Romaine ceux des peuples
 » Orientaux, qu'un malheureux schisme en avait séparés; et
 » pour les déterminer à se rattacher au Pontife romain, Pasteur
 » suprême de la terre, comme des membres au chef du corps
 » au quel ils appartiennent, c'est ce que nous n'avons pas be-
 » soin de Vous exposer ici, Vénérables Frères. Tout cela vous
 » est parfaitement connu, et l'histoire l'atteste par d'innombra-
 » les témoignages.

» Voulant suivre, de notre côté, ces beaux exemples de
 » paternelle sollicitude, dès la seconde année de notre Pontifi-
 » cat, nous avons adressé à tous les Orientaux des lettres dans
 » lesquelles nous les exhortions avec zèle et avec amour à ren-
 » trer en communion avec le saint-Siège et à s'y rattacher
 » fermement. Nous avons établi la nécessité de cette réunion
 » par de nombreuses et fortes preuves, dont la vérité est écla-
 » tante, malgré tout ce qu'ont osé publier en sens contraire
 » plusieurs Evêques schismatiques dans un écrit, où ils ont ré-
 » pandu le fiel invétéré de leur animosité contre le Siège Apo-
 » stolique. Nous ferons, du reste, réfuter cet écrit pour convain-
 » cre les schismatiques de leurs erreurs, et mettre fin à leur
 » obstination. Mais ne cessons pas dès ce moment de prier et
 » de conjurer pour leur salut à tous, le Père céleste des lu-
 » mières, sans jamais oublier la charité chrétienne, qui est
 » douce et patiente. Guidés comme Nous par cet esprit de cha-
 » rité, nos prédécesseurs déclarèrent, non seulement qu'on ne
 » devait pas improuver ceux des rites sacrés en usage dans
 » l'Eglise d'Orient, où ils n'avaient rien trouvé de contraire à la
 » Foi Orthodoxe, mais encore qu'on devait les garder et les
 » retenir, comme dignes de vénération par l'antiquité de leur

» origine , et comme venant en très grande partie des Saints
 » Pères. Il fut même défendu par des constitutions expresses,
 » à ceux qui les suivent , de les abandonner , sans en avoir
 » obtenu la permission du Pontife suprême. Nos prédécesseurs
 » savaient , que l'épouse immaculée du Christ présente dans ses
 » caractères extérieurs une admirable variété qui n'altère pas
 » en elle l'unité. L'Eglise s'étendant au de là des limites des
 » Etats embrasse tous les peuples et toutes les nations , qu'elle
 » réunit dans la profession et l'accord d'une même Foi , mal-
 » gré la diversité des mœurs , du langage et des rites , pourvu
 » que ces différences soient approuvées par l'Eglise de Rome ,
 » Mère et Chef de toutes les autres. C'est là ce que voyait très
 » bien notre prédécesseur Grégoire XVI , de glorieuse mémoire ,
 » lorsqu'il portait sa vigilance pastorale et ses soins vers les
 » populations Valaques du rite Oriental catholique , qui habi-
 » tent la Transylvanie. Voulant les relever , les encourager et
 » les confirmer dans la Foi Catholique , il entreprit de leur don-
 » ner une hiérarchie Ecclésiastique particulière du rite Oriental.
 » Cette entreprise , que notre prédécesseur ne put couduire au
 » terme désirable , à cause de la difficulté des temps et de di-
 » verses circonstances , nous avons eu , vénérables Frères , la
 » consolation de l'accomplir en grande partie. Nous nous em-
 » pressons , comme il est juste , d'en rendre grâce au Père des
 » miséricordes , dont le secours céleste nous a donné de pour-
 » suivre avec succès une œuvre qui , nous l'espérons , étendra
 » les progrès de la religion catholique et apportera de très-grands
 » avantages spirituels à cette nation.

» Nous devons ensuite payer un juste tribut d'éloges à no-
 » tre très-cher fils en Jésus-Christ François-Joseph , Empereur
 » d'Autriche , Roi Apostolique de Hongrie et de Bohême , qui
 » ne s'est point contenté de nous faire connaître ses pieux désirs
 » à cet égard , mais qui a mis dans cette affaire ses soins , sa
 » sollicitude , son zèle et tout ce que l'on peut attendre du prince
 » le plus religieux , animé du plus vif désir d'étendre le domaine
 » de la Foi. Nous devons dire aussi combien nous avons à nous
 » louer de l'Archevêque de Gran , qui s'est employé de tout son
 » pouvoir au succès d'une œuvre si salulaire , si propre à con-
 » server l'unité Catholique. C'est ainsi qu'après avoir entendu
 » l'avis de ceux d'entre Vous , nos Vénérables Frères , aux
 » quels nous avons confié l'examen attentif de cette affaire si

» importante , nous avons , d'après leur conseil , érigé deux
 » sièges épiscopaux du rite Oriental, celui de Lugos , dans le
 » Banat de Temesch et celui d'Armenienstadt, en Transylvanie,
 » et nous avons fait ces deux Sièges suffragans de l'Eglise de
 » Fogaritz , qui avait été érigée depuis long temps en siège Epi-
 » scopal , mais que nous avons , en dernier lieu élevé à la di-
 » gnité et au privilège de siège métropolitain , en lui décernant
 » le titre d'Albe-royale. En outre de ces deux Evêchés de créa-
 » tion nouvelle, nous lui avons donné pour suffragant le siège
 » épiscopal de Grosswardein , qui est aussi du rite Oriental , et
 » que nous avons détaché de l'Archevêché de Gran. Après avoir
 » ainsi constitué la nouvelle province Ecclésiastique de Fogaritz
 » et Albe-Royale, nous ne doutons pas, Vénérables Frères, que
 » les populations Valaques , répandues en Transylvanie et atta-
 » chées à la Foi catholique , ne soient reconnaissantes envers
 » le Siège Pontifical du nouveau bienfait qu'elles en ont reçu,
 » qu'elles n'y soient attachées par une sorte de lien plus étroit.
 » Le nombre des pasteurs étant augmenté, la vigilance qui leur
 » est imposée et le concours des soins , que nous ne cesserons
 » jamais de leur donner , auront pour effet de mettre cette partie
 » du troupeau du Seigneur beaucoup plus à l'abri des pièges et
 » des ruses perfides des schismatiques , qui ne laissent échapper
 » aucune occasion de détacher les fidèles de la communion du
 » Saint-Siège et de les entraîner dans l'abyme de la ruine éter-
 » nelle. Fasse le Dieu riche en miséricorde, que ceux qui se
 » sont laissés prendre aux erreurs des schismatiques ouvrent les
 » yeux à la lumière de la grâce céleste ; qu'ils reviennent aux
 » soins et aux embrassements de l'Eglise catholique ; qu'ils ren-
 » trent tous avec empressement dans l'unité de la Foi, et que
 » nous ne soyons tous qu'un même corps en Jésus-Christ, con-
 » servant l'unité dans les liens de la paix ! C'est là ce que, de
 » notre côté, nous désirons de toute l'ardeur que nous éprou-
 » vons pour le salut des âmes , et nous prions le Seigneur , qui
 » seul fait les grandes choses , d'accomplir par sa puissance
 » l'œuvre commencée etc. etc. etc. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Pitzipios, Iakōbos G.,

L' église orientale Exposé historique de sa séparation et de sa réunion
avec celle de Rome. Accord perpétuel de ces deux églises dans les dogmes
de la foi. La continuation de leur union. L'apostasie du clergé de
Constantinople de l'église de Rome, sa violation des institutions de l'é
glise orientale, et ses vexations contre les chrétiens de ce rite. Seuls
Bd.: 1

Rome 1855

H.eccl. 871 y-1/4

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10136868-4